## Vous serez mes disciples Jacques Loew

# Avant-propos pour qu'il n'y ait point de méprise

Ce livre, quel en est le genre? Ses interlocuteurs, qui sont-ils? Quel en est le but?

Le genre? Ni un livre de spiritualité, ni un traité exhaustif sur l'apostolat. Mais un cours donné à l'Ecole de la Foi de Fribourg: un cours, dans un langage familier avec ses répétitions, ses citations. Un cours où j'ai bien conscience que certaines choses ont déjà été dites ailleurs par moi ou par d'autres, mais où s'est rassemblé ce qui s'est imposé à moi à travers une expérience de vie et en a fait l'unità.

Les interlocuteurs? Des hommes et des femmes - religieux et laïcs - bien déterminés et typés. Leur âge s'échelonne généralement entre 25 et 40 ans. Ils ont déjà une expérience de vie et ont senti le besoin d'enraciner davantage leur foi afin de préciser pour l'avenir leur projet apostolique. Et ils sont de 20 à 30 nationalités diverses.

Le but? Tracer une piste de réflexion sur la manière d'être dans le monde d'aujourd'hui, en réponse à l'ordre du Seigneur, annonciateurs de l'Evangile. Car Jésus n'a pas fait à ses apôtres un cours de missiologie. Mais tout simplement, il leur a dit: « Allez dans le monde entier, annoncez la Bonne Nouvelle à toute la Création, apprenez-leur ce que le vous ai enseigné et, de toutes les nations, faites des disciples. »

« Disciples », voilà donc notre point de référence. Ce mot revient 250 fois dans les Evangiles et sur les lèvres de Jésus.

« Disciple » et non « étudiant » : l'étudiant emmagasine des connaissances dans son cerveau, le disciple, lié par un lien personnel à son Maître, fait descendre en son cœur ce qu'il a entendu et le met en pratique dans sa chair.

Comment susciter des « disciples » de Jésus sinon en essayant de l'être soi-même d'abord? On devine ainsi que je ne prétends nullement apporter des réponses définitives, mais seulement aider à réfléchir.

Réfléchir. D'où le sous-titre: « Réflexions et Réflexes. » Réflexions? Oui, car il s'agit d'un retour de la pensée sur elle-même, en vue d'examiner plus à fond des situations. Que chacun de nous évoque ses propres expériences, relise en quelque sorte sa vie et son action de chrétien au milieu des hommes, à la lumière de l'Evangile.

Mais réflexes aussi. Car il s'agit pour ce même chrétien d'apprendre. à faire face aux situations inattendues qui se présentent à lui. Pensez aux réflexes de l'automobiliste. Nous avons besoin, nous aussi, d'acquérir des réflexes, c'est-à-dire, d'apprendre à réagir promptement et sûrement en toutes circonstances, à la manière d'un disciple de Jésus.

#### L'arbre de la foi

#### L'Arbre et la Source

« Heureux l'homme qui a son désir dans la loi du Seigneur; il est comme l'arbre planté sur le rivage des eaux, il donne son fruit en son temps, son feuillage ne fane pas » (Ps 1, 1 et 3).

La Bible aime le symbole de l'arbre, elle l'utilise sans cesse. Et Jésus ne se lassera pas de comparer le Royaume de Dieu au grand arbre issu du minuscule grain de sénevé; il va plus loin encore: lui, Jésus, il est le cep et nous sommes les sarments de l'unique et même vigne.

Ce thème de l'homme fidèle comparé à un arbre, revient dans de nombreux autres passages. Dans le psaume 92 par exemple: « Le juste poussera comme un palmier. Il grandira comme un cèdre du Liban. Plantés dans la Maison de Dieu, ils pousseront dans les parvis de notre Dieu. Dans la vieillesse encore, ils portent fruit. Ils restent frais et florissants pour publier que le Seigneur est droit » (Verset 13).

Ailleurs, c'est le Peuple de Dieu qui est signifié: « Israël poussera ses racines comme le peuplier, ses rejetons s'étendront au loin; il aura la magnificence de l'olivier, le parfum du Liban » (Os 14, 6).

Dieu lui-même n'hésite pas à se comparer à un arbre, mais à l'arbre par excellence, au cyprès qui ne meurt pas: « je suis, moi, comme un cyprès toujours vert, c'est grâce à moi que tu portes du fruit » (Os 14, 9).

Il y a, bien sûr, un arbre dans le Paradis. C'est Jésus qui le promet: « Au vainqueur, le ferai manger de l'arbre de vie placé dans le paradis de Dieu » (Ap 2, 7). Ou encore: « Puis, l'Ange me montra le fleuve de vie, limpide comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place, de part et d'autre du fleuve, il y a des arbres de Vie qui fructifient douze fois, une fois chaque mois; et leurs feuilles peuvent guérir les païens » (Ap 22, 1-2).

Les élus retrouvent donc au Paradis l'arbre de Vie des premiers temps, celui de la Genèse. Mais, dès à présent, la Sagesse est arbre de Vie pour qui sait la trouver: « J'ai grandi comme le cèdre du Liban... le cyprès... le palmier... comme des plants de laurier rose... comme un bel olivier. je me suis enracinée chez un peuple plein de gloire dans le domaine du Seigneur en son patrimoine » (Si 24, 12).

Bien sûr, vous l'avez déjà remarqué, il y a un élément qui est indissociable de l'arbre: c'est la source, l'eau vive. Voici encore ce que le prophète dit de l'homme qui se confie en Yahvé: « Il ressemble à un arbre planté au bord de l'eau et qui tend ses racines vers le courant. Il ne redoute rien quand arrive la chaleur; son feuillage reste vert. Dans une année de sécheresse, il est sans inquiétude, et ne laisse pas de porter fruit » (Jr 17, 7-8).

## Le temps des racines

Pour comprendre ce qui nous rassemble, sachons donc que la Foi, en conséquence l'Ecole de la Foi, est comme un arbre.

A la manière d'un arbre, la Foi grandit d'abord en profondeur. Elle pousse ses racines dans l'obscurité, jusqu'à la source des eaux vives. Alors seulement, quand les racines ont rencontré la nappe d'eau, le feuillage peut se déployer en hauteur.

L'Ecole de la Foi, c'est le temps des racines qui cherchent. Oui, qui cherchent la Parole de Dieu, qui cherchent le réenracinement dans l'Histoire de l'Ancien et du Nouvel Israël. Le temps de la ramure et du feuillage viendra plus tard. Même si, durant l'Ecole de la Foi, le feuillage redevient déjà plus vert.

L'évangélisation, je veux dire le moment où les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les incroyants, les païens, tous les sans-Dieu et les sans-espérance du monde, viendront se poser sur les branches de l'arbre, c'est pour plus tard: lorsque vous serez retournés en pleine vie. Mais il faut d'abord des racines. Un arbre avec des feuilles, et sans racines, c'est une plante d'appartement! jamais un oiseau n'y fera son nid.

Pousser des racines. C'est un travail tout à fait humble. En latin, le mot *humilis, humble,* vient de *humus,* la *terre*. Et il a donné le mot *homo, homme:* créature née de la terre.

Pousser des racines dans le sol sera toujours difficile, pénible même : être pressé par la terre et comme étouffé, contourner les pierres, dépasser les couches d'argile stérile... La nuit de la foi n'est pas qu'une image: c'est sa condition même, celle du grain jeté en terre qui meurt pour, plus tard, porter son fruit.

En même temps - et le Cardinal Marty le rappelait - quand un arbre est pris dans un cyclone, on ne s'inquiète pas des branches qui cassent ou des fruits qui tombent: après la tempête, ils renaîtront, mais lui, l'arbre, restera-til enraciné? Ainsi, en nos temps de mutation et d'incertitude, ce qui compte en définitive, ce sont les racines.

Attention donc aux grandeurs factices fondées sur la vanité ou la mode d'un moment. jésus nous met en garde devant le grain qui pousse vite et sèche aussitôt faute de racines ou que les ronces étouffent.

Le cèdre dont parle Ezéchiel (31, 1-9) est un arbre magnifique, mais il va s'abattre. « Parce que son cœur s'est enflé à cause de sa hauteur, parce qu'il a mis sa cime au milieu des nuages, le l'ai détruit », dit le Seigneur (v. 10). Il a cru qu'il pouvait se suffire à lui-même. Et rappelez-vous le *Magnificat* : « Il a renversé les puissants de leurs trônes et élevé les humbles » (Lc 1, 52).

Tout ceci vous paraîtra évident, banal - qui conteste aujourd'hui la place éminente de la Parole de Dieu? Eh bien, ma conviction est que là, pourtant, se trouve notre faiblesse et notre peu de ressources au milieu du désarroi des pensées. Pour tout dire d'un mot, comme au temps de Samuel: « La parole de Dieu se faisait rare à cette époque ». Oh, certes, les protestations de politesse ne manquent pas, ni les discussions interminables entre spécialistes. Mais l'entrée respectueuse et persévérante à plus d'attention et d'amour, dans le dessein de Dieu, de la Genèse à l'Apocalypse, d'Abraham à Paul VI, où est-elle? Il nous faut retrouver une spiritualité à la façon d'Isaïe: « Chaque matin, tu creuses mon oreille pour que j'écoute comme un disciple, le Seigneur m'a ouvert l'oreille, il m'a donné une langue de disciple pour que je sache répondre à l'épuisé, il provoque une Parole » (Is. 5014, 5).

Pouvons-nous affirmer que l'axe visible de nos vies, de nos catéchèses, de nos prédications, passe par là? Nous servons-nous de la Bible pour saupoudrer nos théories et nos démarches comme on jette du sucre sur un gâteau, ou bien est-elle le levain qui fait lever la pâte de nos vies et de nos recherches apostoliques? La Parole de Dieu crée en nous la simplicité du cœur jointe à la lucidité de l'esprit qui ne s'égare pas dans la confusion des idées, mais ramène le multiple à l'unité.

Si les mots *humble* et *homme* viennent du mot *humus*, terre, le mot *solide* vient de sol. Les choses simples sont les plus essentielles. « On revient chaque jour de sa vie, écrit G. Cesbron, sur les mêmes problèmes, tantôt furieusement, tantôt patiemment, comme l'océan sur ses grèves ( ... ). Pourquoi méditer sans fin les mêmes sujets? Parce qu'on s'avise un jour qu'ils sont les seuls essentiels. N'est-ce pas toujours la même terre qu'un jardinier creuse et retourne? C'est parce que le train passe et repasse sur les rails qu'ils ne rouillent pas »<sup>1</sup>.

Et Camus écrivait de son côté: « Chaque fois qu'il m'a semblé éprouver le sens profond du monde, c'est sa simplicité qui m'a toujours bouleversé ».

Or Dieu est infiniment simple. D'une simplicité qui n'est pas médiocrité, mais qui est, au contraire, la plénitude absolue où tout est ramené à l'unité. C'est Lui qui nous donnera un cœur simple et non embrouillé. Alors la vie fraternelle sera possible, belle et douce.

La Foi est comme un arbre. Ne croyez pas que les animateurs de l'Ecole de la Foi se prennent pour des jardiniers ou des horticulteurs plus ou moins habiles. Ils n'osent même pas prétendre qu'ils sont toujours près de la source. Mais ils ont fait l'expérience de l'enracinement dont je parlais tout à l'heure. Ils ont admiré les merveilles que Dieu est capable d'accomplir. Ils vous encourageront à avancer quand la nuit se fera plus dense, quand la racine se trouvera languissante dans la « terre aride, desséchée et sans eau » (Ps 63). Et ils apprendront de vous la joie de la rencontre jamais achevée de la Parole de Dieu.

### Solitude et communion

« Si la racine est sainte, les branches aussi » (Rom 11/16). Vous reconnaissez les paroles de S. Paul. Après avoir regardé les racines de l'arbre et la source vive de la Parole, regardons les feuilles que nous sommes.

Chaque feuille d'arbre - quelle qu'en soit l'espèce - est un prodigieux miracle: elle est la source de la vie. Avec la sève venue des racines, par le soleil qui inonde la feuille, par l'assimilation chlorophyllienne qui transforme en vie la matière inorganique, les sels minéraux, l'eau, la lumière. Les plus hautes pensées ; la sainteté la plus sublime de toute vie sont suspendues au miracle de l'herbe et de la feuille verte et de la photosynthèse. Et chaque arbre, du chêne au sapin ou au palmier, est constitué de telle sorte que chacune de ses feuilles, de ses aiguilles ou de ses palmes reçoive le maximum de lumière possible.

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ce que je crois (Grasset).

Or, imaginez une feuille qui dirait: « je n'ai pas besoin de la lumière du soleil, il me suffit d'être en communion avec l'arbre » : que lui arriverait-il? Très vite, elle deviendrait flasque, jaune, sans grâce ni beauté: la vie la quitterait peu à peu.

Chacun d'entre nous est cette feuille du grand arbre de l'Eglise: et le soleil qui nous illumine est le soleil de justice, le Christ. Il faut que chacun se laisse vivifier par lui dans un tête-à-tête solitaire, celui où quatre mots suffisent -. Mon Seigneur et mon Dieu. » C'est le commandement de Jésus: « Pour toi rentre dans ta chambre, ferme la porte » (aujourd'hui, jésus dirait: « Coupe le téléphone ») et là, dans le secret, prie ton Père qui est là ». Mais si, comme la feuille, nous nous dispensons de cette lumière, très vite, nous serons mous, flasques, flétris dans notre être et notre agir: la photosynthèse de la grâce ne jouera pas.

Mais si une feuille se disait: « je veux le soleil pour moi seule », qu'elle se coupe de l'arbre et aille s'étaler sur la place, au bout de quelques heures, elle serait feuille sèche et morte. De même pour nous, dès que nous nous détachons de l'Eglise, de notre groupe, de notre équipe. La grâce est ainsi faite d'une mystérieuse alchimie de solitude et de communion. Il ne s'agit pas d'habiles dosages, mais de deux composantes qui s'appellent l'une l'autre, se compénétrent et se vivifient mutuellement. L'Eglise est le Corps du Christ dans sa vitalité la plus intime: chaque cellule reliée à la tête, chacune unie à toutes les autres.

Et soit dit en passant, si une branche entière se cache du soleil ou si elle se casse, la mort de chaque feuille, pour être moins immédiate, n'en sera pas moins inéluctable.

Saint-Exupéry a saisi profondément - en dehors de la foi chrétienne - ce rôle de l'arbre, lien de la terre et du ciel -. « Planté dans la terre par ses racines, planté dans les astres par ses branchages, il est le chemin de l'échange entre les étoiles et nous ».

Ainsi, prier pour le chrétien, c'est, en même temps, aller obscurément à la rencontre de la source de la Parole et se laisser illuminer et transformer par la lumière du Christ « Le Verbe », lumière véritable, celle qui éclaire tout homme venant en ce monde » (Jn 1, 9).

Cette prière retentit sur tout. De même que les arbres retiennent la terre et empêchent le sol de s'éroder, de même les hommes de prière gardent la terre des hommes, unissent ses mottes éparses et, qui plus est, rendent l'air respirable. C'est un obscur et réel travail de cohésion, d'unité, d'oxygénisation que la prière accomplit, « ce rassemblement dans l'unité des fils de Dieu dispersés », ce pour quoi jésus est mort, nous dit S. Jean (11, 52). Et la comparaison hardie de Saint-Exupéry va loin: « Transformer des herbes qui s'entre-dévorent en un arbre où chaque branche s'accroît de la prospérité de tous. »

#### L'Arbre de la Croix

Mais il faut évoquer un autre arbre encore, celui de la condamnation, celui auquel le Christ a été pendu pour nous. « Dieu a fait le Christ maudit pour nous », ose dire S. Paul (Ga 3, 13) qui s'appuie sur le verset du Deutéronome: « Quiconque a été pendu à un arbre est une malédiction de Dieu » (Dt 21, 23). Maudit, oui, mais à cause de nous et pour nous: « Il m'a aimé, il s'est livré pour moi », dit encore Paul. Il n'a pas oublié que lorsqu'il persécutait les chrétiens « voulant les forcer à blasphémer » (Act 26,11), il voulait leur faire dire: « Maudit soit le Christ »; il reprend la formule, mais il ajoute ce « pour moi » qui change tout et lui transperce le cœur.

Et S. Pierre ajoute: « Or, c'est à cela que vous avez été appelés, car le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces (...). Lui qui, sur le bois, a porté lui-même nos fautes, dans son corps, afin que, morts à nos fautes, nous vivions pour la justice. Lui dont la meurtrissure nous a guéris » (I P 2, 21, 24).

Les disciples de jésus sont donc ceux de jésus cloué à l'arbre de la croix. « Nous prêchons, dit l'Apôtre, un Christ crucifié, scandale pour les juifs et folle pour les païens » (I Co 1, 23). Le langage du disciple, c'est celui de l'arbre de la croix (I Co 1, 18). Il nous faut donc apprendre ce langage qui fait chacun de nous « un crucifié pour le monde » (Ga 6. 14). Et nous nous rappellerons toujours cette autre leçon de S. Paul sur « le nom de Jésus au-dessus de tout nom ». Pourquoi? Parce que jésus a accepté son abaissement et qu'il est ainsi « proclamé Seigneur » (Ph 2, 6-10).

Ainsi l'hiver est pour le printemps et la Croix pour la Résurrection: « Nous savons, nous, que nous sommes passés de la mort à la vie » (1 Jn 3, 14).

## La forêt vivante

Notre foi, en définitive, est plus qu'un arbre: elle est une forêt vivante. De cela, devant tant d'incertitudes de toutes parts, nous devons être sûrs. La relève des oeuvres ne paraît pas assurée? Aucune vocation ne se présente? Des hommes solides jusqu'alors lâchent tout d'un coup? Les congrégations vieillissent, on passe les oeuvres à d'autres? Les institutions comme les civilisations sont-elles mortelles? Vont-elles de fait mourir? Et l'Eglise? se demandent certains.

Il est vrai que les plus beaux arbres – pardonnez-moi d'y revenir - vieillissent et meurent. Les cèdres du Liban, où sont-ils? Et l'arbre d'Ezéchiel?

Mais rien n'est perdu pour autant, car si l'arbre meurt dans ses branches, son tronc et ses racines, il est immortel, par ses graines. Par elles, la forêt n'est pas rivée au sol: elle avance, elle marche de proche en proche: elle ne meurt pas.

Disséminées par le vent, portées au loin par les ruisseaux et les fleuves, transportées par les oiseaux ou accrochées aux toisons des animaux, les semences de la forêt germent aux quatre coins de la terre. « L'arbre se croit immobile: il marche de génération en génération », écrivait aussi Saint-Exupéry.

Ne gémissons pas devant des institutions branlantes ou des maisons lézardées. Peut-être ont-elles fait leur temps... Qu'importe! L'important, c'est de disséminer les graines au loin. En langage évangélique, les semences sont les personnes atteintes par la Parole de Dieu, ces cœurs de la bonne terre qui portent du fruit par leur constance. L'institution peut périr, la persécution peut les détruire, mais les personnes qui ont rencontré le Christ sont un germe immortel: « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps - tout ce qui est visible, structuré, matériel - mais ils ne peuvent atteindre l'âme. » Chaque fois qu'une personne, enfant, homme, vieillard, bienportant, malade, analphabète ou savant, chaque fois qu'une personne humaine rencontre le Dieu vivant en Jésus-Christ, une lumière s'allume qui brillera pour l'éternité.

Voyez Soljenitsyne, voyez Svetlana Alleluyeva, la propre fille de Staline. Elevée au cœur du Kremlin, au centre même de l'athéisme et de ses blindages d'acier et de béton plus épais que l'imaginable, proche du suicide, Svetlana rencontre un ami, Andrei Siniavsky qui lui parle des Psaumes. Elle les prend, elle les lit:

« Je cherchais des paroles qui me fassent mieux comprendre ce que je ressentais. je les trouvai enfin dans les Psaumes de David. David chante, le cœur grand ouvert, le cœur battant à se rompre. Il s'étourdit presque de la vie, et, dans la vie, il voit Dieu; il demande à Dieu de lui venir en aide lorsque, parfois, il sent qu'il flanche; il raconte alors cette faiblesse, cherche en quoi il s'est trompé, se fait reproche de ses erreurs, puis se dit qu'il n'est pas grand-chose, juste un atome de l'univers, mais justement: un atome quand même, et voilà qu'il remercie Dieu de tout ce monde autour de lui, et de cette lumière dans son âme.

» Jamais je n'ai vu de paroles qui agissent si sûrement que celles de ces Psaumes. Leur poésie brûlante nettoie, redonne courage, permet d'y voir clair en soi, de voir en quoi l'on s'est trompé, et de repartir. Les Psaumes sont une grande flambée d'amour et de vérité ».

Et Siniavsky, en lui aussi la foi au Christ a germé, venue de très loin. C'est un jeune Komsomol ardent. Une seule écharde dans la doctrine du Parti: que la fin justifie les moyens. Son athéisme est sûr, mais il porte cette contradiction en lui. Sa jeune femme est restauratrice d'icônes, une technique comme une autre et qui n'implique pas la foi. Un jour, André Siniavsky trouve les Pensées de Pascal... Pascal ouvre l'intelligence de ce jeune homme à la foi. Les icônes avaient sans doute préparé le terrain.

Ne croirons-nous pas aux semences immortelles: Pascal, Siniavsky, Svetlana, des semences que les murs de Berlin ou ceux du Kremlin n'ont pu arrêter...

#### Plan du cours

Voici le chemin que nous suivrons dans cet ouvrage.

#### PREMIÈRE PARTIE: UN REGARD SUR LE MONDE

Nous reprenons la fameuse parole de Karl Barth: « Il y a pour un chrétien deux lectures quotidiennes obligatoires: la Bible et le journal », la Bible qui nous dit ce qu'est le monde, et le journal, ce qu'il vit. Nous partirons donc de la Bible et même du 1" chapitre de la Genèse qui nous livre le dessein de Dieu sur le monde, la création ponctuée par le refrain: « Et Dieu vit que cela était bon » (Chapitre 1).

Mais le journal, lui, nous apporte l'inépuisable litanie des blessures de l'homme d'aujourd'hui (Chapitre 2). Et le chrétien, confrontant la Parole divine et le journal, découvre une autre blessure silencieuse et mortelle: l'absence de Dieu (Chapitre 3), et il s'interroge: Pourquoi? (Chapitre 4).

Prenant de l'altitude nous nous mettons à l'école d'une femme extraordinaire, économiste et expert de l'environnement de l'homme, Barbara Ward: Vers un nouvel ordre planétaire (Chapitre 5).

Là nous faisons halte et, de nouveau, munis de la Bible et du journal, nous regardons la Situation de la Foi comment un chrétien accédait-il à la Foi hier? Et comment pourra-t-il parvenir demain? Dans ce monde en urbanisation et industrialisation rapides? Et aujourd'hui, où en sommes-nous? (Chapitre 6).

La conclusion, si elle est exacte, nous in 1 vite à chercher les espaces humains où la foi peut, aujourd'hui et demain, naître et grandir, ce qui fera l'objet de la deuxième et de la troisième partie de ces Réflexions.

## DEUXIÈME PARTIE: RASSEMBLER DANS L'UNITÉ LES FILS DE DIEU DISPERSÉS

La vraie question pour un chrétien n'est pas de « venir à l'Eglise », mais de « devenir l'Eglise ». C'est cette naissance de l'Eglise en milieu incroyant que nous abordons ici.

Une attitude fondamentale est d'entrer en communion avec les hommes. Une expérience typique de trois pasteurs protestants décrira l'itinéraire: groupe-pasteur, communauté de quartier, Eglise (Chapitre 7).

Nous approfondirons ensuite la communauté de destin, qui semble bien être l'une des grandes découvertes de ces dernières décennies. Cela demandera, au sein du chapitre 8, trois étapes successives :

- La genèse de cette intuition, avec le P. Lebret et Economie et Humanisme;
- Le « choc » de la communauté de destin;
- Quelques fruits enfin de la communauté de destin.

## TROISIÈME PARTIE: UN PEUPLE DE DIEU EN COMMUNAUTÉ FRATERNELLE

Ce titre comporte deux idées. Celle de « peuple de Dieu », d'abord, et nous verrons comment cette idée fut une des grandes rénovations de Vatican II. Mais, dans cette troisième partie, nous insistons sur l'aspect « communauté fraternelle », et nous nous demandons quels sont les instruments qui permettent ou favorisent cette communion. Pour cela, nous regardons tour à tour l'équipe comme instrument d'apostolat et première parcelle du Royaume de Dieu (Chapitre 9), puis la révision de vie, qui est comme le baromètre de la santé d'une équipe (Chapitre 10). Toujours fidèles à notre regard sur le monde et sur l'Ecriture, nous envisageons ensuite dans le concret la naissance des communautés de base, en particulier l'une d'entre elles, au Brésil. Non sans élargir notre regard sur quelques communautés de base en Afrique, puis sur les grands textes de Paul VI à propos de l'Evangélisation (Chapitre 11).

Revenant aux premiers jours de l'Eglise, nous étudions les caractéristiques d'une communauté chrétienne selon le Nouveau Testament, et tout spécialement dans les Actes des Apôtres et les Epîtres de S. Paul (Chapitre 12).

Et, à l'autre extrême, nous regardons la vie communautaire selon Dietrich Bonhoeffer (Chapitre 13).

## QUATRIÈME PARTIE: PISTES OUVERTES

Parmi bien d'autres questions toujours ouvertes, deux ont pris, ces dernières années, un relief plus accusé, en lien sans doute avec l'essor des communautés de destin. Etre pauvre parmi les pauvres (Chapitre 14), s'engager dans la lutte des hommes, avec ou contre César (Chapitre 15), ces deux sujets controversés et qui suscitent vite la passion, quel éclairage la Parole de Dieu peut-elle leur apporter?

## CINQUIÈME PARTIE: UNE ÉGLISE EN MARCHE

Nous retrouvons le « peuple de Dieu » de la Troisième Partie, mais en insistant maintenant sur sa marche dans le temps et l'espace. Comment a été vécu l'ordre ultime du Seigneur, « Allez, de toutes les nations faites des

disciples », dans les années qui se sont écoulées de Vatican II (Chapitre 16), quelle extraordinaire nouveauté pouvons-nous découvrir en Vatican II (Chapitre 17)? Alors, évangélisés nous-mêmes, peut-être pourrons-nous devenir évangélisateurs...

Première Partie

Regard sur le monde

## CHAPITRE 1

« Et Dieu vit que cela était bon »

Si nous faisons une halte de deux ans, à l'Ecole de la Foi, c'est pour reprendre notre respiration. Ensuite, nous repartirons dans la lutte avec un souffle nouveau. Il ne faudrait pas que nos problèmes personnels ou nos problèmes d'équipe viennent masquer notre regard sur la terre des hommes. Mais si nous entrons dans l'épaisseur des blessures du monde d'aujourd'hui, elles sont tellement denses que notre foi risque d'y faire naufrage. C'est pourquoi, avant de redire les blessures de l'homme de notre temps, nous devons nous forger une conviction de foi: apprendre à porter sur les choses le regard primordial qui doit être celui du chrétien, selon ce que nous enseigne la Bible: « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... et Dieu vit que cela était bon » (Gn 1).

Les cosmonautes et les savants ont inventé un vocable nouveau pour dire à quel point ils peuvent « se fier », « se confier » à leurs fusées: c'est le mot « fiabilité ». Le premier chapitre de la Genèse veut nous dire « la fiabilité » d'un monde sorti du vouloir d'amour de Dieu.

L'originalité du récit biblique de la création, par rapport à toutes les autres cosmogonies, c'est qu'il nous présente ce monde comme un monde d'ordre. Dieu n'est pas un héros qui peine et lutte pour organiser le monde face à un principe mauvais ou à un désordre initial. Il est un Dieu unique, antérieur à tout. Il crée sans effort, sans assistance : « il parle, tout est; il ordonne, tout naît » (Ps 33, 9). Et il se porte lui-même garant que tout cela est bon, très bon.

Romano Guardini écrit, dans « Le commencement de toutes choses »<sup>2</sup>:

« Au « commencement », il n'y a dans le monde rien de mauvais. Tout ce que Dieu a créé et organisé est bon. C'est l'homme seulement qui a apporté le mal sur la terre, et non pas sous la contrainte des nécessités mythiques, mais parce qu'il l'a voulu ainsi. Le mal ne constitue pas un principe de ce monde. Il n'est pas nécessaire pour qu'il y ait tension et vie, pour que l'histoire se déroule. De telles pensées sont le mauvais poème que l'homme s'est composé sur son acte propre avec ses conséquences... »

« Il faut que l'homme le prenne à cœur: tout ce que Dieu a créé est bon. Il n'y a pas de mal initial. L'homme seulement a introduit le mal dans le monde de Dieu « qui était bon »...

« L'existence est bonne. Toutes les conceptions du monde, tragiques ou esthétiques, qui prétendent que le mal est inhérent au monde, qu'il constitue l'amertume qui fait la grandeur de l'existence, qu'il est le pôle opposé au bien, grâce auquel se produit la tension spirituelle qui donne l'impulsion à l'histoire - et quelles que soient les différentes formes de la gnose ancienne ou moderne - ce ne sont là que des théories imaginées par l'homme pour justifier le malheur qu'il a causé. De par son origine, l'existence est bonne. Le mal qui la trouble maintenant n'y a été introduit que plus tard... »

Il ne faut jamais oublier cette vision fondamentale du monde qui nous sépare radicalement du marxisme comme des manichéismes (anciens et renaissants). Si l'Ecole de la Foi est une école du regard, c'est ce regard de Dieu sur sa création que nous devons d'abord apprendre à conserver, envers et contre tout.

C'est dans cette optique que Jacques Maritain a pu parler dans l'un de ses tout derniers livres de « l'innocence de Dieu ». Imputer un mal quelconque à Dieu? quelles que soient les obscurités, l'écharde du mal dans nos vies, notre incapacité à comprendre comment un Dieu bon « peut permettre ça », notre réflexe est d'être sûrs que Dieu est « innocent » du mal. Il n'y a pas de mal initial dans la nature. Encore une fois, Dieu a donné à chaque être ce qu'il lui faut pour accomplir son destin. La dignité de l'homme consiste à restaurer l'image de Dieu, « l'icône divine ».

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Traduction de Jeanne ANCELET-HUSTACHE. Cerf, p. 33, 40.

La création ne peut être que bonne. La vraie sagesse consiste à ne jamais l'oublier quelles que soient les contradictions auxquelles nous pouvons être mêlés. Il y a une manière de regarder le monde et les êtres qui nous entourent; ce n'est pas celle du pur savant, ni celle du politicien; c'est peut-être celle du poète. C'est en tous cas celle du chrétien.

Sachez ne jamais aborder les domaines angoissants et douloureux du mal dans le monde, sans avoir auparavant, comme tout bon alpiniste, assuré votre prise sur le bien.

Rappelez-vous un Soljenitsyne. Il a traversé des épreuves sans nombre, qui auraient dû le briser définitivement. Comment a-t-il pu résister? Il avait su assurer sa prise: « Tant qu'on peut respirer l'odeur d'un cerisier en fleurs après la pluie, la vie vaut la peine d'être vécue. »

Et Raïssa Maritain écrit dans le même sens:

#### AIME LE DON DE DIEU<sup>3</sup>

Protège ton bonheur par des actions de grâce Entoure-le d'une haie de roses Laisse la joie se répandre en toi Donne-lui un accueil plein de respect Aime le don de Dieu D'un amour attentif Et prends soin de ses bienfaits D'un cœur magnanime et tendre

L'expérience née de milliers de lettres reçues avec les Albums de *Fêtes et Saisons* m'a montré que la négation de Dieu à cause du mal dans le monde est souvent le fait de personnes qui regardent le mal du dehors, du balcon de leur intelligence. Ceux que le mal atteint directement en parlent autrement, non pas à la légère, mais dans le pressentiment d'un mystère plus haut.

Le poème suivant de Weldon Johnson transcrit la foi des auteurs des Negro-Spirituals, esclaves déportés d'Afrique aux futurs Etats-Unis. C'est le récit de la Genèse revécue dans ces cœurs capables de voir Dieu au-delà de leur misère. C'est un poème à la « fiabilité » du monde.

#### La création du monde

Alors Dieu franchit les portes de l'espace. Il regarda autour de lui et dit: je suis seul. Je vais me fabriquer un monde. Et aussi loin que l'œil de Dieu pouvait voir, Les ténèbres couvraient toutes choses Plus noires que cent minuits Là-bas, dans un marais de cyprès.

Alors Dieu sourit, Et la lumière éclata, Et les ténèbres roulèrent d'un côté Et la lumière étincela de l'autre Et Dieu dit: « Voilà qui est bien ».

Alors Dieu se pencha et prit la lumière dans ses mains, Et Dieu roula la lumière, la pétrit avec les mains, Pour en faire le soleil; Puis il lança le soleil tout brûlant dans les cieux. De la lumière qui restait, Dieu fit une boule brillante Et la brisa contre les ténèbres, Emaillant la nuit de lunes et d'étoiles.

Alors, en bas, Entre les ténèbres et la lumière, Il précipita le monde;

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> *Au creux du Rocher,* Alsatia, p. 83. Dans la même optique, n'oublions pas de méditer les Psaumes. Par exemple, le Ps 33, que la Bible de Jérusalem appelle un « Hymne à la Providence ».

Et Dieu dit: « Voilà qui est bien ».

Alors Dieu lui-même descendit. Et le soleil était à sa main gauche Et la lune était à sa main droite, Et la terre était sous ses pieds. Et Dieu. marcha, et où il appuya ses pieds Les vallées furent creusées, Forçant sur le côté les montagnes à s'élever.

Alors, Il s'arrêta et regarda et vit Que la terre était brûlante et nue. Alors, Dieu, d'un pas, se rendit à l'extrémité du monde, Et Il cracha les sept mers. Il fronça les sourcils et les éclairs zébrèrent le ciel. Il frappa des mains et les tonnerres s'écroulèrent, Et les eaux d'au-dessus la terre s'abattirent. Les eaux rafraîchissantes tombèrent.

Alors l'herbe verte se mit à pousser, Et les petites fleurs rouges fleurirent Et le pin montra de son seul doigt le ciel, Et le chêne étendit ses bras; Les lacs se tapirent dans les creux du sol, Et les fleuves s'en allèrent vers la mer.

Alors Dieu sourit encore Et l'Arc-en-Ciel apparut Et s'enroula autour de son épaule.

Alors Dieu leva le bras, et Il agita la main Au-dessus de la mer et au-dessus de la terre, Et Il dit: « Que la vie naisse ». Et avant que Dieu pût laisser tomber le bras, Les poissons et les bêtes et les oiseaux Envahirent les fleuves et les mers, Coururent les forêts et les bois, Et fendirent l'air avec leurs ailes, Et Dieu dit: « Voilà qui est bien ».

Alors Dieu marcha;
Et Dieu regarda
Tout ce qu'Il avait fait.
Il regarda le soleil
Et la lune,
Il regarda les petites étoiles.
Il regarda le monde entier avec ses choses vivantes
Et Dieu dit: «je suis encore seul ».

Alors Dieu s'assit, Sur le versant d'une colline où Il pourrait penser; Sur la rive d'un fleuve large et profond, Dieu s'assit, Avec sa tête dans ses mains; Dieu médita pendant des jours, des jours, Et Il pensa: « je vais me fabriquer un homme ».

Du fond profond du fleuve, Dieu râcla l'argile; Et sur la rive du fleuve Il s'agenouilla; Et là, le Grand Dieu tout Puissant Qui alluma le soleil et le cloua dans le ciel, Qui éparpilla les étoiles au plus lointain de la nuit, Qui arrondit la terre dans le creux de sa main, Ce Grand Dieu, là, Comme une maman se penche sur son bébé, S'agenouilla dans la poussière Et travailla, et travailla sur un petit bout d'argile Pour le faire à son image;

Alors, dedans, Il souffla le souffle de la vie, Et l'homme devint une âme vivante. Amen, amen.

#### **CHAPITRE 2**

## Les blessures de l'homme d'aujourd'hui

Ancrés sur cette fiabilité fondamentale qui est celle du chrétien, nous pouvons maintenant méditer sur les infidélités de l'homme d'aujourd'hui. Les infidélités de l'homme? La Bible, déjà, en est pleine. La Genèse, qui chante et enseigne si magnifiquement « la fiabilité » du monde, ouvre notre regard sur une deuxième réalité qui possède presque la même dimension: un monde que l'homme a détraqué par une volonté de puissance désordonnée. Et la création va être

- livrée à la vanité », « au pouvoir du néant » (Trad. Tob) :
- elle gémit dans les douleurs de l'enfantement'» (Rom 8, 18, 22).
- S. Paul a poussé ce cri déchirant: « J'éprouve une grande tristesse et une douleur incessante en mon cœur » (Rm 9, 2). Deux mille ans après la naissance du Christ, les blessures du monde sont toujours aussi attristantes. Il faut avoir le courage de les regarder en face, sachant bien que nous ne ferons que les effleurer.

#### La violence

Le monde d'aujourd'hui est un monde de violence. Sans doute la violence n'est-elle pas toujours condamnable: lorsque quelqu'un est opprimé, il peut y avoir une violence nécessaire pour le libérer. Mais nous sommes dans un monde où la lutte existe, qu'il s'agisse de lutte entre ethnies ou de lutte entre classes; on prÔne la violence comme moteur de l'histoire. Nous sommes dans un monde où non seulement la violence existe, mais où on la justifie.

Dans le discours qu'il avait préparé en vue de la réception de son prix Nobel, et qu'il n'a jamais prononcé, voici ce qu'écrivait Soljenitsyne:

« Notre XX° siècle a prouvé qu'il était plus cruel que les siècles précédents (...). Notre monde est toujours déchiré par les passions de l'âge des cavernes: la cupidité, l'envie, l'emportement, la haine qui, au cours des ans, ont acquis de nouveaux noms respectables comme la lutte des classes, l'action des masses, le conflit racial, le combat syndical. Le refus primitif de tout compromis est devenu un principe, et l'orthodoxie est considérée comme une vertu. Elle exige des millions de sacrifices par une guerre civile incessante. Elle essaie d e nous convaincre à grands coups de tambour que les concepts universels de bonté et de justice n'existent pas, qu'ils sont relatifs et changeants. D'où la règle: « Fais toujours ce qui est le plus profitable pour ton parti. » Dès qu'un groupe perçoit l'occasion de s'emparer d'un morceau, même superflu, même immérité, il l'arrache sur-le-champ, et tant pis si toute la société doit s'écrouler. »

Ces phrases visent surtout, penseront certains, le monde et les partis communistes. Mais voici que Soljenitsyne s'adresse autant au monde « libre » :

« Vue du dehors, l'amplitude des soubresauts de la société occidentale approche de la limite au-delà de laquelle le système perdra l'équilibre et s'effondrera. La violence, de moins en moins embarrassée par les restrictions imposées par des siècles de légalité, embrase le monde entier, se souciant peu de savoir que l'Histoire a démontré maintes fois son caractère stérile. Bien plus, ce n'est pas seulement la force brute qui triomphe au-dehors, mais sa justification enthousiaste. »

Accents prophétiques, d'autant plus impressionnants que l'auteur du « Goulag » a écrit ces lignes en 1970, alors qu'il n'avait pas encore quitté l'Union Soviétique. Et nous savons, hélas, que Soljenitsyne a raison. La violence a réellement envahi notre monde. Ou, comme il le dit encore: « Le monde est emporté par la conviction cynique que la force peut tout, la justice rien. »

Ajoutez à cela que la violence engendre la peur, et que la peur elle-même est employée comme moyen de pression. Toute la stratégie atomique, d'ailleurs, n'est-elle pas basée précisément sur la dissuasion, c'est-à-dire sur la peur? « Jusqu'où arriverai-je à te faire peur? » Tout l'équilibre mondial repose, actuellement, sur ce chantage à la peur atomique.

Un discours officiel de Paul VI au Corps Diplomatique accrédité auprès du Saint-Siège, le 15 janvier 1977, dénonce avec force « la prolifération dévastatrice de la violence », « le dédale de l'enchaînement des violences ».

De tels textes demandent notre lecture attentive et que nous les fassions connaître, car les journaux sont étrangement muets dès qu'il s'agit pour l'Eglise d'autre chose que du sexe ou des rites de la messe.

Paul VI énumère les violences et les connivences à la violence, « l'enchaînement des terrorismes et des répressions », « les agressions sournoises », « l'empoisonnement du corps social qui en découle, parfois plus redoutable que le mal initial »!

Le Pape invite les diplomates « à imaginer les voies neuves où l'esprit, tout en demeurant critique, et le cœur... au lieu de stimuler les instincts agressifs de l'avoir, du pouvoir, du nationalisme étroit, de la race, du sexe, apprendront à les maîtriser et à les intégrer dans les finalités personnelles et sociales plus hautes »<sup>4</sup>.

Cet important discours (à lire personnellement!) était en même temps une réponse à une lettre adressée au Pape par l'« Action des Chrétiens pour l'abolition de la torture »<sup>5</sup>.

#### La torture

Ayant existé à tous les âges de l'humanité, mais aujourd'hui devenue un véritable cancer, la torture, de plus en plus, entre, sinon dans les institutions, du moins dans la pratique courante des gouvernements ou des polices. On l'érige en instrument normal du pouvoir. Ainsi, au Brésil, un honnête journal, pas du tout friand de scandale, décrivait, vers 1965, les 35 modes de torture à employer pour faire avouer les marginaux. Personne alors n'a protesté: il s'agissait de délinquants de droit commun et non de « politiques »!

Mais aucun pays n'est indemne, même si, le 6 novembre 1974, l'Assemblée Générale des Nations Unies a voté par 125 voix contre 0 l'abolition de la torture! Paul VI disait déjà à l'Audience Générale du 21 octobre 1970:

« ... C'est pour nous un devoir douloureux d'appeler la réflexion des hommes de bonne volonté sur certains faits qui surviennent aujourd'hui sur la scène du monde, faits qui frappent la sensibilité de tous par eux-mêmes, par leur singularité, leur gravité et leur répétition, qui va au-delà du simple épisode et semble le signe d'une soudaine décadence morale.

« Quels faits? Les tortures pas exemple. On en parle comme d'une épidémie répandue dans de nombreuses parties du monde... Ces tortures, c'est-à-dire, les méthodes policières cruelles et inhumaines pour extorquer des aveux des lèvres de prisonniers, sont à condamner absolument. Elles ne sont pas admissibles aujourd'hui, pas même sous prétexte d'exercer la justice et de défendre l'ordre public. Elles ne sont pas tolérables même lorsqu'elles sont pratiquées par des organes subalternes, sans mandat ni autorisation des autorités supérieures, sur lesquelles peut retomber la responsabilité de tels abus et de telles violences déshonorantes. Il faut les dénoncer et les abolir. Elles sont une offense non seulement à l'intégrité physique, mais encore à la dignité de la personne humaine. Elles écrasent le sens et la majesté de la justice. Elles inspirent des sentiments implacables et contagieux de haine et de vengeance».

Ces paroles restent un fer brûlant devant notre indifférence, les écoles de torture qui existent presque au grand jour et les procédés employés qui défient les imaginations les plus perverties<sup>6</sup>.

#### Le mensonge

La violence engendre aussi le mensonge, selon un processus que Soljenitsyne, encore lui, décrit dans son *Testament Spirituel* :

« Quand la violence fait irruption dans la vie pacifique des hommes, elle se présente sous l'empreinte d'une ardente confiance en soi: sur ses drapeaux flamboient les paroles d'ordres et les menaces: «Je suis la violence! Faites place! Dispersez-vous! Sinon, je vous écraserai! »

«Mais la violence vieillit rapidement. Après quelques années, elle n'est plus aussi sûre d'elle-même et, pour dominer et maintenir sa dignité apparente, elle est immanquablement obligée de faire appel à l'aide d'un allié: le mensonge. Ne pouvant trouver de justification, la violence n'a plus de « couverture » que celle du mensonge. Et le mensonge ne peut se maintenir que par la violence.

<sup>5</sup> *Doc. Cath.*, no 1, 2.1.1977.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Doc. Cath., no 3, 6.2.197T.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Il faut consulter le douloureux et excellent numéro de la Revue « *Unité des Chrétiens » consacré* à la *Torture*, janv. 77.

« La violence n'écrase pas tout le monde sous ses pieds pesants, et elle ne le fait pas tous les jours. Car ce qu'elle exige de nous est seulement notre soumission et notre participation quotidienne au mensonge. »

Violence et mensonge sont inséparables: c'est une idée sur laquelle Soljenitsyne revient souvent. Ainsi encore dans son « Discours du Prix Nobel » :

« N'oublions pas que la violence ne vit pas seule, qu'elle est incapable de vivre seule: elle est inutilement associée, par le plus étroit des liens naturels, au mensonge. La violence trouve son seul refuge dans le mensonge, et le mensonge son seul soutien dans la violence. Tout homme qui a choisi la violence comme moyen doit inexorablement choisir le mensonge comme règle. »

#### La lâcheté

Avec la violence et le mensonge, vient la lâcheté: une tare que Soljenitsyne, on le sait, reproche avec virulence à notre monde occidental. Pour lui, la dérobade de la France et de l'Angleterre devant Hitler, à Munich, ne fut pas une simple péripétie, une faute accidentelle. Non: « l'esprit de Munich domine le XX<sup>e</sup> siècle ». A la renaissance brutale de la barbarie, notre monde « civilisé et timide » ne trouve rien d'autre à opposer que des sourires et des concessions. Cette lâcheté est une véritable maladie de la volonté, un état d'âme permanent que l'on retrouve chez tous ceux qui se sont abandonnés à la poursuite de la prospérité, et pour qui le bien-être matériel est le but principal de la vie. Le monde occidental court à la catastrophe. « Le prix de la lâcheté est toujours le mal » (Discours du Prix Nobel).

#### La misère

Inutile de m'étendre sur l'horrible misère de beaucoup de pays du Tiers-Monde, que la plupart d'entre vous connaissent bien. J'évoquerai seulement le Bengladesh, quintessence de l'horreur<sup>7</sup>. Mais il faut aussi penser au Quart Monde, c'est-à-dire aux oubliés de nos pays, à ceux qui constituent, selon le mot d'Engels et de Karl Marx, « le prolétariat en haillons », le « Lumpenprolétariat ». Une population nombreuse - 2 millions pour la France seule, 10 millions pour l'Europe de l'Ouest -, privée de culture, dramatiquement sous-employée, que les syndicats ignorent et que les organisations sociales ont prise en tutelle, quitte souvent à paralyser ses chances de progrès.

Partout où j'ai rencontré ces pauvres du Tiers et du Quart mondes, une chose m'a frappé: la boue. Au propre comme au figuré (ne dit-on pas: « traîner quelqu'un dans la boue... »), la boue est le symbole le plus terrible de la misère. Pensez aux bidonvilles et aux favellas, essayez d'imaginer les dizaines de millions d'habitants du Bengladesh, mourant de faim sous la mousson. Déjà, pendant la guerre, les victimes des camps de concentration avaient fait cette rude expérience. Un exemple, ce récit d'une femme, Pelagia Lewinska, évoquant ses « Vingt mois à Auschwitz ». Pour elle, la plus grande torture était précisément cette « argile sans fond » que l'on trouvait partout; à cause d'elle le moindre déplacement demandait des efforts surhumains à ces organismes affaiblis par la famine et le typhus. Elle fait alors cette réflexion:

« J'ai compris que c'était une idée bien mûrie, consciente, qui avait présidé à l'installation du camp. On nous avait condamnés à périr dans notre propre saleté, à nous noyer dans la boue, dans nos excréments, on avait voulu abaisser, humilier en nous la dignité humaine, effacer en nous toute trace d'humanité, nous ramener au niveau d'une bête fauve, nous inspirer l'horreur et le mépris de nous-mêmes, et de notre entourage »<sup>8</sup>.

A Osasco, dans notre quartier brésilien, la première chose que les gens de cette banlieue interminable et lointaine ont réclamé, c'est une « rue asphaltée » pour pouvoir arriver propres à leur travail.

Plus près de nous, à Paris, Banine, dans son beau livre, La *France étrangère*<sup>9</sup>, relate la scène suivante:

13

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Cf. le livre de France L'esprit, paru au Cerf : « L'enfer d'où le viens ».

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Vingt mois à Auschwitz, Nagel éd., p. 61.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Editions S.O.S.

« Dans une baraque misérable une superbe moto luisante et chromée à souhait. Elle étincelait comme un astre noir et argent, remplissait cet intérieur misérable d'un luxe insolite. - Vous la gardez ici? - Il ne faut pas qu'elle reste dans la boue, il ne faut pas qu'elle se salisse dehors... C'est bon pour lui d'affronter la gadoue, mais pas pour elle, si belle, si pimpante » (p. 278).

La boue, symbole de la dégradation de l'homme qui suit les injustices et les violences...

Violence, mensonge, lâcheté, misère, cette liste des blessures de l'homme d'aujourd'hui n'est évidemment pas exhaustive. Il faudrait encore parler de *l'ignorance : malgré* tous les efforts, l'analphabétisme croît d'année en année et les experts ne voient pas comment le résorber;

de la faim: « N'être à demi-nourri, c'est n'être qu'à demi-vivant » (Paul VI);

de la *maladie*: les derniers rapports de l'Office Mondial de la Santé rappellent qu'il y a encore 10 millions de lépreux dans le monde; que les maladies vénériennes sont en augmentation; qu'une nouvelle maladie, la fièvre hémorragique, décelée aux Philippines en 1954, s'étend à l'Inde : elle recrute ses victimes surtout chez les enfants de cinq à sept ans;

de l'exploitation commerciale du sexe et d'un « érotisme de profanation » qui vident l'amour de son sens.

De *l'isolement* aussi, ce fléau de nos grandes villes. Dans un univers de plus en plus organisé, où la protection primitive du village, du clan, de la tribu, est remplacée par l'immense et anonyme machinerie des assurances sociales, malheur à l'homme seul!

## Un phénomène nouveau: la marginalisation

Et c'est ainsi qu'il y a de plus en plus, dans notre monde où pourtant le progrès est roi, des groupes humains qui décrochent, se laissent aller, perdent leur dignité<sup>10</sup>.

Ils ont commencé par perdre contact avec leurs centres d'intérêt: travail, famille, logement, école, religion, politique, tout cela s'est estompé petit à petit à leurs yeux, et aujourd'hui il n'y a presque plus de résonance.

De temps en temps, une flambée. Une idée s'éveille, qui rapidement devient idée fixe: « Il faut baptiser le petit! »

Alors on se secoue, on entreprend des démarches. Mais cet état d'excitation est sans lendemain.

De même pour le travail. Le père, qui ne cherchait plus rien depuis des mois, sort de sa torpeur. Il est repris par l'obsession du travail. Il s'indigne contre les paresseux. Mais après une ou deux tentatives infructueuses, c'est à nouveau l'apathie: « A quoi bon ! »

Cette perte des centres d'intérêt est une grande blessure des hommes d'aujourd'hui. Elle les enferme dans une solitude extrême: toute communication avec autrui devient impossible.

Tel est le drame du malade, du vieillard, des handicapés, du désadapté: l'angoisse de sentir qu'on perd pied, dans un monde basé sur le rendement, la rapidité; le découragement devant les démarches interminables à faire, de bureau en bureau, de médecin en médecin; l'amertume devant les regards curieux, les insinuations maladroites, les attentes interminables; l'incapacité de s'exprimer, de convaincre, d'avoir des rapports simples avec les autres. Alors on cesse de lutter, on renonce à suivre le peloton, on accepte de vivre en marge... et le décalage s'accuse de plus en plus.

Phénomène de marginalisation, aux conséquences dramatiques, qui peut se produire aussi chez les chômeurs. La femme de l'un d'entre eux déclarait, dans une interview: « Nous n'avons plus des problèmes de vie, mais de survie ». Terrible réflexion...

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Jean LABBENS, *Le Quart Monde*, Editions Science et Service, et spécialement la préface du Père joseph WREZINSKI, pp. 12 à 16.

## CHAPITRE 3 L'absence de Dieu

Et voici maintenant, de toutes les blessures de l'homme d'aujourd'hui, celle qui doit nous atteindre le plus. je veux parler de l'absence de Dieu.

Moins spectaculaire que les autres, elle n'apparaît pas sur les écrans de télévision. Un enfant squelettique, au ventre ballonné, blesse notre sensibilité. Mais savons-nous souffrir devant un homme « sans Dieu ni espérance dans le monde »? (Eph 2, 12). Où est notre foi? saint Dominique, Saint François d'Assise criaient, pleuraient parce que Dieu n'était pas connu ni aimé: « L'amour n'est pas aimé. »

Déjà, dans l'une de ses célèbres lettres pastorales<sup>11</sup>, le cardinal Suhard écrivait:

« La raison profonde pour laquelle nous voulons vous parler de Dieu, c'est qu'on ne parle plus de Lui. Dans ce monde qu'Il a fait, il n'a plus sa place, Il est devenu l'Absent. Comment rester insensible et muet devant ce fait et ce scandale? Plus qu'une raison mystique, c'est un besoin du cœur, c'est un cri d'alerte et de ralliement, qui monte du fond de notre âme pour aller jusqu'à vous (...)

« Il s'agit moins de dénombrer les aspects de cette Absence que de chercher à vous en faire prendre une conscience aiguë, jusqu'à en souffrir dans votre chair. Car il faut, de toute urgence, par un sursaut d'indignation, échapper à cette lente asphyxie. »

Le Cardinal cite alors quelques lignes de Léon Bloy, mais je ne résiste pas au désir de vous citer le texte entier, écrit en 1900 à la naissance de ce siècle (je transcris en italique la phrase citée par le cardinal Suhard) : si le mot prophétique a un sens, il est bien là:

« Il est remarquable qu'à une époque où l'information méticuleuse est devenue la Sorcière du monde, il ne se rencontre pas un individu pour donner aux hommes des nouvelles de leur Créateur.

« Celui-ci est absent des villes, des campagnes, des monts et des plaines. Il est absent des lois, des sciences, des arts, de la politique, de l'éducation et des mœurs. Il est absent même de la vie religieuse, en ce sens que ceux qui veulent encore être ses amis les plus intimes n'ont aucun besoin de sa présence.

« Dieu est absent comme il ne le fut jamais. Le lieu commun des psaumes qui faisait trembler les vieux Hébreux, le « *ne dicant gentes: ubi est Deus eorum?* » est enfin réalisé dans sa plénitude! Il n'a pas fallu moins de dix-neuf siècles de christianisme.

« Certes, les chrétiens ne manquent pas de protester que Dieu est partout, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Mais cette ubiquité rassurante pour les multitudes qui ne croient plus au ciel, ni à l'enfer, et qui ont même cessé, par contre-coup, d'avoir une notion précise de la terre, équivaut, en sa formule, à une absence infinie.

« Cette absence est devenue l'un des Attributs de Dieu. Ainsi se trouve consommé le licenciement d'un Créateur, dont les hommes n'ont plus besoin, depuis qu'on a trouvé mieux que le Paradis. Dieu est absent de même sorte qu'il est adorable, au point qu'on dirait que c'est le contraire du catéchisme qu'il faut entendre et que la Béatitude éternelle consiste principalement à *ne pas le voir*.

« Tout, excepté cela. C'est la grande Peur humaine. « Non *poteris videre faciem meam. - Quiconque* me verra cessera de vivre », fut-il déclaré à Moïse. Le genre humain n'a jamais pu se remettre de cette Parole. Si elle fut à peine supportable dans le temps des Saints, comment le serait-elle dans le nôtre? Sans la vie surnaturelle dont les peuples s'éloignent de plus en plus, le désir de la vue de Dieu n'est pas même à concevoir et l'idée seule qu'un Dieu peut être vu ne cesserait d'être absurde que pour devenir un principe d'épouvante. ,

« Il est dit que les cœurs purs sont bienheureux « parce qu'ils verront Dieu ». Alors vivent les cœurs impurs, les cœurs pourris, les cœurs habités par la vermine des démons!...

« Sans doute, ceux qui se croient encore des chrétiens ne disent pas cela, mais c'est tellement ainsi que s'exprime la nécessité de leur choix!

« Un jour viendra, jour très proche, vraisemblablement, où toutes les hypocrisies seront aux abois et où le monde entier sera forcé de reconnaître qu'on est tout à fait sans Dieu. Il y a lieu de croire que cette fête est pour le commencement du prochain siècle. Mais, comme tout l'univers, à ce moment-là, sera dans des automobiles ou des vélocipèdes, l'occasion de bondir de joie ne sera saisie presque par personne. On se contentera d'écraser, avec un extrême soin, les rares piétons indigents échappés à de précédentes exterminations et on continuera de rouler

\_

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Le sens de Dieu: Lettre pastorale, 1948.

furieusement vers le double gouffre invoqué par les hideuses mécaniques: l'imbécillité des hommes et la stérilité des femmes. On s'amusera dans la pourriture et la démence »<sup>12</sup>.

Toute cette lettre pastorale, intitulée « Le sens de Dieu », est à relire et à méditer, c'est l'un des plus grands textes de notre temps. Car si nous arrivons à prendre conscience de cette absence de Dieu et à en souffrir, nous ne sommes pas loin d'en trouver le remède. Mais justement, nous nous sommes habitués à ce mal: et le Cardinal Suhard continue:

« Faut-il s'étonner que cet athéisme universel déteigne sur les Chrétiens eux-mêmes? A force de respirer cette atmosphère ils finissent par en être imprégnés. Par tous leurs sens, ils aspirent ce poison subtil dont le péril suprême est qu'il ne fait pas mourir, mais qu'il immunise contre lui-même ses victimes. Aussi n'est-il pas nécessaire d'aller loin pour chercher des « sans-Dieu ». On les trouve à chaque pas. Un grand nombre de baptisés, sans être des athées authentiques, se conduisent, pratiquement, comme eux. »

On comprend que le Cardinal ait été au point de départ, de la Mission en France.

Pour Soljenitsyne, le remède à la violence et au mensonge, c'est le refus du mensonge. « La clef de notre libération, dit-il, c'est notre non-participation *personnelle au mensonge*. » De même, le remède à l'absence de Dieu, c'est sa présence dans nos vies. Mais pas une présence avec le besoin de quelque chose d'autre en plus, ou à côté.

« Quand verrons-nous des hommes à qui leur Dieu suffit? » disait Edouard Herriot après la visite d'un prêtre qui venait quémander je ne sais quelle faveur. Et Jean XXIII, à des Evêques africains qu'il venait de consacrer., 'donnait ce conseil

« On ne sait pas ce qui peut arriver, mais, quoi qu'il arrive, souvenez-vous toujours que Dieu est bon, qu'Il nous aime et que le Seigneur est venu nous sauver: et nous nous sauverons dans l'Eglise autour de Pierre. »

Le pape jean n'a jamais eu de doutes sur la foi. Mais une chose le tourmentait: la pensée qu'après deux mille ans de christianisme des masses d'hommes ne sont pas encore atteintes par le Christ... sans parler des millions de chrétiens qui semblent avoir perdu tout contact avec Lui.

Certains diront: « L'absence de Dieu, n'est-ce pas déjà dépassé? Ne constate-t-on pas aujourd'hui dans le monde une certaine remontée du phénomène religieux: orientalisme, sectes multiples, nouvelles idoles, manifestations spectaculaires? »

Oui, mais s'agit-il de Dieu? Saint Paul était moins vite rassuré quand, dix fois en quelques pages adressées à ses deux disciples, Timothée et Tite, il écrit des phrases de ce genre: « Car un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais au contraire, au gré de leurs passions et l'oreille les démangeant, ils se donneront des maîtres en quantité et détourneront l'oreille de la vérité pour se tourner vers les fables » (2 Tm 4, 3-4. Autres références dans la Bible de Jérusalem à 1 Tm 1, 4).

Ces formes « religieuses », que l'on voit naître un peu partout, sont-elles des manifestations de vie, ou des efforts pour survivre? Et pour pouvoir même simplement survivre, ne faut-il pas autre chose?

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Léon BLoy, Le Fils de Louis XVI, Mercure de France.

#### CHAPITRE 4

#### Les causes de l'absence de Dieu

« La différence entre croyants et incroyants va en s'effaçant, non pas encore dans le domaine de l'idéologie, mais sur le terrain de la « vraie réalité »... Les croyants pratiquent la vie des incroyants et les incroyants s'appuient sur la morale, sinon sur la métaphysique implicite, des croyants. Pas un chrétien dans ce bas monde n'à l'air d'être sauvé par sa foi, pour reprendre une phrase de Nietzsche. Rien ne distingue un chrétien d'un non-chrétien. Au vide désertique du laïcisme correspond, chez ceux qui croient parfois croire, une espèce de conscience tranquille ou commodément inquiète, une indifférence foncière à l'égard de l'inaccessible, une froideur tiède et un goût sûr pour le compromis »<sup>13</sup>.

Le diagnostic est sévère. Malheureusement, il est loin d'être erroné. Mais comment est-il possible que notre monde moderne en soit arrivé là?

#### La contamination de la richesse

Commençons par un constat qui intéresse au premier chef les « riches » que nous sommes: les pays riches risquent de contaminer les pays pauvres en leur faisant perdre leurs richesses profondes, leurs qualités originales. Comment aider ces pays pauvres à sortir de leur misère, comment aider les matériellement démunis de ces pays à devenir plus hommes, sans qu'ils attrapent en même temps nos microbes de nantis?

Dom Helder Camara est préoccupé par ce problème. « Nous devons, dit-il, nous sortir d'un état de misère sous-humain, sans tomber dans une situation de super luxe inhumain. »

L'homme, à une vitesse accélérée, acquiert une maîtrise sur la nature, sur la société et, jusqu'à un certain point, sur lui-même. Pour la première fois dans l'Histoire, l'abondance des biens peut submerger l'homme. La multiplicité des biens accapare l'esprit, elle risque de le satisfaire<sup>14</sup>.

Déjà, le passage de la trop grande pauvreté à l'aisance peut constituer un drame pour certains. Le seul passage de l'état de misère au premier confort électroménager présente mille tentations, la première étant celle de l'égoïsme, du repli sur soi.

Connaissez-vous la parabole du réfrigérateur? Cette famille de pauvres gens avait longtemps rêvé d'en posséder un. Le jour où, enfin, et au prix de quels sacrifices, cet objet merveilleux arriva, ce fut vraiment comme la naissance d'un enfant. « Là où est ton trésor, disait déjà jésus, là aussi est ton cœur... » Devant ce nouveau trésor du réfrigérateur, chaque membre de la famille mit son cœur dans le frigo. Alors les cœurs de ces pauvres gens se refroidirent, se refroidirent. Les voisins? Désormais, ils n'avaient qu'à se débrouiller, on avait mieux à faire. Le syndicat? Plus le temps de s'en occuper, car il fallait faire des heures supplémentaires pour payer les traites. Dieu? On n'avait plus besoin de lui...

Et comment ne pas rêver de posséder un réfrigérateur dans le monde d'aujourd'hui? Comment ne pas se laisser prendre aux pièges innombrables d'une publicité tentaculaire, omniprésente? Les publicitaires s'appellent euxmêmes « les sondeurs », « les manipulateurs de l'inconscient »<sup>15</sup>. Les moyens les plus subtils de la psychologie sont mis en oeuvre. On ne vend pas des réfrigérateurs, des voitures, des appartements, mais du bonheur, de la beauté, de l'espoir, du soleil, du prestige.

La politique a, bien sûr, compris la puissance de la publicité. Elle a appris à l'utiliser. Un professeur de l'Université du Michigan, Kenneth Boulding, écrivait. « Un monde d'une dictature invisible est désormais concevable qui continuerait cependant à utiliser les formes du gouvernement démocratique »<sup>16</sup>. Un électeur n'est en somme qu'un *spectateur-consommateur* de la politique.

## Le vertige du changement

Notre monde ne rêve que de progrès. Or, qui dit progrès, dit changement. D'emblée, l'Eglise et la Foi, qui sont stables, apparaissent comme dépassées. Sophisme, bien sûr, mais ne risquons-nous pas nous-mêmes de nous y laisser prendre? Il faut nous rappeler avec vigueur que la nouveauté, pour l'Evangile, ne consiste pas dans la

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> AXELOS, vers *la pensée planétaire*, Editions de Minuit, 1964.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Cf. LOEW-COTTIER, Dynamisme de la Foi et Incroyance, Cerf.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> VANCE PACKARD, La perversion clandestine.

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Ibid., p. 169.

substitution d'une vérité à une autre, de façon linéaire comme c'est le cas pour le progrès matériel où l'auto succède à la calèche et le jet aux avions à hélice. Quand il s'agit des choses de l'intelligence et de l'amour, et donc des vérités de la foi, le changement ne peut s'accomplir que par une sorte de regard plus intérieur, une contemplation circulaire, un approfondissement: Platon n'a pas détrôné Socrate et saint Augustin n'a pas rendu Platon inutile. Et Jésus n'est pas venu « détruire » mais « accomplir ». Ne l'oublions jamais.

Autre aspect du progrès et du changement: la vitesse, le rendement.

Il y a une vitesse qui dégrade l'homme, peut-être autant que la peur et l'argent. Une ouvrière du textile, citée par la revue « Masses Ouvrières », l'avait déjà remarqué:

« Le travail aux pièces crée une certaine psychose qui pousse à faire continuellement des calculs. Combien de temps ai-je économisé? Arriverai-je à faire le 10, le 20, le 30 pour cent? Même sans le vouloir, on est pris dans un mécanisme où tout est traduit en chiffres: temps employé, gain réalisé. »

### Et elle ajoutait:

« Dans l'esprit trotte sans cesse cette idée: gagner. Erre aux pièces provoque une excitation physique et morale, et c'est la source de sentiments auxquels chacun essaie d'échapper: égoïsme calculateur, besoin de haïr, d'exécrer son voisin, de le dépasser, de faire plus, efforts vains qui laissent, par réaction, un profond dégoût de soi »<sup>17</sup>.

Et c'est ainsi que la vitesse, le désir du rendement, peuvent démolir des hommes...

Certains patrons, plus clairvoyants que d'autres, ont reconnu le danger. Tel ce directeur d'usine qui m'écrit:

« Mon passage au siège social, après la vie active et tonique de l'usine, m'a été une expérience, utile sinon agréable.

« je pourrais vous parler longuement de « l'expérience », peut-être un peu subjective, que j'ai acquise au cours de ce stage tout nouveau pour moi. Le point le plus frappant, à mon sens, est que l'idolâtrie du rendement a remplacé celle du profit d'une façon bien plus dangereuse, car elle substitue, diaboliquement, à une chose peu reluisante aux yeux de tous, même de ceux qui la pratiquaient, un faux devoir que l'on n'admet pas de voir discuter, et dont la seule critique vous fait classer comme paresseux, poète ou rétrograde.

« C'est ainsi que des catholiques pratiquants, très charitables par ailleurs, sont amenés, dans l'hypnotisme du cadre professionnel, à prendre des décisions absolument inhumaines, comme s'il y avait en eux plusieurs personnalités. »

### La relation homme-matière

Si on considère l'histoire de l'humanité, depuis les âges préhistoriques jusqu'à nos jours, on constate que l'homme a été marqué par trois environnements successifs.

Tout d'abord, l'homme primitif a vécu en contact immédiat avec la nature (cueillette) et les êtres vivants du *monde animal : pêche*, chasse.

Plus tard, l'homme s'est mis à cultiver la terre. Il a noué des relations privilégiées avec *la vie végétale*, qu'il a appris tant bien que mal à contrôler.

Enfin est venue l'ère industrielle. L'homme a noué des relations de plus en plus étroites avec *le monde minéral*, le pétrole, l'acier. La chimie est devenue omniprésente. Et l'univers de l'homme est devenu de plus en plus inanimé. Il a fallu mettre une vache dans un jardin public (de Chicago, je crois) pour que des enfants redécouvrent que le lait se fait en « vache » et non en « boîte ».

Ainsi s'est créée une mentalité technique. Ce que l'homme connaît, c'est ce qui se voit, se touche, se pèse, se mesure, s'analyse.

Or Dieu nous a donné deux façons de connaître: la connaissance scientifique, technique, avec toute sa rigueur. Et la connaissance intuitive, qui est celle des amoureux, des poètes, de la mère avec son enfant: un

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Masses ouvrières, Mai 1951.

mode de connaissance par contemplation, par simple regard, où le silence a autant de grandeur et d'importance que la parole.

Entrant dans un monde dominé par la mathématique, la connaissance intuitive risque de se voir éliminée. La mentalité technique en effet crée chez l'homme une véritable incapacité d'ouverture à l'intuition. Ce qui ne se touche pas, ne se mesure pas, n'existe pas non plus.

Autrement dit, la relation trop exclusive de l'homme à la matière aboutit à une véritable mutilation des esprits. L'homme devient de moins en moins capable de saisir ses semblables, en tant que personnes. Quant à Dieu, du moment qu'on ne peut pas le rencontrer dans le fond des éprouvettes, du moment que les ordinateurs n'ont jamais conclu à son existence, c'est comme s'il n'existait pas.

Madeleine Delbrel a très bien décrit ce nouvel athéisme, qu'elle appelle l'athéisme du silence:

«Peu à peu, cette relation homme-matière s'établit dans un silence total vis-à-vis de Dieu. Par une étrange substitution, la création prend l'espace du Créateur. Ce silence ne nous alerte pas. Un péril majeur s'approche de l'Eglise, sans bruit: le péril d'un temps, d'un monde où Dieu ne sera plus nié, ni chassé, mais exclu; où il sera impensable (parce que nous nous serons mutilés du mode de connaissance de Dieu); d'un monde où nous voudrons alors crier son nom, mais où nous ne pourrons plus aller pousser ce cri parce que nous n'aurons plus de place où mettre les pieds

« Cette athéisation, qu'elle soit agressive ou indifférente ou tolérante vis-à-vis de Dieu, a partout un caractère commun: le rejet d'un Dieu créateur fixant le monde dans sa condition de créature.»

Et Madeleine ajoutait cette réflexion:

« Le monde semble se vider du dedans, de Dieu d'abord, du Fils de Dieu ensuite, puis de ce que Celui-ci communique de divin à son Eglise. C'est souvent la surface qui s'effondre en dernier, d'où l'illusion » <sup>18</sup>.

Cette « surface qui s'effondre en dernier », nous le savons par expérience, ce sont les sacrements. Les gens continuent à pratiquer, mais ils ne vivent plus de ce qui leur est communiqué de divin par les sacrements. Depuis longtemps déjà, ils avaient le nom du Fils de Dieu, de jésus, à la bouche, mais ce Jésus était vidé de luimême, de Dieu. Bien auparavant, c'est Dieu qui, pour eux, avait été vidé de lui-même...

Ce n'est qu'au moment où les sacrements et la pratique religieuse finissent par s'effondrer qu'on s'aperçoit de tout cela: la pratique n'était déjà plus, depuis longtemps, qu'une coquille vide : les sacrements étaient privés du Christ, le Christ était privé de sa filiation divine, Dieu était privé de lui-même.

Il en va ainsi dans tous les milieux déchristianisés comme dans tous les milieux envahis par la technique: c'est le divin qui se dissout d'abord sans bruit; le christianisme se perd ensuite.

### Le réveil du naturalisme

Le naturalisme est une attitude de l'homme par laquelle il ne reconnaît rien de ce qui est au-dessus de la nature, rien qui dépasse ce qui est l'objet de ses capacités naturelles.

La conséquence en est une confiance illimitée en l'homme, et la négation de tout ce qui est en dehors de l'homme ou au-dessus de l'homme. Toute transcendance est rejetée : tout doit trouver finalement son explication à l'intérieur de l'homme.

Il en découle, au plan religieux, que toute révélation, tout surnaturel, sont impossibles. Si la religion subsiste, c'est seulement, pour le naturalisme, à cause du « sentiment religieux » que l'on observe chez les humains. Mais il serait vain de chercher l'explication objective de ce sentiment religieux dans un Dieu extérieur à nous.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Nous autres, gens des rues, Seuil.

Le naturalisme était tout d'abord une simple théorie de philosophe. Mais aujourd'hui il a envahi les esprits. L'homme de la rue en est imprégné - il n'existe que ce que je vois, que ce que je touche; une seule chose compte, la lutte pour améliorer ma situation, ma manière de vivre.

Conséquence inattendue du naturalisme: le totalitarisme. S'il n'existe rien, en effet, en dehors de l'homme, c'est la Cité temporelle, l'Etat, qui se substituent au Dieu d'autrefois pour se constituer en fin suprême. La nation, la patrie, revêtant une sorte de caractère sacré : c'est la porte ouverte à toutes les théories totalitaires<sup>19</sup>.

#### Dieu ennemi de l'homme

Depuis Marx et Nietzsche, une nouvelle étape a commencé dans l'histoire de l'humanité: l'étape du grand défi. L'homme croit désormais qu'il ne peut exister que dans la mesure où il s'oppose à Dieu.

Certes, l'athéisme n'est pas une invention récente. Un monde sans Dieu n'est pas chose nouvelle. Déjà, dans le Psaume 53, il est écrit: « L'insensé a dit dans son cœur -. Plus de Dieu. »

Mais, justement, il s'agissait alors d'un « insensé ». Son athéisme donnait la mesure de sa folie.

Cela a été vrai jusqu'au siècle dernier. Depuis, il n'en va plus de même.

Etienne Borne, dans un vigoureux petit livre, « Dieu n'est pas mort »<sup>20</sup>, décrit la nouveauté de l'athéisme actuel. Depuis Marx et Nietzsche, explique-t-il, le monde sans Dieu ne croit pouvoir grandir que dans la proportion exacte où il se débarrasse de l'idée de Dieu.

Déjà Feuerbach, cité par Borne, avait écrit:

« Si le positif, l'essentiel dans la détermination de la nature de Dieu est emprunté à la nature de l'homme, l'homme sera dépouillé de tout ce qu'on donnera à Dieu. Pour que Dieu soit enrichi, l'homme devra être appauvri » (Essence du Christianisme).

Et Karl Marx, dans « Economie politique et philosophie », fait écho à son maître:

« L'homme ne peut être son propre maître que lorsque c'est à lui-même qu'il doit son existence... L'athéisme est une négation de Dieu et, par cette négation de Dieu, pose l'existence de l'homme. »

Cette mentalité a déjà pénétré nos propres vies. C'est ce que Paul VI constate, dans son célèbre radio-message de Noël 1966:

« Cet effrayant et fatal déplacement de l'axe de la vie humaine est en train de se faire sous nos yeux: de théorique, la négation de Dieu devient pratique; réservée jusqu'alors à quelques esprits spéculatifs, elle devient le mythe des foules; à l'athéisme rationaliste et scolastique succède l'athéisme matérialiste et social. Une mentalité faussement « humaniste » est en train de s'établir. »

Et Paul VI nous invite à nous interroger:

« Parlons un moment de Dieu. Ou plutôt, parlons de nous-mêmes devant la grande question de Dieu. Nous vous invitons à cet acte qui est fondamental pour notre pensée et, par conséquent, pour notre vie morale et notre vie de tous les jours. C'est une question permanente, qui se pose à tous les hommes de tous les temps, mais aujourd'hui, elle est plus urgente pour tout le monde. Que chacun s'interroge sur ce qu'il pense de Dieu. »

\*\*

La seule réponse: rendre Dieu présent comme un fait

20

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Cf. J. LOEw et G.-M. M. COTTIER, Dynamisme de la foi et incroyance, Cerf

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> Je sais. je crois, Fayard.

Terrible absence de Dieu dans notre monde d'aujourd'hui... En face de cette absence, comment devons-nous nous comporter? Quelle peut être notre réponse? Quelle présence nous est demandée? Ce qu'il nous faut, tout d'abord, c'est la Foi.

L'incroyance dépasse tout ce que nous en imaginons. Mais la foi elle-même nous donne en même temps la certitude que Dieu travaille dans les âmes et dans l'Eglise en proportion de cet immense et désertique vide: « le bras de Dieu ne s'est pas raccourci », comme dit le prophète.

Mais nous savons aussi, par l'Evangile, que le travail de Dieu, dans les âmes et dans l'Eglise, est en quelque manière conditionné par la foi ou l'incrédulité qu'il rencontre: « jésus ne fit pas beaucoup de miracles en ce lieu à cause de leur incrédulité » (Mt 13, 58).

Dans la mesure où le « sel de la terre » (les hommes de foi) vient à perdre sa saveur, l'action de Dieu se trouve, si l'on peut dire, paralysée. Comme autrefois celle de jésus dans son pays.

Enfin, l'Ecriture nous affirme, avec S. Jean: « Quel est le vainqueur du monde? Celui qui croit que jésus est le Fils de Dieu. La victoire qui a triomphé du monde: *notre foi.* »

Cette attitude de foi qui nous est demandée implique aussi une attitude de *l'intelligence*. Il nous faut comprendre ce qui est essentiel à l'homme, et savoir nous y tenir contre vents et marées.

Depuis ses lointaines origines, en effet, l'homme se reconnaît à deux caractéristiques indissociables: l'outil (la technique) et le culte (l'adoration). Cailloux à peine dégrossis ou silex finement polis, tombes humaines signes d'un au-delà de l'homme. L'adoration est une marque de l'homme, en même temps et tout autant que la technique. Mais le monde d'aujourd'hui tend à dissocier ce qui a toujours été uni. Le travail persévérant de notre intelligence consiste dès lors à refaire l'unité, à mettre des *et* là où les hommes mettent des ou. Non pas « l'outil ou l'adoration », mais « l'outil *et* l'adoration ». Non pas « la science ou la foi », mais « la science *et* la foi », mais « la mentalité technique *et* l'intuition ».

Méditez sur cette constatation d'une équipe missionnaire (Aubervilliers) :

« Ce qui nous frappe, c'est que la maladie de la foi est plus d'ordre philosophique que théologique. Ce qu'ils ont perdu, ce n'est pas seulement le sens d'un Dieu qui s'est révélé par amour en Jésus-Christ, et qui veut rapatrier les hommes dans la famille de leur Père du ciel qu'ils avaient quittée en enfants prodigues; c'est le sens d'un Dieu créateur et le sens de la nature spirituelle de l'homme, et donc de l'immortalité de l'âme. Au fond, ces gens ont perdu même le sens de la religion naturelle. Ce ne sont pas des infidèles ou des apostats, mais de véritables païens, areligieux, très profondément imprégnés par la mentalité marxiste, même s'ils ne professent pas explicitement le matérialisme historique et dialectique »<sup>21</sup>.

En un mot, le monde d'aujourd'hui demande *des bommes de Dieu*. A la négation de Dieu, ce qu'il faut opposer avant tout ce n'est pas une théorie, mais la *vie*. Nous devons être des hommes et des femmes pour qui Dieu n'est pas une idée, mais une réalité.

De plus, en ce monde socialisé, il faut présenter un fait social. Nous devons donc être des hommes et des femmes qui sont rassemblés par Dieu au delà de leurs diversités ou de leurs divergences.

Merveilleux impact d'un homme qui ne vit que de Dieu. je citerai en conclusion le témoignage de Pierre et Christine Van der Meer de Walcheren, évoquant Léon Bloy:

- « Avoir la possibilité d'être témoins de la vie d'un homme en qui nous pouvions voir l'Incarnation, dans son existence de tous les jours, comme le souffle dans un corps de toute cette réalité obscure de la foi. Sans doute y réfléchissions-nous et posions-nous des questions et lisions-nous des livres traitant des problèmes de la foi et de la religion catholique.
- « Mais seul un homme de chair et de sang, placé au cœur même de la dure réalité quotidienne et vivant de Dieu comme une plante vit de la lumière, pouvait nous convaincre de la puissance de la vie contenue dans le catholicisme et donner forme au désir qui nous poussait en avant...
- « Une fois franchi le seuil des Bloy, tout ce que nous connaissons en ce monde, toute la richesse de la vie, l'existence matérielle, les hommes, les choses, tout cela devenait irréel, nous paraissait tellement artificiel. Et voici que tout acquérait au même instant sa vérité authentique, vraie et parfaitement simple »<sup>22</sup>.

21

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Cité dans LOEW-COTTIER, op. Cit, p. 80.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Rencontres, p. 152-153.

## Chapitre 5 Vers un nouvel ordre planétaire

Les économistes connaissent bien Barbara Ward. Barbara Ward est son nom d'écrivain. Son vrai titre est la Très Honorable Baronnesse Jackson de Lordsworth, Dame Commandeur de l'Empire Britannique (titre qui lui a été conféré par S.M. la Reine d'Angleterre). Anglaise, elle a été professeur à l'université américaine de Columbia. Mais l'opinion publique mondiale l'a découverte lorsque, en 1971, elle fut invitée par le Saint-Père à participer, en tant que membre de la commission pontificale justice et Paix, au Synode des Evêques. A ce titre, elle put adresser à cent cinquante cardinaux et évêques du monde entier une conférence où elle invita notamment l'Eglise à agir comme « prophète d'un ordre planétaire »<sup>23</sup>.

Certes, elle a participé à d'autres grandes conférences internationales, par exemple à celle tenue à Stockholm, en 1972. C'est à la suite de cette conférence qu'elle a composé, en collaboration avec René Dubos, un très gros livre, Nous *n'avons qu'une terre* (Denoël éditeur), où elle expose toute sa pensée sur l'évolution du monde et les blessures de l'homme d'aujourd'hui.

En 1976 elle a rédigé un semblable rapport de base pour la grande. conférence des Nations Unies sur *Habitat* à Vancouver: « Home of Man ».

Les idées de Barbara Ward ouvrent une route nouvelle. En même temps, elles affermissent les chrétiens dans ce qui est le message le plus essentiel du Christ, et qui se trouve aujourd'hui le plus actuel et le plus nécessaire. Aussi, bien qu'il soit difficile de résumer une pensée aussi riche, le voudrais vous indiquer quelques pistes, afin de vous encourager à prendre avec elle un contact direct. Au-delà de nos querelles de clochers, elle nous ouvre aux vraies questions de notre temps: ceux de l'homme et de l'avenir de la famille humaine.

Depuis environ trente ans, le grand problème mondial a été, aux yeux de tous les spécialistes, celui de la répartition inégale des richesses de la planète. Au moment où l'on a commencé à prendre conscience de ce problème, la disproportion entre les pays les plus pauvres et les pays les plus riches était environ de un à trente. D'ici vingt ans, si on laisse faire les choses, la différence sera de un à deux cent cinquante...

Plus criant encore est le fait que 20 % de la population mondiale bénéficient de 80 % des ressources de la terre. Et trois géants (U.S.A., U.R.S.S., Europe) produisent 75 % des ressources.

Mais voici que, à ce problème déjà ancien, vient s'ajouter une découverte entièrement neuve. Depuis 1972, en effet, une véritable révolution est en train de s'accomplir. C'est elle qui prend le premier plan dans les conférences internationales.

Une nouvelle phase historique s'ouvre devant nous. Nous sommes appelés à changer de regard: devant des questions d'une envergure planétaire, c'est un regard planétaire que nous devons apprendre à jeter sur le monde.

Barbara Ward rappelle l'effort que les esprits ont dû accomplir pour accepter la « révolution copernicienne », accepter le fait que la Terre n'est pas au centre de l'univers, et en accepter les conséquences en de multiples domaines. Eh bien, c'est un changement comparable qui est en train de s'accomplir dans la conscience de l'homme, et dans le sens qu'a l'homme de l'ensemble du système naturel. jusqu'à présent, l'homme se voyait comme le centre de la terre. Aujourd'hui, on commence à se rendre compte que sa place, sur cette « unique terre », à la fois si belle et si vulnérable, est toute différente.

Depuis la Renaissance, explique en effet Barbara Ward, trois idées maîtresses ont dynamisé la vie et les efforts de l'homme:

La science. On a cru qu'elle pouvait expliquer toutes choses, sans limites, et tout soumettre au pouvoir de l'homme. L'idéal était la domination absolue de l'homme sur le monde, par la science. L'expansion scientifique ne pouvait que procurer le bonheur à toute l'humanité.

L'économie. La production de richesses toujours plus abondantes devait finir par profiter à tous et ainsi vaincre la pauvreté. Ainsi se trouvait justifiée une sorte de cupidité économique. L'objectif dominant était de produire toujours plus.

*L'Etat*. Petit à petit, on en était arrivé à la conviction que la Nation-Etat est pleinement souveraine, qu'elle est l'élément décisif et autonome où se joue le progrès de chacun des citoyens. Ce qui justifie une sorte d'arrogance nationale, et un grand égoïsme.

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> Une version développée de cette conférence a été éditée par la Commission justice et Paix, à Rome, Palazzo San Calisto, Cité du Vatican.

Ce sont ces trois idées qui ont été, pendant quatre siècles, et à une vitesse croissante, le moteur de la vie des hommes. Certes, l'Eglise dans tout cela ne se sentait pas à l'aise. Elle restait sur la défensive devant ce matérialisme et cette cupidité. Mais les chrétiens, eux, partageaient les ambiguïtés de leur époque.

Or voici que ces trois idées sont en train de faire faillite. Et c'est là le changement - la révolution - qui s'accomplit sous nos yeux.

La science. Elle est passée à côté des rythmes profonds et des équilibres raffinés, compliqués, du cosmos. On a manipulé la terre et bien souvent on a creusé le désert. Nous nous apercevons seulement aujourd'hui qu'il faut savoir travailler *avec* la nature, qu'on ne domine pas la terre comme on domine un esclave. Il s'agit maintenant pour la science d'apprendre à passer de la Puissance à l'Amour, dans une gestion et une administration attentives à démêler patiemment ce qui est délicat et fragile dans tous les rouages de la nature.

*L'économie*. On s'aperçoit enfin que l'expansion économique à tout prix ne profite pas nécessairement à tous. Les riches deviennent plus riches, les pauvres plus pauvres, c'est une constatation troublante que les économistes sont acculés à faire, et qui dément leurs optimistes prévisions. C'est vrai pour les peuples, c'est vrai aussi pour certaines catégories d'individus, au sein des nations les plus nanties.

*L'Etat.* L'égoïsme des nations fait faillite, lui aussi. On s'aperçoit que les richesses de la terre ne sont pas inépuisables. Un jour viendra, et Il n'est peut-être pas si lointain, où telle matière première, telle source d'énergie, aura disparu. Plus se réduisent les provisions, plus il devient vital de les partager équitablement, d'empêcher le gaspillage, etc. Mais quelle autorité en décidera au plan mondial?

Même problème, insoluble lui aussi si l'on en reste au « Chacun pour soi » : celui que pose de façon toujours plus dramatique la démographie mondiale. Nous sommes aujourd'hui quatre milliards. Nous serons six milliards dans quelques années...

\*

Devant cette situation, quels sont les remèdes envisagés par Barbara Ward?

La limitation des naissances. C'est, bien sûr, la solution la plus évidente aux problèmes démographiques. Mais elle n'est pas sans poser elle-même d'autres problèmes. A remarquer que l'expansion démographique se ralentit, précisément, lorsque les conditions de vie deviennent meilleures.

La lutte contre le gaspillage et la pollution. Par exemple, il est de plus en plus urgent qu'on apprenne à recycler l'eau. Ce qui suppose beaucoup de travail et de dépenses, ainsi qu'une meilleure organisation de l'industrie.

Le respect et l'amour de l'homme. Chacun doit se convaincre qu'il peut être heureux avec un genre de vie modeste. Chacun doit se convaincre qu'il n'y a pas de salut pour l'humanité en dehors d'un partage équitable des richesses.

*Un nouveau concept de Nation*. Un nouveau langage est en train de s'imposer: celui de la « biosphère ». L'air, l'eau, le sol, qui nous donnent la vie, n'ont pas de frontières. L'interdépendance planétaire impose des limites inévitables à notre conception traditionnelle de la nation-état souveraine.

Ainsi sommes-nous invités à jeter un nouveau regard sur le double environnement de l'homme: la nature et la société.

La nature: air, sol, eau, végétaux, animaux, l'homme même sont indissolublement liés. L'homme n'a plus le droit d'être le tyran de la nature, mais seulement son gérant attentif. Son rêve de puissance illimitée n'a plus cours, il doit le remplacer par une approche pleine d'amour, par un effort « d'apprivoisement », comme dirait Saint-Exupéry. Et n'oublions pas qu'un lac mort, par exemple, ne se ressuscite plus - ou très difficilement.

La société: il faut maintenant tenir compte de tous les hommes de toute la terre; de leurs aspirations, de leurs droits comme de leurs devoirs. Là aussi on découvre qu'il existe une étroite connexion, des interdépendances rigoureuses. Là aussi, comme pour la nature, il y a des points de non-retour qu'il ne faut pas atteindre sous peine de catastrophe. Par exemple, il ne faut pas abuser de la patience des opprimés et des dépossédés: car il vient un moment où piraterie et banditisme deviennent inéluctables et ne peuvent plus être endigués.

Et les chrétiens, dira-t-on, quelle contribution peuvent-ils apporter à ce monde malade?

Pour Barbara Ward, les chrétiens ont un très grand rôle à jouer. Dans la construction du monde nouveau, ce qu'ils doivent apporter avant tout, c'est un retour à l'esprit des Béatitudes.

A l'euphorie scientifique, à la cupidité économique, à l'arrogance nationale doit en effet se substituer dans les prochaines décennies un nouveau mode d'être et de vie, fait de sobriété, de modestie, de simplicité, de respect de la création - la nature et nos semblables -. C'est pour nous tous une question de vie ou de mort. Nous n'avons pas le choix. Car le train de vie actuel des peuples occidentaux mène à un désastre imminent et inévitable. Il faut un changement radical, une civilisation nouvelle, à la fois moins exigeante matériellement et plus ouverte au cœur et à l'esprit.

Mais où trouver les bases de cette civilisation nouvelle? Désespérément, le monde cherche la solution. Et il la demande aux chrétiens.

Or, justement, la pauvreté évangélique, l'humilité chrétienne, la tendre compassion, et l'exemple de jésus luimême qui s'est librement dépouillé de ses prérogatives divines, tout cela n'est-il pas très exactement ce que le monde attend?

Barbara Ward n'hésite pas à l'affirmer: la prise de conscience qui se fait aujourd'hui partout dans le monde est infiniment plus proche d'une vision chrétienne authentique que tout ce qu'a vécu l'humanité depuis trois siècles.

Pour reprendre les mots de S. Paul, nous avions trop « réduit la création en esclavage par notre vanité d'homme », et nous l'avions fait entrer « dans la servitude de la corruption » (Rm 8, 20). Il nous faut apprendre aujourd'hui à donner « un nom aux êtres », c'est-à-dire à les respecter, à entrer en contact avec eux, à redevenir les sages intendants de la Bible, ceux qui vont reconstituer cet univers.

Mais cela ne peut se faire que si nous prêtons l'oreille à tout l'enseignement de l'Ecriture. A celui d'Isaïe par exemple, qui nous recommande: « Partage ton pain avec l'affamé, ne te dérobe pas devant celui qui est ta propre chair » (Is 58, 7).

Aussi bien saint Paul demandait-il lui aussi que « règne l'égalité, le superflu de l'un pourvoyant au dénuement de l'autre » (2 Co 8, 15)...

#### **CHAPITRE 6**

#### Situation de la foi dans le monde

O parle beaucoup, aujourd'hui, de crises de la foi dans le monde et pas seulement dans le catholicisme ou dans la confession chrétienne, mais dans les autres religions traditionnelles d'Asie ou d'Afrique.

Pour comprendre cette crise de la foi, il faut tenir compte de deux lois sociologiques fondamentales.

La première loi est énoncée par Vatican II, dans la Constitution apostolique *Gaudium et Spes*, sur « l'Eglise dans le monde de ce temps ». Les quatre premiers mots de cette Constitution sont « Les joies et les espoirs, les angoisses et les tristesses ». joies et espoirs d'un côté, angoisses et tristesses de l'autre, deux extrémités qui cohabitent, ô combien, dans notre monde, et que l'Eglise tient rassemblées dans sa main et dans son cœur.

Gaudium et Spes nous propose une analyse très profonde de la « crise de croissance » que traverse actuellement le genre humain. Nous avons là un cas véritable de prophétie, car les Pères du Concile ne pensaient pas en 1965, que les années à venir confirmeraient à ce point leur diagnostic, le multipliant par cent ou mille. La conséquence en est une transformation des mentalités et des structures », qui conduit souvent à une remise en question des valeurs reçues ».

Oui, les valeurs reçues sont remises en question. Et les valeurs religieuses ne font pas exception à la règle: « les conditions nouvelles affectent la vie religieuse elle-même »<sup>24</sup>. La voilà donc, notre première loi sociologique: *Toute mutation humaine rapide entraîne une crise de la Foi*. Crise humaine et crise religieuse sont liées.

Mais voici notre seconde loi. Cette fois, c'est l'Histoire qui nous l'enseigne. On pourrait la formuler ainsi: Chaque fois que l'Eglise, c'est-à-dire le Peuple chrétien, fidèles et pasteurs, - un tout petit reste souvent! - accompagne pas à pas les hommes en crise, on obtient au bout du compte un approfondissement de la foi. Autrement dit, les changements humains amènent d'abord une crise de la foi, mais chaque fois que des croyants savent rester présents à leurs frères en difficulté, la foi en sort grandie et plus solide.

Dans l'Ancien Testament, un exemple est donné et commenté par la Bible elle-même: lorsqu'en 537 avant J.C., Israël est déporté à Babylone, les prophètes Ezéchiel, Isaïe (chap. 40-55) accompagnent le peuple pas à pas: celui-ci découvre en exil l'incomparable grandeur de son Dieu.

Rappelons-nous les crises qu'a traversées notre civilisation au XIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, ou encore au XVI<sup>e</sup> siècle. Au regard de ces crises, pensons au rôle immense joué par un François d'Assise, un Dominique. Ou encore par un Ignace de Loyola ou une Thérèse d'Avila. Ne suffit-il pas de penser à eux pour retrouver l'espérance? Mais quel n'est pas, aussi, l'appel qui nous est adressé... Nous sommes ici en face d'un de ces réflexes fondamentaux à acquérir.

\*\*

Mais où en est la foi, aujourd'hui? Elle est en train de basculer d'un hier à un demain que j'avais essayé de synthétiser dans un tableau. Ce tableau, je ne l'ai pas imaginé dans un bureau. C'est au contraire le résultat de toutes les expériences que nous avons vécues en équipe, soit en France, à Marseille et à Port de Bouc, soit au

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> Lire spécialement les Nos 3 à 7, dont voici un condensé:

<sup>-</sup> De nos jours, saisi d'admiration devant ses propres découvertes et son propre pouvoir, le genre humain s'interroge cependant, souvent avec angoisse, sur l'évolution présente du monde, sur la place et le rôle de l'homme dans l'univers, sur le sens des ses efforts individuels et collectifs, enfin sur la destinée ultime des choses et de l'humanité.

<sup>...</sup> Le genre humain vit aujourd'hui un âge nouveau de son histoire, caractérisé par des changements profonds et rapides qui s'étendent peu à peu à l'ensemble du globe ... A tel point que l'on peut déjà parler d'une véritable métamorphose sociale et culturelle dont les effets se répercutent jusque sur la vie religieuse.

<sup>...</sup> Comme en toute crise de croissance, cette transformation ne va pas sans de sérieuses difficultés.

<sup>...</sup> Du même coup, il se produit des changements, de jour en jour plus importants, dans les communautés locales traditionnelles (familles patriarcales, clans, tribus, villages), dans les différents groupes et les rapports sociaux.

<sup>...</sup> La transformation des mentalités et des structures conduit souvent à une remise en question des valeurs reçues, tout particulièrement chez les jeunes.

<sup>...</sup> Les cadres de vie, les lois, les façons de penser et de sentir hérités du passé ne paraissent pas toujours adaptés à l'état actuel des choses : d'où le désarroi du comportement et même des règles de conduite.

<sup>...</sup> Les conditions nouvelles affectent enfin la vie religieuse elle-même. D'une part, l'essor de l'esprit critique la purifie d'une conception magique du monde et des survivances superstitieuses et exige une adhésion de plus en plus personnelle et active à la foi, nombreux sont ainsi ceux qui parviennent à un sens plus vivant de Dieu. D'autre part, des multitudes sans cesse plus denses s'éloignent en pratique de la religion...

Brésil. Et il a été vérifié en Afrique. Chemin faisant j'ai rencontré dans l'ouvrage du Père Bigo: *L'Eglise et la révolution du Tiers Monde*<sup>25</sup> un tableau si concordant que cela m'a semblé une éclatante confirmation. Le tableau ci-joint résulte de cette collaboration.

Par ailleurs ce tableau ne comporte aucun jugement de valeur. je ne prends pas position, je ne dis pas que les bons sont d'un côté, et les méchants de l'autre: J'essaie simplement de constater un mouvement.

De plus, il ne faut pas durcir les oppositions. *Hier* est peut-être encore *aujourd'hui* dans certains endroits. De même que *demain* existe déjà ici ou là.

Cela dit, il me faut ajouter quelques commentaires à ce tableau. *Hier*, comment vivaient les hommes? Dans la plupart des cas, ils évoluaient dans une civilisation stable et rurale. Ils avaient les pieds bien sur terre; l'agriculture tenait dans leur vie la plus grande place. La culture religieuse, je ne dis pas forcément la culture chrétienne, avait une grande place dans cette civilisation. Sa caractéristique: *l'unanimité* (voir tableau). Les actes religieux marquaient les fêtes et les saisons. Parfois, les sociétés les plus modernes en gardent des vestiges inattendus. Ainsi, dans cette ville du futur qu'était le camp de pétroliers au Sahara, il y a quelques années, ai-je vu arriver un jour de décembre un avion chargé... d'arbres de Noël! Des arbres de Noël, c'était, on peut le craindre, tout ce qui restait de culture religieuse dans le cœur des ouvriers du pétrole.

Autre exemple: au Brésil, nous résidions à quelques pas de l'Institut de Butantâ, un des Centres les plus célèbres du monde pour le soin des morsures de serpents. Nos braves gens connaissaient, bien sûr, l'existence de ce Centre, et ils le fréquentaient au besoin. Mais lorsque vous étiez piqué par un serpent, pas d'hésitation, il fallait commencer par invoquer S. Benoît. La voilà, la culture religieuse!

Dans cette civilisation d'hier, les populations étaient homogènes, et l'étranger s'y remarquait tout de suite. – Aujourd'hui, dans certains cas tout au moins, ce serait plutôt le contraire : il y a des chantiers, en Suisse, où les ouvriers immigrés sont si nombreux que ce sont les Suisses qui font figure d'étrangers.

Autre trait de la civilisation d'hier: la lenteur des communications. Les hommes et les idées mettaient des semaines et même des mois à se déplacer d'un pays à un autre. Une lenteur bien difficile à imaginer, pour nous qui vivons à l'ère des avions à réaction et de la « mondovision »!

Demain, que restera-t-il de cette civilisation? Bien peu de chose, si l'on en juge au peu qui en reste déjà aujourd'hui. Déjà nous sommes en un monde instable, où les gens ne cessent d'aller et venir. La culture rurale d'hier est en train de mourir, les campagnes se vident et les villes deviennent de plus en plus tentaculaires. On prévoit en l'an 2000 32 millions d'habitants pour Mexico et 26 millions pour São Paulo si les taux de croissance actuels se maintiennent! Et, pour les citadins que nous sommes presque tous devenus, plus question de culture religieuse. C'est la culture technique qui l'emporte partout. Plus question d'invoquer S. Benoît, on court chez le pharmacien. La communauté religieuse locale se désintègre. Toutes les valeurs sont ébranlées (voir tableau).

Cette société urbaine est anonyme, pluraliste, totalement hétérogène. Déjà, je me rappelle qu'à Port de Bouc, où nous étions il y a quelques années, on ne trouvait que quatre personnes de plus de 60 ans qui soient sur place. Les autres venaient d'ailleurs, de partout ailleurs.

Avec des populations aussi hétérogènes - une société de déracinés -, et avec des communications ultra rapides grâce auxquelles tout le monde sait, tout de suite, tout ce qui se passe dans le monde, comment voulez-vous que la civilisation ne soit pas soumise à tous les changements?

En définitive, la société d'hier se caractérisait par des changements lents et peu profonds. Celle d'aujourd'hui et de demain, en revanche, se caractérise par des changements rapides et profonds, qui vont jusqu'au cœur des choses.

Tout ceci, les sociologues le résument en deux mots très simples: Hier, les hommes vivaient dans une société *fermée*, une société repliée sur elle-même. Aujourd'hui, nous vivons déjà en société « ouverte ».

Cela comporte, bien sûr, des conséquences très profondes. Par exemple, au point de vue de l'autorité. Une société fermée est dominée par l'autorité d'un petit nombre. Le contrôle de l'extérieur est possible, le chef peut dire ce qu'il faut faire ou non. Par ailleurs l'autorité est liée à l'âge, à l'expérience, ainsi qu'à la famille, au clan, à la tribu. Une chose est primordiale aux yeux de tous: la réalisation des objectifs du groupe. On vit sous la règle de l'unanimité, comme, par exemple dans la brousse africaine.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> Pierre BIGO, L'Eglise et la révolution du Tiers Monde, Presses Universitaires de France, 1974, p. 20.

Insère les textes de la p. 68 et 69

Sources: Pierre BIGO BOYCE Jacques LŒW

## HIER

## SOCIÉTÉ RURALE

#### **DÉMOGRAPHIE**

Forte natalité. Forte mortalité. Haute fécondité (moyenne: 8 enfants) nécessaire à la survivance de

Famille patriarcale.

#### **ÉCONOMIE**

Economie de subsistance : agriculture et artisanat. Nécessités stables durant des millénaires. Productivité basse du travail, étroitesse des marchés. Organisation corporative de l'artisa-

#### SOCIAL.

Population homogène, stable. Communauté coutumière qui n'abandonne aucun de ses membres dans la nécessité.

#### POLITIQUE

Autorité d'un petit nombre, non discutée. Autorité donnée :

à l'âge et à l'expérience
à la famille et à l'institution (tradition).

Objectifs de groupe.

#### CULTURE

Transmission orale de la culture : pas d'écoles pour la grande masse, mais richesse de cette culture offerte à

Société monoculturelle: une seule

culture en chaque groupe formant un tout et intégrant habitation, travail, fête, éducation, religion. Communications lentes et difficiles. Changements lents et peu profonds. FOI

Culture religieuse. Famille pratiquante.
Intégration de toute l'existence à la vie religieuse: aucune dissociation. La religion est liée au groupe.

#### UNANIMITÉ

Foi héritage qui regroupe une majo-

Cette foi atavique se maintient vive à travers des attitudes collectives qui s'expriment:

- dans un culte liturgique
- dans la pratique des sacrements. Culte et pratique sont soutenus principalement par:
- la Paroisse animée par le Prêtre ministre du culte et des sacrements.

Dans cette conjoncture, il est surtout nécessaire :

d'instruire les enfants (catéchisme) et de prolonger cette action à travers les institutions religieuses: collèges, hôpitaux, etc...

A un peuple chrétien, il faut donner des « biens de consommation » immédiate. Apostolat de masse.

#### Situation de la foi

#### AUIOURD'HUI EN TRANSIT -EN CONVULSION

Déséquilibre entre une forte natalité et faible mortalité grâce à la médecine: démographie galopante. Dissolution progressive de la famille patriarcale.

Ruine progressive de l'agriculture et de l'artisanat, concurrencés par les

techniques nouvelles. Disparition de la structure féodale et corporative.

Désintégration de la communauté : naissance des prolétariats, contrastes

Systèmes intermédiaires de pouvoirs personnels sous la façade de la démocratie.

Analphabétisme: tandis que la culture se transmet par l'école et les moyens de communication sociale, les « marginaux » en restent à la tradition orale.

Le choc et l'insécurité religieuse et morale conduisent au désespoir et au

déboussolement. Désintégration de la communauté religieuse locale. Mélange de traditions subsistantes et de désarroi au plan religieux.

#### ÉBRANLEMENT DE VALEURS

- famille, rapports parents-enfants
  fidélité conjugale

- foi religieuse travail (remplacé par l'argent) Remise en question par les jeunes
- de ceux qui détiennent savoir et pouvoir (professeurs, parents...)
- de la sexualité de la démocratie (violence, révolution).

Tentation d'une unification superficielle, extérieure, cf. modes de vie, T.V., auto, cinéma...

- Repli
- Durcissement
- Marginalisation (brebis errant sans pasteur) L'Eglise: lieu de division?

Lieu de communication?

#### **DEMAIN** SOCIÉTÉ URBAINE

Attitudes nouvelles à l'égard de la fécondité. Contrôle des naissances. Famille réduite au couple par suite de la mobilité.

Division du travail au niveau plané-

Economie de haute productivité. Nécessités croissantes. Dimension mondiale des marchés et des entreprises basées sur le calcul économique. Multinationales.

Population hétérogène, instable. Socialisation : la sécurité sociale et les équipements collectifs pourvoient aux besoins élémentaires de tous.

Démocratie: autorité diffuse et remise en question. Autorité donnée:

- à l'instruction et à la compétence — à la nouveauté et à l'adaptabilité. Objectifs personnels.

Nouveaux moyens multiples de transmission de la culture: école, presse, cinéma, radio, télévision. Société pluriculturelle. En chaque lieu (famille, travail, culte) s'enseignent

des & sagesses » contradictoires. Communications rapides et multiples. Changements constants et profonds.

Culture technique. Société anonyme. Famille déracinée. Foi confessante: seul celui qui a une conviction personnelle et se relie à l'Eglise universelle conserve la foi.

#### **PLURALISME**

Foi option personnelle à laquelle parvient une minorité.

Cette foi sans racine ne peut naître qu'au terme d'une recherche indivi-duelle

qui s'appuie sur:

— la Parole de Dieu

— un début de conversion au Seigneur Jésus et à son Eglise. Cette recherche n'est possible que si l'on est soutenu par: — une Communauté (petite) de chrétiens avec un Prêtre (s'il y en

a) serviteur de la Parole et de l'annonce du Seigneur Jésus, aboutis-sant à la communauté eucharisti-

que.

Dans cette conjoncture, il faut la participation de tout le Peuple de Dieu (catéchèse permanente des adultes)

vivant dans ces communautés d'évangélisation et se maintenant dans un monde sécularisé

Pour ce peuple en recherche, il faut consentir des « investissements » pour l'avenir.

. Apostolat de petits groupes « fer-

Rien de tel dans la société ouverte. Voyez ce qui se passe déjà dans la société d'aujourd'hui. L'autorité est diffuse, sans cesse remise en question. Le pouvoir est lié à l'instruction, à la compétence, à la spécialisation technique. La qualité que l'on demande avant tout à celui qui l'exerce, c'est l'adaptabilité, à savoir la capacité de s'adapter aux situations nouvelles qui naissent de tous les changements. L'unanimité n'est plus la règle: nous sommes dans le monde du pluralisme où, par définition, les options sont différentes.

Et la Foi? En société fermée, elle se présentait comme un héritage à conserver. Aujourd'hui, en société ouverte, elle ne peut plus être qu'une option personnelle à faire, un choix à poser. Là aussi, c'est le règne du *pluralisme* (voir tableau).

L'héritage de la foi. Il ne faut pas en parler avec mépris. Je voudrais que nous nous rendions bien compte de ce que représentait une foi héritée: beaucoup de grandeur et de force. Et c'est pourquoi je veux livrer trois témoignages à votre méditation.

Tout d'abord, le témoignage de Mgr Calvet, l'auteur de *l'Histoire de la Littérature française*. Mgr Calvet, mort il y a quelques années, était né dans la région des Causses, une région pauvre et rude, où il avait connu la foi-héritage. Voici de quelle manière il en parle:

« La formation religieuse, je la dois d'abord à ma mère. Elle avait une manière de prier que je n'ai vue qu'à elle, humble à la fois et discrète. Elle avait son vieux livre, un très vieux livre du début du XX<sup>e</sup> siècle. Et elle avait ses formules à elle et ses dévotions personnelles.

« Mais il y avait dans sa piété des choses grandes qui me frappaient déjà dans mon enfance, et que je ne puis me rappeler sans une vénération émue. Ma mère communiait à peu près une fois par mois. Chaque communion était précédée d'une véritable retraite de trois jours, dont son vieux livre lui donnait la matière. je comprenais qu'elle se préparait à communier le dimanche lorsque, dès le jeudi, je la surprenais à genoux penchée sur son livre, épelant lentement et gravement les prières marquées. La communion était suivie de trois jours d'action de grâces. C'était ainsi un grand acte religieux, fait avec un respect, une humilité, une plénitude admirable. je ne sais pas s'il y avait en tout cela quelque trace de jansénisme, il y avait assurément une vertu de religion d'une qualité rare »<sup>26</sup>.

Le second témoignage, tout différent, mais qui va dans le même sens, nous vient de Virgil Gheorghiu, le célèbre auteur de *La vingt-cinquième heure*, un Roumain de religion orthodoxe, né dans les Carpathes. Voici en quels termes il parle de la foi :

« La foi, c'est exactement comme la chaleur. Elle se transmet. On la reçoit de sa mère. Avec la chaleur de son sein. De son lait. De ses lèvres. C'est alors qu'on commence à avoir la foi. Comme on cesse d'avoir froid en touchant quelque chose de chaud. Pour moi, la foi, c'est d'abord la chaleur de ma mère. C'est la vie même... Elle nous a été transmise directement avec la vie, par notre mère. »

N'est-ce pas une émouvante définition de l'héritage de la foi? Mais *voici* un autre passage *où* Gheorghiu nous parle encore de sa mère:

« C'était une *théodidacte*, instruite ni à l'école, ni par elle-même, mais par Dieu... Son ignorance était faite de simplicité pure: la propriété d'une pensée une et simple, qui entend la parole de Dieu sans la juger et la reçoit sans l'interroger, comme l'enfant reçoit les mots de sa nourrice, comme l'enfant reçoit l'enseignement de son maître sans juger et contrôler ce qui lui est dit »<sup>27</sup>.

Vous le voyez, il y a dans la foi héritée une grandeur, une solidité dont il faut nous souvenir. Un prêtre camerounais, l'Abbé Tchuem, ajoute un témoignage concordant<sup>28</sup>:

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Mémoires de Mgr jean Calvet, Chalet, p. 28.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Virgil GHEORGHIU, *Pourquoi m'a-t-on appelé Virgil*, Plon, pp. 154, 40.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> La Croix, 18 octobre 1974. On peut voir également un merveilleux souvenir du Père DUVAL: Comment priaient mes parents, dans Doc. Cath., 16.2.1975.

« Je suis heureux d'être prêtre et je crois faire du bon travail. Ce qui me soutient et m'inspire, ce n'est pas ce que j'ai appris au séminaire, c'est d'abord une sagesse, celle de mon peuple, celle que ma mère m'a transmise par l'exemple de sa vie et avec les proverbes et les sentences des anciens qui expriment notre vision du monde; c'est aussi l'Evangile, cette Bonne Nouvelle adressée à tous par le Christ et que j'ai lue et relue avec le cœur de ma mère et avec son expérience. je tiens à le dire, ma « théologie », c'est ma mère qui me l'a enseignée, c'est mon peuple. »

Cette foi atavique se maintient vivante à travers des attitudes collectives, elle se vivait en commun avec d'autres hommes. Ces attitudes collectives s'exprimaient principalement dans un culte liturgique, avec surtout la messe du dimanche, et par la pratique des sacrements. Le rôle du prêtre, ministre du culte et des sacrements, était d'animer la paroisse, cœur et centre de rassemblement.

Mais il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Dans notre monde urbain et pluraliste, il n'y a plus de foi héritée. La foi n'a plus de racines. Elle ne peut naître qu'au terme d'une recherche individuelle qui ne va pas s'appuyer d'abord sur le culte liturgique, mais sur la Parole de Dieu.

D'où l'exigence fondamentale: il faut que l'homme - et la famille - rencontre la Parole de Dieu. C'est exactement ce que nous dit S. Paul: « Comment croira-t-il s'il n'a pas entendu, et comment entendra-t-il si quelqu'un ne vient pas lui parler? »

Il faut donc avant tout que notre recherche prenne appui sur la Parole de Dieu. Mais, pour qu'elle aboutisse à un début de conversion au Seigneur Jésus vivant dans son Eglise, il y a une autre exigence, tout aussi fondamentale: il faut que l'homme en recherche rencontre, à son niveau, une petite communauté de chrétiens. Seule cette rencontre lui permettra de faire le saut gigantesque de l'incertitude à la Foi.

Dans cette nouvelle perspective, vous devinez combien le rôle du prêtre va être différent de ce qu'il était autrefois. Il ne sera plus d'abord le ministre du culte et des sacrements, mais il sera le serviteur de la Parole de Dieu et de l'annonce du Seigneur Jésus.

Nous sommes donc là devant deux styles de vie sacerdotale et chrétienne différents. Hier, il était surtout nécessaire d'instruire les enfants, pour conserver en eux l'héritage de la foi: d'où l'importance des catéchismes. Aujourd'hui, au contraire, le plus important n'est plus là. Ce qu'il faut assurer avant tout, c'est la participation de tout le Peuple de Dieu; pour y arriver, un grand moyen: la catéchèse permanente des adultes.

Comment réenraciner la foi dans la vie des hommes d'aujourd'hui? Voilà la grande question missionnaire. Voilà la question que nous ne cesserons de nous poser. Sans jamais oublier que tout se joue autour de la Parole de Dieu.

Qui en définitive remplacera les mamans de Mgr Calvet, de Gheorgiu, de l'Abbé Tchuem? Ou plus exactement qui permettra aux mamans des petits Calvet, Gheorgiu et Tchuem de Paris, Montréal, Mexico ou Abidjan d'engendrer la foi en leurs enfants?

Il en est de la foi comme de l'embryon humain. Pour que l'ovule fécondé, minuscule et fragile, grandisse, il faut qu'il puisse trouver son nid dans l'utérus maternel. Toute gestation nécessite cette nidation dans la muqueuse utérine de la mère. La naissance de la foi « nouvelle naissance » suppose elle aussi une nidation dans un tissu humain capable d'accueillir et de nourrir cette foi embryonnaire.

Quel est le sein où une foi d'homme, incertaine et menacée de toutes parts, pourra trouver son nid? Non une couveuse artificielle ou le bocal des romans de science-fiction, mais le milieu humain où des liens se nouent, une nourriture adaptée se donne, une chaleur fraternelle protège et mène la foi à son terme.

Cette recherche de la matrice de la foi, voilà l'objet des deuxièmes et troisièmes parties : la foi est le fruit de l'Eglise, et donc d'une communauté.

## Deuxième partie

## Rassembler dans l'unité les fils de Dieu dispersés

« Jésus devait mourir pur la nation – et pas seulement pur la nation, mais encore pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (Jn 11, 51).

Comment, dans la réalité du monde actuel, va naître et se développer le Corps du Christ, lui Tête et nous membres, lui Cep et nous sarments? Tel est l'objet de cette deuxième partie.

On ne se sauve pas seul, disait Péguy; et Bernanos a ce mot extraordinaire qui est la justification de toute vie communautaire : « La vie m'enseigne que nul n'est consolé en ce monde qui n'ait d'abord consolé, que nous ne recevons rien que nous n'ayons d'abord donné: entre nous il n'est qu'échange. Dieu seul donne, lui seul »(Les enfants humiliés).

Mais, pour un catholique, « On ne se sauve qu'en Eglise, autour de Pierre », comme le disait Jean XXIII. Et ce n'est point là boutade, ni propos d'une théologie dite dépassée.

De plus cette Eglise, celle de Jean XXIII et la nôtre, « une, sainte, catholique et apostolique », est un corps *organique*. « Nous ne sommes pas des morceaux, mais des membres », dit le P. de Lubac. Et le P. Congar: « Un tas de branches coupées, cela ne fait pas un arbre; un arbre, c'est du bois organisé en arbre »<sup>29</sup>.

Ici intervient une notion capitale, et qui sera comme la pierre de fondation de tout ce qui rassemblera des hommes, dans quelque groupe que ce soit, quelle qu'en soit la taille. Mais, de même que tout homme doit choisir entre deux Voies, Bien et Mal, Lumière et Ténèbres bien sûr il lui arrive d'hésiter, et parfois de se tromper de même tout rassemblement d'hommes ne peut pas ne pas choisir entre deux voles, celle du *Bien commun* et celle de *l'Intérêt collectif* 

## L'intérêt collectif

D'après le dictionnaire, le mot « intérêt » vient d'un verbe latin qui veut dire « il importe ». L'intérêt est donc ce qui importe à quelqu'un dans quelque domaine que ce soit, qu'il s'agisse d'avantages au sens général (« agir dans son intérêt ») ou, plus précisément, au sens pécuniaire (« J'ai des intérêts dans cette affaire »). Mais c'est aussi, par extension, l'attention portée à quelque chose ou quelqu'un, la curiosité que l'on éprouve pour la science, l'art, etc.

On le voit déjà, ce mot « intérêt » n'a aucune référence à une valeur morale. Il est absolument neutre. L'intérêt, c'est ce qui m'importe, ce qui m'arrange, ce qui m'avantage. Nous sommes dans l'ordre où les choses - ou les personnes - se réfèrent au moi.

Il suffit maintenant de transposer cette idée d'intérêt à l'échelon collectif, et on aura l'intérêt collectif, appelé aussi selon les cas intérêt public, intérêt national. Là il ne s'agit plus de ce qui importe à un individu, mais de ce qui importe à un groupe. Mais l'attitude foncière reste la même. Au lieu d'un égoïsme à un tout seul, on peut avoir un égoïsme à deux, à cent, à mille ou à un million.

Car, en définitive, l'intérêt ne peut qu'opposer et diviser, qu'il s'agisse de biens matériels (songez au problème des matières premières, par exemple) ou de réalités comme le prestige, la puissance, la gloire humaine. Ce que prend l'un n'est pas possédé par l'autre; et comme chacun en veut le plus possible, les hommes ne peuvent pas s'entendre bien longtemps. Et c'est pourquoi il est si important de remplacer la notion d'intérêt collectif par celle, infiniment plus riche, de *bien commun*.

Le bien commun

\_

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> CONGAR, Les voies du Dieu vivant, Cerf, p. 38.

Le bien commun, c'est l'ensemble des conditions matérielles et spirituelles qui donnent à une communauté humaine la possibilité d'un développement harmonieux des personnes qui la composent. Ou encore, pour reprendre les termes employés par Vatican II, c'est « l'ensemble de conditions sociales qui permettent, tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, d'atteindre leur perfection d'une façon plus totale et plus aisée »<sup>30</sup>.

Le bien commun d'une équipe, par exemple, ce sera l'ensemble des conditions matérielles (logement, cuisine, chauffage) et spirituelles (silence, détente, harmonie) où chacun pourra trouver ce qui favorise son développement, dans le sens de son vrai bien.

Mon intérêt particulier peut coïncider avec le bien commun, mais il ne lui est pas forcément identique. Mais, surtout, l'intérêt collectif ne doit pas se confondre avec le bien commun, cet intérêt collectif qui est trop souvent un terrible guerrier. Intérêt collectif est trop souvent synonyme d'égoïsme collectif, tandis que le bien commun ne peut signifier que du bien. Si à un moment donné mon intérêt s'oppose à celui des autres, nous ne sommes plus dans l'ordre du bien commun, mais dans celui de l'intérêt, personnel ou collectif. Le bien commun, chacun en est responsable pour sa part; c'est quelque chose que tous bâtissent ensemble. Tous y participent et tous en reçoivent.

#### Communauté et société

La notion de communauté est inséparable de celle de bien commun. Et, de même qu'il faut distinguer bien commun et intérêt collectif, il faut se garder de confondre communauté et société.

Une société, ce sont des personnes qui se rassemblent dans un but précis, se lient pour cela par des statuts, des conditions juridiques. La communauté, c'est ce qui existe dans la vie, avant et après que la raison ait établi ces cadres juridiques. Prenez deux fiancés: c'est une communauté; ils vont chez le notaire pour établir un contrat de mariage: c'est une société.

Il ne faut pas mépriser la société: c'est à partir de statuts et de règlements bien faits qu'on arrive à établir un gouvernement efficace, à constituer une équipe qui « tourne rond ». Mais il faut davantage, et ce davantage c'est la communauté. En communauté, chacun pense « nous ». Dans une société qui n'est qu'une collectivité, les gens pensent « on ». Cela est déjà vrai au niveau de la famille; quand tout va bien, chacun pense « nous »; mais qu'il advienne une scène de ménage, etle « nous » fait place au « eux ». Et le conjoint dit à l'autre « ton fils », comme s'il ne s'agissait pas également de « mon fils ».

La langue allemande possède deux mots différents pour distinguer ces deux réalités. « Gesellschaft » signifie le « on », la collectivité dans l'anonymat (« On est prié de ne pas cracher par terre »). Tandis que « Gemeinschaft » signifie la communauté, le « nous ».

La communauté, c'est le « nous ». La société, c'est le « on » impersonnel et anonyme. N'oublions jamais cela dans notre vie d'équipe.

#### Personne et individu

Le bien commun, nous l'avons dit, est la condition du développement harmonieux des personnes. Encore une notion importante, qui s'oppose à celle d'individu. Elle désigne ce qui appartient le plus proprement à quelqu'un, ce qui le distingue de tout autre, ce qui le rend unique et irremplaçable. C'est Emmanuel Mounier qui, vers les années 1932-1935, a le mieux développé cette distinction en créant le *personnalisme*. Pour lui, une civilisation personnaliste se démarque à la fois de l'individualisme et du collectivisme, car ses structures et son esprit sont orientés vers l'accomplissement comme personne de chacun des individus qui la composent. C'est un effort pour que les gens sans nom, les individus, deviennent des personnes, c'est-à-dire des hommes debout.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>30</sup> Gaudium et Spes, n. 26.

#### CHAPITRE 7

## Harlem ou une leçon de l'expérience

Comment des hommes atomisés et qui n'ont plus aucun lien avec le Christianisme peuvent-ils rencontrer le Seigneur? Pour cela le désire d'abord vous proposer un exemple vécu, celui de trois pasteurs protestants qui ont fait, dans des conditions tout à fait exemplaires, une véritable expérience de la vie d'équipe, qui a donné naissance à une communauté plus vaste.

Pourquoi faire appel à un fait de vie? Parce que, comme on l'a écrit, « une seule expérience bien analysée fournit plus de clarté qu'une masse d'idées générales et de slogans ». Pour saisir l'homme universel, l'homme total, il n'y a pas de meilleur moyen que d'arriver à le découvrir dans chaque homme particulier. Tout dépend de l'entraînement du regard qui, progressivement, apprend à descendre de plus en plus profond.

De plus, partir de l'expérience va nous faire acquérir le sens de l'histoire. Et le sens de l'histoire, dans notre Ecole de la Foi, est quelque chose d'essentiel. Nous commençons avec Abraham, et nous arriverons jusqu'à Paul VI

Or, l'histoire nous apprend qu'il existe une loi, exprimée en mots savants: « l'ontogenèse reproduit la phylogenèse ». C'est-à-dire que le développement de l'embryon humain (ontogenèse) reproduit dans ses différentes phases toute l'évolution de l'espèce humaine (phylogenèse). Cette loi est valable aussi bien pour l'évolution des groupes... et celle de l'apostolat. Ainsi, toutes les expériences d'évangélisation qui se feront tributaires de celles qui ont été réalisées auparavant.

Nous allons beaucoup parler de l'Equipe, et de la Communauté de base. Précisons dès maintenant le sens de ces deux mots.

L'Equipe: C'est un groupe de trois à cinq personnes, laïcs ou religieux. C'est le noyau de départ qui va faire naître la foi autour de lui, susciter la formation d'une communauté de base et ainsi permettre à l'Eglise de germer et grandir dans un milieu nouveau.

La Communauté de base: C'est une assemblée de gens d'un même quartier: des hommes et des femmes se rassemblent, en un groupe plus ou moins stable de dix à soixante personnes environ, où tout le monde se connaît. On l'appelle aussi communauté fraternelle, communauté de voisinage.

On peut ainsi comparer l'équipe au grain de sable sans lequel la perle, qui est la communauté de base, ne pourrait se former. En fait, il est difficile de dissocier ces deux réalités, et de parler de l'une sans faire référence à l'autre.

\*\*

#### La Sortie du Désert

La Sortie du Désert, C'est le titre d'un livre de Bruce Kenrick, paru il y a quelques années aux éditions du Seuil, et qui relate par le menu l'expérience que je désire vous proposer en exemple. Le fait qu'il s'agisse de protestants, non influencés par la vie communautaire catholique, rend leur démarche plus intéressante encore. Il s'agit donc de trois pasteurs, mais qui avaient connu avant de se rencontrer des expériences extrêmement différentes.

Benedict était pacifiste. Condamné à la prison, il y découvre Jésus-Christ, et se convertit en 1943. Il entre au séminaire en 1947. Un jour, il est frappé par un vitrail de la chapelle du séminaire, où se trouve reproduite la phrase de l'Evangile: « Allez, par le monde entier. » La flamme missionnaire s'allume en lui. Cependant, à quelques centaines de mètres du séminaire, commence « l'enfer de Manhattan », East Harlem, ce gouffre dans lequel tombe toute la misère, l'ordure, la détresse de cette grande ville de New York. Benedict se dit alors: « Pourquoi aller à l'autre bout du monde? C'est à Harlem que je dois aller... »

*Bill Webber*, est un ancien officier de marine. Il a passé la guerre à chasser les sous-marins nazis. Devenu séminariste, il part avec Benedict à la découverte de Harlem. C'est bien là, les deux amis ne tardent pas à s'en convaincre, qu'existe le taux le plus élevé de misère. Dans ce véritable ghetto, dont la superficie dépasse à peine un kilomètre carré, plus de 200.000 personnes vivent entassées. Et pourtant, c'est aussi un véritable désert, car une foule de gens solitaires s'y côtoient sans se connaître.

*Archie Hargraves*, lui, est un Noir. Il est venu à Harlem vers l'âge de trente ans. Il y a connu la misère et la faim, mais il a réussi des études universitaires, est devenu journaliste, et a servi comme officier durant la guerre. Puis il est entré lui aussi au séminaire et est devenu pasteur.

Ces trois hommes décident ensemble d'aller évangéliser East Harlem. En août 1948, ils y arrivent avec leurs familles et s'y installent.

Les voici donc à pied d'œuvre. Bien vite, une constatation s'impose à eux: l'Eglise ne concerne pas les gens. Certes, plusieurs communautés chrétiennes sont déjà implantées à Harlem, et tout d'abord les sectes pentecôtistes, dont les pasteurs sont fort zélés. Leur leitmotiv est: « Tu es pécheur, mais jésus sauve, Alleluia. » Pourtant, les gens ne semblent pas concernés par cette prédication. Pourquoi? A cause de leur séparation de la vie concrète des gens. Les Pentecôtistes semblent évoluer dans un autre monde.

L'Eglise catholique, pour sa part, est mieux organisée. Elle a des oeuvres, des écoles, et de l'argent. Mais les gros édifices des paroisses (Ste-Lucie, Ste-Cécile, la Ste-Agonie) semblent appartenir à un autre monde, puissant et riche, bien différent de celui de Harlem. A ceci s'ajoute, constatent les trois amis, une certaine indifférence des catholiques à l'égard des problèmes de tous les jours. Et puis, remarquent-ils, que peut la messe contre la drogue?

Enfin, il y a les Eglises protestantes. Portes blindées, plaques de cuivre bien astiquées, c'est l'Eglise invisible. Mais, surtout, ces Eglises se contentent de suivre leur clientèle, oubliant que le signe de l'authentique christianisme est de prêcher l'Evangile aux pauvres.

Ces trois formes de christianisme ne semblent pas être à leur place à Harlem. « Les trois observateurs, écrit Bruce Kenrick dans son livre, voyaient bien que la plupart des gens ne choisissaient pas. Ils ignoraient l'Eglise. Ils continuaient à mener leur vie à eux, dispersée, pleine de confusion, sans voir le moyen de sortir de leurs problèmes ou de les circonscrire ou de les dépasser, se laissant seulement et irrémédiablement aller à la dérive » (p. 35).

## Annoncer Jésus-Christ

L'idée de base de nos trois missionnaires, c'est l'Incarnation. « Dieu aime assez chaque homme pour venir là où il se trouve » : tel est le principe de leur action. Quant à l'Eglise, elle est l'extension de l'Incarnation, la perpétuation de l'action du Christ dans le monde. Donc elle ne peut être elle-même que si, comme le Christ, elle vient trouver l'homme là où il se trouve.

Pendant les premières semaines de leur travail apostolique à Harlem, les trois hommes ont l'impression d'un chaos. Bien vite, ils réalisent que, pour eux, le seul moyen de réussir est de constituer une véritable équipe apostolique:

« Ils comprirent que si l'Eglise voulait aider à rendre l'unité à des hommes brisés, elle devait montrer cette unité dans sa propre vie. Cela signifiait qu'ils devaient commencer par eux-mêmes. Ils durent commencer par résister aux fortes sollicitations qui leur étaient offertes de mener une vie dispersée en montrant au contraire aux autres une vie de communauté unifiée en Dieu et disciplinée par l'Evangile » (p. 42).

Cette phrase, nous devrions la savoir par cœur: elle doit devenir en nous « réflexe ».

Comme pour Taizé, comme pour Dietrich Bonhoeffer, nous voyons naître chez des hommes que leur confession religieuse n'avait pas préparés directement à une vie communautaire, des règles simples, fortes, vivantes, qui rejoignent - et réveillent - celles en usage dans les communautés catholiques:

« Ils commencèrent par se former eux-mêmes en groupe interdépendant: « Groupe pasteur. » L'autorité de ce Groupe pasteur devait reposer sur le fait que ses membres s'appartenaient les uns aux autres et dépendaient les uns des autres. Les membres décidèrent ensemble des quatre disciplines auxquelles ils s'engageaient à se soumettre.

Tout d'abord, la discipline de l'oraison. Chaque jour, il leur fallait réserver du temps pour la prière et des lectures communes de la Bible. Toutes les semaines, le Groupe devait se retrouver et terminer sa réunion par un service religieux et la Sainte Communion. Tous les six mois, trois jours devaient être passés hors de East Harlem et réservés au calme, aux échanges de vue et au renouveau spirituel. Etait également inclus dans cette

discipline le souci d'avoir un centre visible de culte dans la maison: une croix, une Bible ouverte, deux cierges, peut-être une peinture.

Il y avait ensuite la discipline financière selon laquelle les membres du Groupe devaient être payés non pas à cause de leurs qualifications mais selon leurs besoins, c'est-à-dire selon la taille de leur famille. De plus, il devait y avoir un fonds commun: tout argent gagné pour avoir fait des conférences, des articles ou des livres devait être versé dans ce fonds qui servirait à faire face à des besoins spéciaux du quartier.

La troisième discipline concernait leur vocation. Cet engagement à respecter leur commun appel à proclamer l'Evangile dans les bas quartiers de la capitale comportait l'obligation de soumettre chaque mois leur travail, leurs projets et leurs problèmes au reste du Groupe qui devait les critiquer, et la promesse de ne rien changer à leur vocation sans consulter le Groupe; et dans le cas d'un déplacement, de partir seulement quand on aurait trouvé un remplaçant.

Pour finir, il y avait la discipline politique selon laquelle les membres du Groupe devaient prendre position en face de tous les problèmes politiques et législatifs concernant East Harlem, et ensuite œuvrer en faveur de cette position, ou bien, si en conscience c'était impossible, se taire.

Ces disciplines devaient lier les vies de ces trois hommes et de leurs femmes comme un pacte qui leur donnerait de la force et les soutiendrait en face des tensions de East Harlem.

Ils n'avaient bien sûr pas le droit de passer à côté de toute la misère de Harlem sans essayer de la soulager: « Négliger le problème social, c'était être plus « spirituel » que Jésus-Christ ne l'avait été lui-même. Car, comme l'affirmait Archie Hargraves, « la preuve donnée par le Christ qu'il était le Messie de Dieu ne tenait pas seulement dans le fait que l'Evangile avait été annoncé aux pauvres, mais d'abord que les aveugles, les lépreux et les boiteux avaient été guéris ». C'était le besoin criant qu'avait East Harlem d'une guérison sociale qui avait obligé tant de ses habitants à rejeter l'Eglise comme une chose superflue, car sa préoccupation exclusive' des « choses de l'esprit » semblait consacrer l'injustice du monde dans lequel ils devaient vivre. En tous cas, l'essentiel de l'Evangile n'était pas que le Verbe s'était fait esprit, mais que le Verbe s'était fait chair. Et cela signifiait que l'Evangile devait s'exprimer en termes très humains, en termes d'action sociale, en termes de chair et de sang. Les mots tout seuls ne suffisaient pas » (p. 54).

Par ailleurs, il ne fallait pas que l'action sociale fasse oublier aux missionnaires que l'essentiel de leur tâche n'était pas là:

« Le Groupe voyait très clairement que l'action sociale ne pouvait être davantage qu'une oeuvre d'aide immédiate qui restait tout à fait extérieure aux racines de la vie. Or ce que demandait l'Evangile, ce n'était pas seulement de réparer les blessures de la société; c'était aussi de saisir à bras le corps les volontés des hommes qui avaient infligé ces blessures et qui pourraient bien les infliger à nouveau. L'Evangile devait pénétrer jusque dans le cœur des hommes et renouveler les sources de vie là où commence la société. Cela signifiait qu'il fallait évangéliser, qu'il était impérativement nécessaire de prêcher, parce que, comme Webber le disait, « nous commençons à voir que notre première tâche, en transmettant l'Evangile à East Harlem, n'est pas horizontale. Elle est verticale ». Le plan horizontal était celui des relations entre les hommes eux-mêmes. Le plan vertical était celui des relations entre les hommes eux-mêmes. Le plan vertical était celui des relations entre les deux plans en même temps, le cancer horizontal ne pouvant en fin de compte être opéré sans le don vertical de la grâce de Dieu » (p. 55).

Bref, il faut assainir la société et se retrousser les manches, mais il ne faut à aucun prix oublier que le facteur le plus puissant de cet assainissement est celui d'un homme qui croit et est capable de transmettre l'Evangile.

Mais comment établir le contact entre Jésus-Christ et les habitants de Harlem? Pour nos trois missionnaires, tous les moyens sont bons. Ils ne craignent pas de prendre des initiatives voyantes: ils organisent un balayage collectif des rues pour lutter contre les ordures accumulées, ou organisent par exemple, pour la Noël de 1950, une procession aux bougies. Ils font appel aussi au rythme, à la musique, mais découvrent bien vite les dangers du théâtre. Mais, surtout, leur action se concrétise en des visites innombrables, dans la patience, avec une amitié qui se noue dans le coude à coude quotidien et qui se termine parfois, quand c'est le jour de la grâce, par la Parole de Dieu lue ensemble, par un repas, peut-être même par la sainte communion. Si bien qu'un jour, quelqu'un leur fait cette réflexion: « Depuis que je vous connais, il me semble que je commence à connaître Dieu. »

## Naissance de l'Eglise

De plus en plus, les laïcs se sentent concernés, et prennent l'initiative. C'est le passage de l'équipe à l'Eglise. Quand on demande aux trois pasteurs ce qu'ils ont fait, ils répondent: « Rien! Mais l'Eglise, elle, a beaucoup réalisé. » C'est ainsi que, pour les laïcs, le Corps du Christ devient une réalité tangible. « L'Eglise est une communauté de gens qui ont mis en commun les différents talents que Dieu leur a donnés, pour que, dans leur vie de communauté, ils puissent exprimer les différents aspects de l'amour de Dieu et puissent travailler ensemble dans le monde comme Corps du Christ, comme ses représentants » (p. 86).

Six promesses sont faites par ceux qui veulent devenir membres de l'Eglise à part entière. Tous ne réalisent pas tout, mais tous se sentent concernés:

- Accepter le Christ comme Seigneur et Sauveur;
- Chercher régulièrement les conseils d'un pasteur;
- Se rendre actif dans une organisation communautaire qui ne soit pas l'Eglise;
- Prévoir tous les mois d'agir avec l'Eglise dans des buts communautaires;
- Prier et lire la Bible tous les jours;
- Marcher ensemble dans l'amour de Dieu et de son prochain (p. 89).

Un « comité de vie », chargé d'admettre ou non les nouveaux membres, est constitué de quatre laïcs. Il ne s'agit plus de « venir à l'église », mais de « devenir l'Eglise », c'est-à-dire de se souder en devenant ce Corps du Christ dont il est la tête et dont nous sommes les membres.

Tout cela, cependant, n'a été possible que par la venue du « Groupe Pasteur », noyau de départ qui a assuré et la continuité de la communauté et la permanence de l'Evangile.

« La continuité donnait aux paroissiens un sentiment de sécurité qu'ils n'avaient pas auparavant. De voir « la permanence de l'Evangile » qu'ils entendaient prêcher se refléter dans la permanence du ministère qu'ils avaient devant les yeux leur donnait un profond sentiment de confiance. Ils savaient que l'Eglise, préoccupée de leur vie dans sa totalité, était réellement établie parmi eux. Ils savaient qu'elle était là pour y rester. Comme en témoignait timidement un garçon de douze ans, « c'est comme d'avoir un ami et de savoir qu'il ne va pas s'en aller ». »

Sept ans après, cette Eglise était toujours vivante et agissante. Avec lucidité, ses membres soulignaient certains points faibles à corriger. Par exemple, on dénonçait le repli des groupes sur eux-mêmes; les pasteurs, faisait-on remarquer, n'étaient plus assez soudés aux laïcs, ni à Dieu; quant aux nouveaux pasteurs, on leur reprochait de manquer de maturité. D'où cette conclusion du Conseil des laïcs:

« Le Groupe Pasteur, qui devrait devenir le cordon ombilical d'une nouvelle communauté chrétienne, peut en réalité étrangler le nouveau-né, étouffer l'initiative laïque, en donnant aux activités professionnelles la priorité sur le pastorat » (p. 13 9).

Autre point faible souligné: les divergences théologiques entre les huit groupes protestants représentés. Pour réaliser l'œuvre commune, on en arrive presque inconsciemment à enterrer les différences doctrinales. D'où la nécessité d'un retour à la Parole de Dieu prise au sérieux...

Quoi qu'il en soit, c'est bien l'équipe appuyée sur la Parole de Dieu qui, nous l'avons vu, a été le ferment de cette communauté de Harlem.

# CHAPITRE 8 La communauté de destin

La communauté de destin? Une grande intuition apostolique, due au P. Lebret, dominicain, fondateur de « *Economie et Humanisme* » et inspirateur peu avant sa mort de l'Encyclique « *Populorum Progressio* ». Avant de réfléchir sur la nature et les implications apostoliques de la communauté de destin, je vous proposerai à nouveau de participer à quelques expériences: celle du P. Lebret lui-même, et de ceux qui ont découvert avec lui la richesse de cette indispensable réalité humaine missionnaire et chrétienne. (c'est tout un).

## I. GENÈSE D'UNE GRANDE INTUITION

Tout commence par une enquête sociologique. Les évêques de France sont angoissés par une question: pourquoi les Bretons, vrais catholiques et sincères pratiquants dans leurs villages, abandonnent-ils si facilement la pratique aussitôt qu'ils ont quitté leurs villages pour chercher du travail dans les grandes villes, à Paris par exemple? La question est posée au P. Lebret, qui décide d'en avoir le cœur net.

Première constatation: il serait vain d'espérer que le mouvement d'exode des Bretons vers la ville se tarisse dans un avenir prochain. Si l'on ne considère que le milieu des marins-pêcheurs, par exemple, on peut au contraire prévoir une nouvelle accélération du mouvement. « Au train où vont les choses, écrit le Dominicain, il suffira bientôt à la France de 30 000 marins pêcheurs, au lieu des 85 000 que nous avions jusqu'ici. Sera-ce un bien pour la nation quand 55 000 fils de la côte auront grossi le nombre des fonctionnaires et des ouvriers de banlieue? »<sup>31</sup>.

Le problème est donc grave. Le P. Lebret estime qu'on ne peut y voir clair qu'au terme d'une analyse sérieuse des faits, d'une observation systématique. Et c'est ainsi qu'il entreprend d'étudier la situation des marins pêcheurs tout au long des côtes de France. Sa méthode est beaucoup plus exigeante que la froide observation du savant. Pour lui, il est nécessaire de « se mettre en état d'attention habituelle à tout ce qui se rapporte à l'homme, soit pour l'améliorer, soit pour le démolir... Il faut tout noter, soit au moment de l'observation, soit en fin de journée »<sup>32</sup>. Et c'est ainsi, en vivant dans cet « état d'attention » aux marins pêcheurs, à partir de ce regard de foi qui prend la vie totale de tous ces hommes, qu'il en arrive à l'idée de *communauté de destin*.

A l'origine et au cœur de son action, il y a la miséricorde évangélique. Se faire des « entrailles de miséricorde ». Pour lui, la miséricorde consiste à vivre en communion avec ces hommes, à devenir l'un d'eux, à faire entrer leur misère dans son propre cœur.

« Qui a été touché par la miséricorde, écrit-il, n'est plus le même homme. La brûlure de la misère totale de l'humanité, homme par homme, groupe par groupe, pays par pays, continent par continent, civilisation par civilisation, le jette dans un combat toujours plus dur, une construction toujours plus difficile. Plus le miséricordieux accomplit, plus il perçoit que cela est peu par rapport à tout ce qu'il faudrait entreprendre »<sup>33</sup>.

De plus, il faut « partir des faits, se soumettre à l'objet. Rien ne remplace l'observation directe. Pour acquérir la science réelle des hommes, des cadres de vie, il est strictement indispensable de l'avoir pratiquée longtemps »<sup>34</sup>

A partir de cette étude à la fois cordiale et parfaitement scientifique, l'idée de communauté de destin se précise. S. Jacques dit: «C'est par mes oeuvres que je te montrerai ma foi. » Comment traduire cela dans la vie d'aujourd'hui, quand on a affaire à un groupe social? Le P. Lebret rencontre trop de gens qui en restent à la sensibilité, à l'émotivité, à l'intellectualisme: on voit un groupe perdre la foi, alors on verse des larmes, ou encore on fait de belles théories, on plane dans l'abstraction. Il rencontre aussi des dilettantes qui éprouvent un certain plaisir à jongler avec les faits de vie, à poser des questions aux gens, mais uniquement pour satisfaire une curiosité.

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> Je me réfère au livre: Le Père LEBRET, *L'Economie au service des hommes*, textes présentés par François Malley. Cerf. Cf. p. 35

<sup>&</sup>lt;sup>32</sup> Op. cit., p. 29.

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup> Ibid., p. 28.

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> Ibid., p. 29.

Pour lui, ces attitudes sont stériles, ou même nocives. A ses yeux, le devoir de l'apôtre va beaucoup plus loin. C'est uniquement par « la prise en charge des hommes, la plongée dans le bain, qu'on montrera l'authenticité de sa vie et du don de soi aux autres ». (Notez la retransposition du texte de S. Jacques pour les hommes d'aujourd'hui.)

La prise en charge? Il s'explique:

« La prise en charge, c'est l'acte de ferme volonté et d'amour décisif par lequel le militant assume devant son âme et devant Dieu la responsabilité d'un groupe humain concret. Le militant se lie à cette portion d'humanité: il la fait sienne, il s'y insère, il attend comme une grâce que, par le miracle de l'amour, les membres de ce groupe humain l'accueillent et le considèrent comme l'un des leurs. Ceci se passe sans déclaration, sans tapage. C'est strictement une affaire d'âme qui va se traduire comme insensiblement en actes extérieurs, par un phénomène de fusion »<sup>35</sup>.

Rappelez-vous, S. Paul disait déjà: « Se faire tout à tous... » Pour cela, il faut étudier à fond un milieu, une profession, un groupe d'hommes, et analyser les faits. On se lie aux hommes pour tâcher de trouver avec eux les remèdes à leurs maux. C'est ainsi que le P. Lebret a lié sa vie aux marins pêcheurs de l'Atlantique. Et c'est alors qu'il a découvert ce qu'était réellement la communauté de destin chez ces marins-pêcheurs.

Il y a communauté de destin quand des hommes partagent la même expérience, sont soumis aux mêmes risques, poursuivent les mêmes buts. Qu'il s'agisse d'un petit bateau de 5 hommes ou d'un chalutier de 30 hommes, ces marins n'étaient pas salariés. Ils partageaient entre eux le produit de leur pêche selon un système de coopérative. Chacun - le bateau, l'armateur, l'équipage, du capitaine au mousse -, avait droit à un certain nombre de parts. Tout le monde se réjouissait si la pêche était bonne; tout le monde était lié aux aléas de la mer. Il y a une énorme différence entre des salariés et des gens qui sont ainsi associés au même destin.

Pendant que le P. Lebret faisait ces découvertes, le philosophe-paysan Gustave Thibon remarquait lui aussi une semblable communauté de destin chez les paysans de son village dans la vallée du Rhône. S'il y avait un orage de grêle, il détruisait le champ du riche aussi bien que celui du pauvre. Même les petits commerçants, le marchand de galoches par exemple, étaient solidaires des paysans: si le temps était mauvais et compromettait les récoltes, l'argent se faisait rare et le commerce en souffrait. Tandis que le facteur, l'instituteur, l'assistante sociale, le curé même, recevant un salaire fixe, se trouvaient ainsi automatiquement en dehors de cette communauté de destin.

Et en usine, y a-t-il communauté de destin? Alexandre Dubois, sidérurgiste et directeur d'une usine d'aciers spéciaux remarque qu'à l'usine, à six heures du soir, l'ingénieur se dit: « Déjà! comme le temps passe vite! » Alors que depuis longtemps l'ouvrier ne rêve que de s'en aller. En usine, il n'y a pas de communauté de destin entre les cadres et les ouvriers.

C'est bien dans cette perspective qu'il faut comprendre la vie de Simone Weil rencontrée à Marseille à cette époque<sup>36</sup>. Ce qui lui paraissait essentiel, c'était de pénétrer du dedans les rapports du travail et des travailleurs. Elle ne pensait pas qu'on pût parvenir à cette connaissance autrement qu'en se faisant travailleur soi-même; aussi ce professeur agrégé décida-t-elle de devenir ouvrière. Et c'est ainsi que, pour comprendre à fond le problème de la vie ouvrière et de l'action syndicaliste, elle en est arrivée à découvrir la nécessité d'une communauté de destin. Plus tard elle poussera cette volonté de communion qui semblait ne faire qu'un avec son être jusqu'à mourir d'épuisement à Londres, durant la guerre. Les mineurs de Saint-Etienne qui l'ont connue disaient d'elle: « Elle ne pouvait pas vivre, elle était trop instruite et elle ne mangeait pas! »

Il semble donc bien que la vie des sociétés, qu'il s'agisse de petits groupes, d'équipes, ou de nations, est soumise à un certain nombre de lois immuables. Et la première de ces lois, c'est la communauté de destin: être heureux ou malheureux ensemble, voilà ce qui la constitue. Là où la communauté de destin disparaît, le groupe tombe ou dans la sclérose, ou dans l'anarchie.

#### Docker avec les dockers

<sup>&</sup>lt;sup>35</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>&</sup>lt;sup>36</sup> Un article de Simone Weil a paru dans l'un des premiers numéros de la revue *Economie et Humanisme, sous* le pseudonyme d'Emile Novis. Son livre *La Condition Ouvrière* est un chef-d'œuvre d'observations minutieuses et de réflexions les plus hautes (Gallimard).

Vous le savez, j'ai fait moi aussi cette expérience de la communauté de destin.

J'étais alors secrétaire de la fondation « Economie et Humanisme », donc collaborateur immédiat du P. Lebret. Comme celui-ci voulait partir de faits concrets afin de prendre authentiquement en charge le destin des hommes, je me suis vite persuadé de ceci: ce n'est pas dans les livres qu'on peut savoir ce qu'est une communauté de destin, mais en allant vivre avec les gens. Les circonstances m'ont alors amené à aller travailler sur les quais de Marseille, comme docker. Très vite, une constatation s'imposa à moi: le monde des dockers, tout au moins à Marseille, ne présentait aucun élément d'une véritable communauté de destin. Il n'y avait en effet aucune solidarité possible entre les travailleurs. L'embauche avait lieu tous les matins: un contremaître choisissait quelques hommes pour le travail de la journée, laissant les autres dans l'attente d'un hypothétique travail. Aucun destin commun, non plus, entre les organisations du port et les dockers. Ceux-ci se sentaient rejetés, coupés de la civilisation qui les exploitait. Aussi n'éprouvaient-ils aucune gêne, aucun scrupule, lorsqu'ils avaient l'occasion de rafler quelques marchandises.

Ainsi ai-je pu réaliser, vivre dans ma peau, ce qu'est le capitalisme libéral dans ce qu'il a de pire. Et puis, étant souvent chômeur, je me suis demandé s'il en avait toujours été ainsi à Marseille, ce qui m'a amené à faire un peu d'histoire. Et j'ai fait une découverte capitale<sup>37</sup>.

En 1860, les « portefaix » de Marseille étaient organisés en une véritable communauté, une association placée sous le patronage de S. Pierre et de S. Paul, qui se gérait elle-même et comptait trois mille membres. Le prix du déchargement de chaque navire était réparti en un certain nombre de parts, et distribué selon des règles précises entre patrons et ouvriers. Les avantages de tous allaient dans le même sens, comme pour les marins bretons.

Association organisée par des Marseillais pour des Marseillais, eux-mêmes en avaient fait le règlement. Qui ne venait pas aux assemblées générales était frappé d'une amende. Et tout portefaix « qui se permettrait de détourner une marchandise quelconque était exclu à perpétuité de l'association ».

A cette époque, les portefaix constituaient vraiment l'élite ouvrière de Marseille. Pour l'embauche des ouvriers, le patron n'était pas libre d'agir à sa guise; il devait se conformer au règlement : il pouvait choisir à son gré la moitié des ouvriers, mais pour l'autre moitié il devait les prendre dans l'ordre sur une liste d'attente, de manière que tous avaient leurs chances. De même, avant de partir pour le service militaire, les jeunes ouvriers jouissaient d'une priorité d'embauche ainsi qu'au retour.

Moyennant un prélèvement de 2 % sur leurs salaires, les portefaix avaient droit en outre à la gratuité des frais médicaux et pharmaceutiques, à la retraite des vieux travailleurs, et à une somme de 300 francs pour leur assurer un bel enterrement. En 1860!

Un jour, pourtant, une compagnie capitaliste et parisienne vint s'installer sur les quais de Marseille. Elle décida de ne plus passer par les portefaix, et d'embaucher qui elle voulait. Son leitmotiv était: « Le travail libre, sur le quai libre. » Un procès fut engagé contre elle, en 1865, par les portefaix. Mais les tribunaux donnèrent raison à la compagnie.

Dès lors la situation ne pouvait que pourrir. Affluence de main-d'œuvre extérieure. Salaires de misère. Grèves. Et c'est ainsi que ce monde qui, en 1860, vivait en authentique communauté de destin, est tombé dans le sous-prolétariat.

Cet exemple illustra à l'évidence à mes yeux cette vérité que trop souvent nous autres, catholiques, nous ne voyons pas assez: les structures humaines peuvent ou mutiler l'homme ou l'épanouir.

Mais comment était-il possible de porter remède à la misère des dockers de Marseille? A la fois en procédant à une étude technique et économique rigoureuse, et en partageant véritablement la vie de ces hommes et de leurs familles

Dans la mesure seulement où l'on partage la vie d'un groupe d'hommes, on *a* le droit de parler. Souvent, nous croyons être remplis d'une mission prophétique, et nous voulons exprimer nos jugements. Mais avant cela, il faut commencer par partager véritablement la vie des gens. Sans cela, nous ne faisons que transposer des idées d'intellectuels.

Quant à l'étude technique, voici ce que j'écrivais alors dans Les dockers de Marseille -

« Deux voies de réformes sont ouvertes, qui s'opposent du tout au tout; ou bien l'on cherche la cause profonde du désordre, sa racine, et l'on agit à cette profondeur comme un chirurgien qui procède à l'ablation d'une tumeur, ou bien l'on continue à ne vouloir considérer que les effets superficiels, multiples et insaisissables du mal en les

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> Le livre « Les Dockers de Marseille, Analyse type d'un complexe » est une monographie publiée en 1944. Une deuxième édition, également épuisée, a fait le point en 1945.

apaisant avec des remèdes de bonne femme... Ce ne sont pas des réformes partielles qui rétabliront l'équité et la justice; il ne s'agit plus désormais d'améliorer çà et là le sort des dockers, mais d'organiser ce complexe économico-social qu'est le port, c'est-à-dire de refaire avec tous ces lambeaux dispersés un organisme vivant où toutes les parties réagissent ensemble lorsque l'une d'elles est atteinte »<sup>38</sup>.

A la suite de cette étude menée à bien par « Economie et Humanisme »., une loi fut votée, en 1947, qui assurait un salaire de garantie pour les dockers. Peu à peu, dès lors, on put voir ces sous-prolétaires redevenir des hommes à part entière. A nouveau, le travail de docker fut considéré comme une bonne profession. Une nouvelle structure économique s'était instaurée, donnant à ces hommes la possibilité de vivre véritablement.

En même temps, j'entendais la voix de Pie XII, déclarant:

« Comment pourrait-il être permis à l'Eglise, Mère si aimante et si soucieuse du bien de ses fils, de rester indifférente à la vue de leurs dangers, de se faire ou de faire comme si elle ne voyait pas et ne comprenait pas des conditions sociales qui, volontairement ou non, rendent ardue et pratiquement impossible une conduite chrétienne conformément aux commandements du Souverain Législateur? » (Discours de Pentecôte 1941.)

#### II. LE « CHOC » DE LA COMMUNAUTÉ DE DESTIN

Le destin d'un individu, c'est l'ensemble des événements qui affectent profondément sa vie. Il y a communauté de destin lorsque des hommes partagent spirituellement et matériellement la même existence, lorsqu'ils sont soumis aux mêmes risques, qu'ils poursuivent le même but<sup>39</sup>.

« Vivre avec » pour comprendre et connaître: Aristote parlait de *sunémêrein* « vivre à longueur de journée ensemble », et S. Paul *sunzên* « *partager* l'existence ». Mais dans la mesure où l'on partage la vie des hommes, où l'on passe de la situation de celui qui regarde de l'extérieur à celle d'un homme immergé avec les autres, on reçoit un choc. Ce mot est à prendre dans son sens médical, de choc traumatique, cette dépression profonde de l'organisme qui entraîne la baisse de la pression sanguine, l'absence de réaction des centres nerveux, etc. Or, c'est très exactement l'impression que l'on ressent lorsque l'on plonge véritablement dans le monde ouvrier; il en est de même pour celui qui va vivre au ras du sol du Tiers-Monde ou pour le rural transplanté en pleine ville.

Autrefois, en effet, les gens d'Eglise voyaient le milieu ouvrier du dehors, et l'Eglise du dedans. Et voici que l'on découvre les injustices, les complicités, les péchés d'omission. On prend conscience, mais pas théoriquement, - dans sa propre peau - du fait que, dans son propre milieu de vie, des gens très honorables vivent sans s'en douter de la sueur de ces hommes. On voit maintenant le monde ouvrier du dedans, et l'Eglise du dehors, comme peuvent la voir les incroyants. On souffre, et on éprouve la tentation de faire la révolution, quitte à envoyer promener momentanément l'Evangile. Noble tentation, celle même qu'a éprouvée jésus lorsque, après la multiplication des pains, les juifs le cherchaient pour le faire « roi ».

Nous avons reçu ce choc, en passant d'un monde à un autre monde; en découvrant qu'il n'y avait pas seulement un mur dressé entre l'Eglise et le prolétariat, mais un autre monde derrière ce mur.

Rencontrer des gens heureux dans un milieu athée, c'est une rude épreuve pour le chrétien. Il faut comprendre « que la Foi est un état violent normal », ainsi que l'a écrit Madeleine Delbrêl. Le monde par lui-même est en contradiction avec la foi, il est bâti sur un autre versant. Pour schématiser la situation missionnaire actuelle, il faudrait imaginer une montagne; d'un côté de cette montagne, le monde avec ce qu'il proclame: « je ne veux pas servir »; sur l'autre versant, Dieu sauveur; le missionnaire se trouve au sommet, en situation peu confortable entre ces deux abîmes. Il doit avoir une vision suffisamment forte de Dieu qui sauve, un éblouissement tel qu'il soit capable de se maintenir au sommet.

Le drame arrive le jour où nous ne voyons plus dans l'Evangile que les textes qui vont dans le sens de notre présence au monde. Dans les années 1945-1950, Madeleine Delbrêl, tentée d'adhérer au Parti communiste, relit son Evangile avant de prendre sa décision. Elle relit aussi la doctrine marxiste et comprend que ce précepte « Tu haïras celui qui n'est pas de ta classe » est incompatible avec le véritable amour chrétien. Oui, les communistes étaient pauvres et généreux, mais en fin de compte ils ne visaient qu'à un bonheur matériel. Au nom de

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> Op. cit., p. 75.

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> Gustave THIBON a écrit dans « Economie et Humanisme » l'article fondamental: « La *Communauté de destin, fondement de l'harmonie et de la durée des Sociétés »*.

l'Evangile, pris dans sa totalité, Madeleine n'avait pas le droit de les rejoindre dans le Parti. En relisant aussi Lénine, elle comprend à quel point elle privilégiait certains textes de l'Evangile au détriment des autres.

Le chrétien missionnaire est donc quelqu'un qui marche sur la ligne de crête. Une seule chose peut l'aider à ne pas plonger dans l'abîme du monde, c'est cette vision *totale*, *globale*, *de la Parole de Dieu*.

Il ne faut jamais l'oublier, chaque fois qu'on affronte un monde nouveau, on éprouve un terrible choc. Comme les cosmonautes, dont l'organisme, au moment où ils passent dans la non-pesanteur, ne réagit plus. Si vraiment vous allez vous plonger au milieu des hommes, sans armes, sans cuirasse; si vous vous plongez par exemple dans un milieu scientifique moderne, ou si vous vous mêlez au matérialisme athée, vous subirez ce choc. Vous devez le savoir, et être prêts à résister.

Il arrive qu'on soit plongé dans la mer sans avoir aucun contact avec l'eau: dans un sous-marin, par exemple. Mais il suffit de monter dans une petite barque, pour recevoir de l'eau de tous les côtés. Beaucoup de nos vies religieuses et sacerdotales étaient pour nous comme des sous-marins, jusqu'au jour où nous avons été plongés en communauté de destin avec ceux que nous avions pour mission d'évangéliser...

## Un piège à éviter: la ressemblance

Ainsi, la communauté de destin ne consiste pas, lorsque l'on partage la vie des hommes, à les imiter en toutes choses. Pour sauver un noyé, il ne suffit pas bien sûr de lui dire du bord du rivage: fais ceci, fais cela. Il faut se jeter à l'eau avec lui, mais il *faut savoir mieux nager que lui*.

La communauté de destin consiste donc à se jeter à l'eau avec les hommes qui s'y débattent, mais, répétons-le, il faut savoir mieux nager qu'eux. Sans cela, il y a un noyé de plus sans que personne ait été sauvé.

Quand on a éprouvé le choc, parce qu'on s'est mis en communauté de destin avec les hommes; quand on a vu à quoi cela peut aboutir, c'est-à-dire que bon nombre de compagnons se sont laissé abattre par le choc, ont perdu contact avec l'Eglise et finalement se sont retrouvés un beau jour séparés d'elle, alors on réalise qu'il y a une distinction fondamentale à faire: il ne faut en effet jamais confondre la communauté de ressemblance avec la véritable communauté de solidarité et d'interdépendance.

La communauté de ressemblance est formée de gens qui exercent une même profession, mènent le même genre de vie, sont issus d'une classe sociale identique. les marins de tous pays se ressemblent, les paysans de France et d'Afrique ont des gestes semblables. De cette ressemblance peuvent naître des mouvements sociaux, des idéologies. Les destinées se ressemblent mais ne sont pas vraiment communes. Et le malheur des uns n'affecte pas nécessairement les autres. Il y a ressemblance, mais pas forcément solidarité.

Tout autre est la véritable *communauté de solidarité et d'interdépendance*. Deux mécaniciens, associés dans une petite affaire qu'ils ont fondée, ou deux matelots associés sur la même barque de pêche, ne vivent pas seulement des destinées semblables, mais ils sont solidaires l'un de l'autre. Ils vivent l'un par l'autre. Et c'est bien autre chose que la simple ressemblance.

Le drame, pour un missionnaire, quand il va vivre au milieu des hommes, c'est de confondre simple ressemblance et véritable communauté de destin. Celle-ci en effet exige surtout l'interdépendance et la solidarité. Elle peut se vivre même quand il n'y a pas ressemblance.

Ceux qui cherchent avant tout la ressemblance courent les plus graves dangers. Celui de se trouver acculé à une totale impasse, comme la jeune fille qui rêvait de ressembler à la femme la plus malheureuse de son quartier, ou comme le missionnaire d'Afrique ou d'Asie qui veut être exactement semblable aux gens du pays.

La ressemblance est le piège de ceux qui cherchent à vivre en communauté de destin. Pensez aux comparaisons qu'utilise jésus en matière d'apostolat: le levain dans la pâte, le sel de la terre, la lumière dans l'obscurité, où est la ressemblance?

Le levain est mêlé à la pâte, il en est solidaire; mais il ne lui ressemble pas: autrement, il ne pourrait jouer son rÔle. Pourtant, si on jette toute la pâte aux ordures, le levain y va aussi, car il est inséparable de la pâte, il en est solidaire. Pour nous, l'objectif principal, c'est d'aboutir à des solidarités profondes. En fin de compte, la véritable charité, c'est la solidarité la plus profonde.

Certes, il faut une certaine similitude. Si je ne travaille pas en usine, je ne comprendrai jamais le langage du travail manuel. Mais autre chose est de travailler en usine pour comprendre les ouvriers, autre chose d'accepter de leur ressembler en tout, et cela est vrai même si je suis originaire de ce milieu.

Nous, qui avons déjà vécu des expériences de communauté de destin, nous avons un examen de conscience à faire sur ce point. Avons-nous cherché la simple ressemblance? Ou avons-nous vraiment compris que l'essentiel est dans la solidarité et l'interdépendance? Sans parler des autres motivations plus ou moins troubles qui pouvaient se mêler à notre désir de vivre la vie des hommes. C'est ainsi, par exemple, qu'une religieuse canadienne très remarquable attribue le départ de certaines religieuses au fait inconscient qu'elles cherchaient à redevenir des « notables ». Autrefois, le peuple respectait les religieuses, les traitait comme des êtres à part. Ce respect s'étant émoussé, ces femmes ont cherché à le reconquérir d'une autre manière, en devenant des « leaders »...

Bref, c'est la communauté d'interdépendance qui fait la force et l'unité des groupes humains. Ce qui fait la grandeur, la force d'une équipe, d'une nation, ce n'est pas la ressemblance de ses membres, c'est l'apport des qualités de chacun dans l'interdépendance. C'est l'unité qui existe entre ces êtres différents, mais solidaires. Pensez à l'interdépendance organique qui existe entre les organes si dissemblables d'un même corps, entre le cerveau et le cœur par exemple. Il en va de même dans toute authentique communauté de destin.

Au nom de l'Evangile, il nous faut accepter la dissemblance. Qui a été plus proche des hommes que Jésus? Il s'est fait semblable à nous en toutes choses, hormis le péché: ce qui suffit à le rendre bien différent de nous, et c'est à cause de cela même que nous tenons tout de lui.

Il est donc vital que, dans nos communautés de destin avec les hommes, nous acceptions les dissemblances. Il faut savoir à la fois les accepter, les assumer, et retrouver les ressemblances vraies et profondes qui nous permettront de vivre la solidarité. Il vient toujours un moment où les hommes, quand ils sentent que nous faisons vraiment partie de leur communauté de destin, nous proposent des choix difficiles. Souvent, il faut savoir refuser. Tel le Petit Frère de jésus, ouvrier en usine, qui sent que ses copains comptent sur lui pour déclencher une grève et qui refuse de s'y engager. Ou tel jésus, à qui on dit « sois notre roi », et qui se retire sur la montagne pour prier.

Il y a un choix radical à faire: pourquoi sommes-nous entrés en communauté de destin avec les hommes? pour faire de la politique? ou au nom de jésus?

La communauté de destin que nous voulons mise sur le qualitatif, et non sur le quantitatif. Il y a des réalités qui ne se mesurent pas, et avant tout l'amour, la foi. Le plus important, dans l'homme, c'est précisément ce qui ne se mesure pas. Il y a des moments où il faut avoir le courage de se couper des gens, tout en restant solidaire d'eux

Rappelez-vous l'histoire bien significative de Tobie. Tandis que tous ses frères de la tribu de Nephtali vont adorer les veaux d'or élevés par jéroboam, roi d'Israël, il va, seul, à Jérusalem, pour adorer le Seigneur dans son Temple. A Ninive, en déportation, alors que tous les autres mangent les aliments des païens, lui seul se garde pur. Il y a donc dissemblance: Tobie n'hésite pas à se couper des autres pour rester fidèle à sa foi. Mais il y a aussi solidarité profonde car, nous dit la Bible, « chaque jour Tobie distribuait à ses frères, à ceux de sa race, déportés comme lui, tout ce dont il pouvait disposer ».

Malraux a dit: « Il y a deux manières d'être un homme parmi les hommes; la première consiste à cultiver sa différence, la seconde à approfondir sa communion. » Mais Cesbron ajoute cette précision: « Malraux oublie d'ajouter que le grand secret consiste à mener les deux de front et que rien ne s'y oppose. » En fait, tout ce que l'Evangile m'apporte me différencie des hommes, et il faut que je le cultive comme la colonne vertébrale de ma propre vie.

En conclusion, citons encore une fois Madeleine Delbrêl; elle décrit en ces termes les dangers de la pure ressemblance:

« On pourra voir alors la vie chrétienne normale basculer sous l'hypertrophie du sens apostolique, la vie apostolique s'affaisser sous l'exclusivité d'une mission particulière, la vie missionnaire être vidée par l'obsession de la présence au monde, la présence au monde s'effacer devant la vocation au monde »<sup>40</sup>.

Et elle ajoute alors ce rappel:

- « Le premier de nos *engagements temporels* est de connaître Dieu au maximum pour le glorifier au maximum et pour compenser au maximum la méconnaissance de notre proche prochain vis-à-vis de lui.
- « Si nous sommes convaincus de ce premier devoir temporel, nous pouvons, je crois, affronter tous les autres devoirs temporels sans déséquilibrer notre vie surnaturelle: ils nous insèrent irréductiblement dans le premier et dans le second commandement du Seigneur...<sup>41</sup>.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> Nous autres, gens des rues, Seuil, p. 185.

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> Ibid., p. 23 0.

« Quand nous pleurerons avec ceux qui pleurent parce qu'un enfant est mort qui aurait pu ne pas mourir; parce qu'un homme mutilé aurait pu ne pas l'être; parce qu'un homme a passé vingt ans en prison et qu'il aurait pu ne pas les passer; alors peut-être saurons-nous espérer avoir un cœur qui ressemble, par l'espoir, au cœur même de Jésus-Christ »<sup>42</sup>.

#### III. LES FRUITS DE LA COMMUNAUTÉ DE DESTIN

Le premier fruit de la communauté de destin, c'est que *la voix des petits, des pauvres, nous évangélise*. Bien sûr, c'est nous qui leur apportons le texte de l'Evangile. Mais ce sont ces petits, ces pauvres, qui nous permettent de découvrir la réalité de la Parole, ce qu'elle contenait.

Pour nous aider à entrer dans l'Evangile, deux sortes d'exégètes sont utiles: les professeurs (les bons professeurs, veux-je dire), et puis les pauvres: ceux qui se sont trouvés dans des conditions telles qu'ils vivent naturellement l'Evangile. C'est à partir du moment où je suis allé vivre au milieu des dockers que j'ai compris ce qu'est l'homme réel, en chair et en os. De même, j'ai compris au Brésil que, pour que notre regard soit changé, il faut arriver à nous mettre au niveau des pauvres, à nous découvrir pauvres par rapport à eux. Car c'est à ce moment-là que la voix des petits commence à nous évangéliser. Eux seuls me font entrer dans la Première Béatitude et ils y seront toujours mes maîtres.

Ensuite, nous découvrons les besoins de considération des hommes. La première chose dont un homme a besoin, c'est d'être considéré. « Le premier principe pédagogique pour élever quelqu'un, c'est de l'élever à ses propres yeux » (Simone Weil). Or, pour élever quelqu'un à ses propres yeux, il faut commencer par se mettre plus bas que lui. « Pour faire passer quelqu'un, dit encore Simone Weil, de la subordination à la coopération, il faut bien accepter qu'il relève d'abord la tête. » C'est en vivant dans la vraie proximité des hommes que nous découvrons la vraie hiérarchie des besoins humains., L'homme n'a pas seulement besoin de pain ou de vin, mais de considération, de tendresse, d'affection.

Autre découverte: *la nécessité de groupes « à taille d'homme »*. Sans doute faudra-t-il créer des structures, mais elles devront permettre l'existence de petits groupes humains, relativement stables dans le temps et l'espace.

Quelle que soit la forme de société, les hommes sont solidaires les uns des autres, mais la communauté de destin ne porte ses fruits que si elle peut s'exprimer à la manière d'un « nous ». Le passage du « moi » au « nous » suppose l'existence de groupes restreints.

Le sentiment de communauté de destin exige un temps de gestation, de croissance. C'est le fruit d'une longue habitude, et cela suppose des racines qui se sont mêlées les unes aux autres. La durée est nécessaire à la communauté de destin.

Par ailleurs il faudra que les chefs de ces petits groupes à taille humaine soient des animateurs du dedans, et non pas des meneurs de l'extérieur.

Refaire des communautés où les hommes puissent vivre à leur mesure, reliés les uns aux autres, redevenant eux-mêmes au lieu d'être écrasés par la grande masse: telle est notre tâche actuelle dans l'Eglise.

Tout cela, bien sûr et encore une fois, à condition de ne pas oublier *la dimension verticale de notre mission*. Madeleine Delbrêl a introduit, en réfléchissant sur ses rapports avec les marxistes, une précieuse distinction:

- « Il y a deux façons d'être en tendance vers le marxisme: *une tendance d'alliance, une tendance de salut*. Ce qui dans la vocation de la Mission est un appel particulièrement grave, c'est la tendance de salut, Ce qui, dans sa vocation, est le danger spécifique, c'est la tendance d'alliance.
- « Cette coïncidence, dans la Mission, du but et du danger, demande pour l'affronter une telle audace surnaturelle, que les tentations normales seront ou de refuser l'un, ou de nier l'autre.
- « La tendance d'alliance est une sorte d'émerveillement devant l'homme marxiste, rescapé d'un prolétariat sans espoir, prototype et entraîneur d'un lendemain socialement régénéré..:-
- « La tendance de salut, au contraire, est de découvrir que, vus du côté de Dieu, les marxistes sont les plus malheureux des hommes, les plus malades. Ils avaient besoin de médecin... Nous sommes allés vers eux comme des bien-portants »<sup>43</sup>.

42

<sup>&</sup>lt;sup>42</sup> Ibid., p. 274.

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> Nous autres gens des rues, Seuil, pp. 141-144.

Deux mille ans de christianisme nous apprennent que seule l'Eglise est apte à vivre l'Evangile. On ne peut vivre un Evangile réaliste dans une Eglise abstraite, mais avec l'Eglise vivante des hommes d'aujourd'hui. « Seule, écrit Madeleine, l'Eglise est assez forte pour porter l'Evangile sans trébucher. » Et elle poursuit:

« Il nous faut savoir que le partage de la mentalité et de la sensibilité d'un milieu ouvrier, le partage de ses aspirations et de ses rejets, même si nous les rectifions et les épurons, constitue, s'il est notre seul témoignage, un contre-témoignage de notre mission. Nous ne devons jamais laisser s'établir une équivoque sur le fait que Dieu, pour nous, est le seul bien absolu, grâce à qui tous les autres biens sont bons parce que venant de lui.

« Mais ce Dieu, ce bien que nous disons absolu ne présentera une hypothèse de vraisemblance que si nous prenons au sérieux, comme venant de lui, les biens réels que désirent les hommes et le mal réel qu'est pour eux la privation de ces biens.

« Sans référence à Dieu, notre témoignage est un contre-témoignage; sans bonté réaliste et démesurée jusqu'à la charité, c'est comme s'il n'y avait pas de témoignage, car il est hors de ' la portée des yeux, des oreilles, des mains, du cœur des hommes »<sup>44</sup>.

C'est Abraham Heschel qui a dit: « Le secret de la Bible, c'est de nous apprendre que tout homme est sacré. » De même Bruce Kenrick, dans *La sortie du Désert*, fait cette réflexion :

« R.J. n'était pas un « cas » parmi d'autres, ni un objet de pitié, mais un ami avec lequel ils avaient part commune, avec la vie duquel leurs vies à eux s'entremêlaient, et ainsi cette catastrophe qui lui arrivait les touchait autant que lui. Leur douleur était celle du père impuissant qui regarde la longue agonie de son enfant se mourant d'un mal incurable; c'était celle de Marie regardant son Fils crucifié. »

Et notre ami Paul Xardel conclut en ces termes:

« L'héroïsme de la vie du missionnaire au travail commence non à l'usine, (il y aurait des millions de héros) mais après l'usine par la fidélité à restituer dans le mystère de Dieu notre vie et celle des copains »<sup>45</sup>.

#### A l'exemple du Seigneur Jésus

Il faut donc nous mettre en état de communauté de destin. Souvent, nous ne serons pas capables de résoudre les questions des personnes dont nous partagerons la vie, et nous perdrons notre belle assurance (rappelez-vous S. Paul, qui s'est présenté « faible et craintif » aux Corinthiens), mais cela sera un bien si alors nous n'avons plus que l'assurance qui vient de Dieu. L'important, d'ailleurs, n'est pas de connaître toutes les solutions, mais d'être en état de solidarité. On le voit dans la vie de Gandhi: les solutions qu'il proposait étaient discutables, parfois erronées, sa non-violence a engendré à certains jours le chaos et l'émeute. Mais le peuple immense et misérable de l'Inde se sentait aimé par cet *homme* venu de très loin, devenu l'un d'entre eux.

Tout en sachant nous en tenir aux différences, nous cultiverons sans relâche la communion: nous serons en toutes choses solidaires de nos frères et solidaires de Dieu.

En cela, nous nous conformerons de plus en plus au modèle suprême de la communauté de destin: le Seigneur jésus.

Le mystère même de jésus, c'est d'être en communion avec son Père et avec l'Esprit. On peut dire que son humanité concélèbre avec sa divinité: en lui, humanité et divinité sont en communion. De ce fait, il est en « communauté de destin » avec l'homme, jusqu'à la mort, et la mort de la Croix, comme le dit S. Paul.

Mais, s'il est entré en communauté de destin avec nous, c'est pour que nous entrions en communion avec Dieu. Si jésus est venu parmi nous, ce n'est pas pour faire un homme de plus sur la terre, mais pour nous faire participer à son mystère.

On peut dire que Jésus incarne la destinée d'Israël. Il assume le temps, les limites, les lieux d'une action d'homme, d'une civilisation, d'une époque, d'un pays. Il est entré véritablement en communauté de destin avec les Apôtres: une communauté qui va jusqu'à la mort: « Ayant vu que son heure était venue, Il les aima jusqu'au

\_

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> Ibid., pp. 167-1,68.

<sup>&</sup>lt;sup>45</sup> La flamme qui dévore le berger, Cerf, p. 403. Sur Paul Xardel voir plus loin, p. 116, ch. 11.

bout. » S. Paul a même ces phrases extraordinaires: « Il s'est fait péché pour nous » (2 Co 5, 21); « Il s'est fait malédiction pour nous » (Ga 3, 13-14).

Mais, en même temps, nous voyons en jésus la rupture, la dissemblance. Il a été éprouvé comme nous en toutes choses, *hormis le péché*.

Il est donc le modèle absolu de la communauté de destin avec l'humanité, et en même temps de dissemblance avec elle.

- « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ... »
- « Et nous avons vu sa Gloire, celle d'un Fils Unique. »

#### Troisième Partie

#### Un peuple de Dieu en communion fraternelle

« Ce que nous avons vu et entendu, nus vous l'annonçons afin que vous aussi soyez en communion avec nous. Quant à notre communion, elle est avec le Père et son Fils Jésus-Christ. Tout ceci nous vous l'écrivons afin que votre joie soit complète » (1 Jn 1, 3-4).

#### **CHAPITRE 9**

## L'Équipe, instrument d'apostolat

## 1. L'ÉQUIPE, PARCELLE DU ROYAUME DE DIEU

L'équipe n'est pas un « en-soi ». Elle est « pour » autre chose: pour la communauté du Peuple de Dieu. Elle est, nous l'avons déjà dit, comme le grain de sable qui, placé dans une huître, devient le point de départ de la perle.

Comment faire éprouver aux hommes la présence du Christ? Ce ne sont ni les miracles, ni les raisonnements sur la longue durée de l'Eglise, ni tout ce que l'on peut dire sur l'homme d'aujourd'hui à l'homme d'aujourd'hui, qui apporteront cette preuve. Mais l'équipe, elle, est la grande manière de réaliser la venue de jésus au milieu des hommes: "Quand deux ou trois sont là en mon nom, je suis au milieu d'eux..." Pour vivre le commandement nouveau, il faut être plusieurs et avoir des frères à aimer.

Le Christ est venu renverser le mur de la haine, abattre les divisions qui séparent les hommes. La communauté de destin passe (sauf vocation très rare) par l'équipe.

Certes une équipe véritable ne se constitue pas sans douleur. Il n'y a pas de technique pour cela, et l'on ne baigne pas continuellement dans la joie et l'allégresse. Il ne faut pas non plus que la vie en équipe soit une évasion des grandes communautés. Mais il reste que l'équipe est le moyen privilégié, *l'instrument de l'apostolat*. Elle partage ce privilège avec cette première et fondamentale parcelle du Corps Mystique qu'est le foyer: mari, épouse, enfants.

Rappelez-vous le premier appel des Douze apôtres: Jésus appelle ses premiers disciples pour « être toujours avec lui » dit S. Marc, « ses compagnons » (ceux qui partagent le pain). C'est la première équipe. Et S. jean prend soin de préciser les dates, en des termes qui rappellent la Genèse: « le lendemain »... « le troisième jour ». L'allusion est évidente, S. Jean pense aux six jours de la Création. Avec l'appel des Apôtres, c'est une ère nouvelle qui s'ouvre, une nouvelle création.

Comment définir l'équipe? Ce mot, équipe, vient de l'ancien scandinave skipa, et de schiff, en allemand, qui a donné *esquif*, petit bateau, et cette étymologie est déjà riche de signification: elle indique à la fois le nombre restreint des membres d'une équipe et leur solidarité profonde: ne sont-ils pas « tous dans le même bateau » ? je vous propose la définition suivante de l'équipe: « Une association d'égaux, peu nombreux, unis dans un même but, avec un responsable chargé d'assurer la continuité du bien commun. »

L'équipe suppose donc une stabilité. Elle regroupe des personnes unies par une même tâche, qui peut ellemême être diversifiée.

Deux lois se dégagent de cette définition:

- C'est la tâche à réaliser qui spécifie et détermine le sens de l'équipe;
- Plus la tâche est haute, grande, stable et unissante, plus l'équipe a de chances de se constituer authentiquement.

Quand la tâche à accomplir est l'instauration du Royaume de Dieu, c'est donc elle qui sert de ciment et unit les membres de l'équipe. Rappelez-vous le premier envoi des Apôtres, « deux par deux », pour annoncer la Bonne Nouvelle. Aujourd'hui, si nous nous mettons en équipe, c'est pour permettre à nos frères de rencontrer Jésus-Christ dans l'Eglise.

Comme le dit Bruce Kenrick, « pour rendre l'unité à des hommes brisés, il faut d'abord la témoigner dans sa propre vie ». Déjà Jésus disait à ses Apôtres: « Soyez un afin que le monde voie que j'ai été envoyé... Soyez un, comme mon Père et moi nous sommes un. » C'est là tout le sens de l'équipe.

L'équipe, c'est l'unité de base apostolique qui va permettre de changer un milieu, de faire germer l'Eglise, d'amener la présence du Seigneur. L'équipe, c'est comme un sacrement de l'apostolat, un signe visible de la présence de jésus, de la Mission donnée par lui à ses envoyés.

Faire germer l'Eglise... Mais qu'est-ce que l'Eglise? Communauté des fidèles, organisée à l'instar d'un foyer familial, c'est la maison, la famille du Dieu vivant. Paul l'écrit à Timothée dans les directives qu'il lui donne pour l'organisation et la conduite des communautés chrétiennes: « Tu sauras te conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant » (I Tm 3, 15).

Dans cette Eglise, cette famille, Dieu est le Père et le Chef. Chaque membre a sa place marquée et ses devoirs propres. Il est en relation directe avec le Chef de famille aussi bien qu'avec les autres membres. Les chrétiens sont apparentés entre eux et avec Dieu: « Vous n'êtes plus des étrangers... vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la famille de Dieu » (Eph 2, 19).

L'Eglise? c'est « les gens de la maison de la Foi»; ou encore « les gens de la maison de Dieu ».

« Il faut définir, a-t-on écrit, le lieu permanent de la présence divine comme une maison. Cela va de soi dès lors que les fidèles se réunissent pour les offices sacrés dans une demeure, qu'elle soit provisoire, comme jadis les divers emplacements de l'Arche d'alliance, ou définitive, dans un temple de pierres comme à Jérusalem. »

Mais S. Paul, c'est évident, ne vise pas seulement le sanctuaire fait de main d'homme. Il entend désigner la collectivité des croyants: « C'est nous qui sommes le Temple du Dieu vivant » (2 Co 6, 16).

C'est bien dans cette perspective de l'Eglise vue comme la famille de Dieu qu'il faut regarder l'équipe. L'équipe, petite famille, foyer d'amitié où l'amour de Dieu est vécu par des frères, noyau de charité destiné à faire croître l'Eglise autour de lui.

Madeleine Delbrêl disait de l'équipe: « Ce sont des hommes et des femmes décidés d'aller aussi loin que jésus le veut dans cette prise en charge, les uns avec les autres. » L'équipe ne peut être instrument d'apostolat que si elle est une école de charité. C'est elle qui fait tomber tous nos masques: relisons, par exemple, le fameux texte de S. Paul sur la charité (I Co 13) en remplaçant chaque fois le mot « charité » par le mot « équipe ». C'est une expérience étonnante.

C'est le Seigneur, vivant dans l'équipe, qui est sa raison d'être. Dans l'équipe, nous cherchons Dieu ensemble à la fois pour qu'il soit présent au milieu de nous et pour pouvoir ensuite le faire découvrir aux autres, en l'annonçant et en vivant selon sa charité. C'est l'amour de Dieu qui produit en nous la communion avec les Personnes Divines et la communion avec nos frères.

L'équipe est enfin le moyen d'atteindre l'unité avec toute la constance qu'il faut pour cela, dans l'acceptation à la fois des obstacles concrets et de nos propres limites.

#### La leçon de l'Ecriture

Relisons l'Ecriture; une évidence s'impose: le plan de Dieu est toujours un plan de salut collectif, mais qui se réalise à travers la vocation d'un groupe restreint. C'est ainsi que Dieu choisit successivement Abraham et sa tribu, Israël, la tribu de Juda, la famille de David. De même, au moment de l'exil, Dieu choisit « le petit reste », puis les prophètes. Arrive l'aube de la Nouvelle Alliance, et c'est Marie qui reçoit l'appel, avec son époux, joseph; puis viennent les Douze.

De même pour nous. Si nous n'avons pas cette intime conviction de notre vocation, nous ne résisterons pas à l'usure, à l'érosion que provoque la vie d'équipe.

La vision fondamentale du christianisme n'est pas individualiste (l'homme seul en face de Dieu) mais collective: l'humanité entière appelée à partager la vie de Dieu. « Et le Verbe s'est fait chair, et Il a planté sa tente parmi nous. » La grâce de l'Incarnation est destinée à l'humanité, à la création tout entière. Avec le Verbe fait chair, c'est la totalité qui se soude. « Il faut se sauver ensemble », a écrit Péguy.

Jésus nous donne son Esprit, le même pour tous; sa Mère, la même pour tous; un même Pain, son Corps livré pour tous. De tous les peuples, il fait un seul corps: le sien. Il fait une seule Eglise, où chacun est une pierre vivante, mais d'une unique construction. Toutes les brebis du troupeau ont un seul Pasteur, en attendant qu'il y

ait un seul bercail. Et, en définitive, jésus meurt pour « rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés ». Par le Christ, la voie de l'unité est retrouvée, même si elle reste à faire chaque jour, perpétuellement. Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus écrit:

« La vraie charité consiste à supporter tous les défauts du prochain, à ne pas s'étonner de ses faiblesses et à s'édifier de ses moindres vertus... je n'arriverai jamais à aimer mes sœurs comme vous les aimez, si vous ne les aimez en moi. »

## Et Mgr Baron<sup>46</sup>:

« La vie d'équipe, c'est l'apprentissage d'un amour comme l'amour de Dieu, tout gratuit, tout libéral, tout venant de lui. »

Car si l'équipe est l'école de la charité, elle est aussi l'école de la patience, dans les deux sens du mot: savoir attendre, et pâtir. L'appel de Dieu pour une même destinée rapproche les existences et unit les cœurs; mais il ne change pas les caractères, qui restent ce qu'ils sont. Nous sentons si bien ce qui nous est dû, et si peu ce que nous devons aux autres; nous sommes si pleins d'indulgence pour nous-mêmes, et si peu pour les autres. Maurice Blondel faisait cette fine remarque: « La sévérité de nos jugements sur les autres tient d'ordinaire à ce que nous prenons notre idéal pour notre pratique et leur pratique pour leur idéal. » Il ne faut jamais oublier l'avertissement de S. Jacques: « Si quelqu'un dit: j'aime Dieu, et qu'il n'aime pas son frère, c'est un menteur. »

Bref, si nous considérons réellement l'équipe comme un instrument privilégié de notre apostolat et comme une parcelle du Royaume de Dieu, il nous faut acquérir un double réflexe. Nous devons en effet avoir une très haute vision de ce dont l'équipe est la réalisation (très imparfaite) dans le plan de Dieu. On peut dire de l'équipe ce que S. Paul dit du mariage: « Ce mystère est grand: je déclare qu'il concerne le Christ et l'Eglise » (Eph 5, 32). Mais, en même temps, nous avons besoin de très humbles vertus qui seules nous permettront de réaliser, concrètement et quotidiennement, cet idéal de l'équipe. Il nous faut donc à la fois un grand regard d'amour et de « petites » vertus

### L'équipe, image de la Trinité

La Trinité? Trois Personnes dans une cohésion totale. Une communication, une communion sans frontière, mais qui ne fait pas disparaître les distinctions entre les Personnes, ni leur rapport propre au sein de la Trinité: le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas l'Esprit. Une « vie de famille » d'une intensité sans égale, mais qui se partage, rayonne à l'extérieur.

De même l'équipe. Elle vit la vie du foyer, de famille. Mais, loin d'être repliée sur elle-même, elle sait s'ouvrir à tous pour faire partager sa joie. Sa joie? La joie du Christ, plutôt. En ce sens, la vie d'équipe est la première cellule du Corps Mystique. Il nous faut retrouver toute la force de ce que le Christ a voulu faire. Car la Trinité n'est pas seulement le modèle parfait: c'est elle qui s'épanche en nous, nous fait vivre à sa ressemblance dans une vie communautaire.

Nous ne pourrons pressentir ce qu'est le mystère de l'équipe que dans la mesure où nous serons persuadés du mystère de l'union du Christ et des hommes. Et il faut citer ici tout au long l'admirable texte de S. Augustin sur « le Corps du Christ »<sup>47</sup>:

- « Qu'est-ce que l'Eglise? Le corps du Christ. Ajoutez-lui la tête, et cela devient un seul homme, la tête et le corps ne font qu'un homme. La tête, qui est-elle? Celui qui est né de la Vierge Marie. Son corps, qui est-il? Son épouse, c'est-à-dire l'Eglise, et le Père a voulu que les deux ne fassent qu'un seul homme: le Christ-Dieu et l'Eglise.
  - « Tous les hommes, dans le Christ, sont un seul homme, et l'unité des chrétiens ne fait qu'un homme.
- « Et cet homme, ce sont tous les hommes, et tous les hommes sont cet homme; car, à eux tous, ils sont un, puisque le Christ est un.

<sup>&</sup>lt;sup>46</sup> Ceux qui ont lu Comme s'il voyait *l'invisible* savent tout ce que je dois à cet ami, filleul de Léon Bloy, ancien supérieur du Séminaire de vocations tardives de Fongombault, puis recteur de St-Louis-des-Français, à Rome.

<sup>&</sup>lt;sup>47</sup> Cité par le P. MERSCH dans Le Corps Mystique du Christ, t. 11, pp. 88 et suiv.

- « O Corps du Christ, sainte Eglise; ô peuple du Christ, ô Corps du Christ, ô saint voyageur, tu n'es pas de la terre, tu es du ciel.
- « O Corps du Christ, quelle est donc ton espérance? ô Christ, qui es assis dans le ciel, mais qui, dans tes membres, souffres encore sur la terre...
- « O vous, ô toi, ô vous tous qui ne faites qu'un.
- « O homme, unité, que fais-tu sur la terre et quelles bonnes œuvres ne dois-tu pas accomplir dans l'Eglise?
- « Quand le Christ habite dans l'homme intérieur par la foi, et que, par la prière, il prend possession du fidèle, il devient un seul Christ complet, tête et corps, et en tous il demeure un.
- « Car Notre Seigneur Jésus-Christ, comme un homme entier et parfait, est tête et corps. Son Corps, c'est l'Eglise. Non pas l'Eglise qui est ici seulement, mais celle qui est ici et celle qui est par toute la terre; et non pas seulement l'Eglise qui vit maintenant mais, depuis Abel jusqu'à ceux qui naîtront jusqu'à la fin du monde et qui croiront dans le Christ, tout le peuple des saints qui ne font qu'une cité. Cette cité est le Corps du Christ... Et le Christ, c'est cela, le Christ total et universel, uni à l'Eglise...
- « Réjouissons-nous et rendons grâces: nous ne sommes pas seulement devenus chrétiens, nous sommes devenus le Christ.

Comprenez-vous, mes frères, saisissez-vous la grâce de Dieu qui s'étend sur nous? Etonnez-vous, soyez heureux, nous sommes le Christ. S'il est la tête, nous sommes les membres, et l'homme entier, c'est lui et nous.

- « Ce serait folie d'orgueil, si ce n'était un don de sa bonté. Mais lui-même l'a promis par l'Apôtre : « Vous, vous êtes le Corps du Christ et ses membres » (1 Co 12, 27).
- S. Augustin n'est pas un théoricien, ni un théologien en chambre. Il a été fondateur de communautés chrétiennes et la Règle qu'il a laissée a inspiré de nombreuses familles religieuses.

C'est le même Augustin qui donne dans ses *Confessions* une description de l'équipe qui semblerait trop idyllique si elle n'était rendue possible par ses certitudes sur l'unité du corps du Christ :

« Prier ensemble, mais aussi causer et rire en commun, échanger de bons offices, lire ensemble des livres bien écrits, être ensemble plaisants et ensemble sérieux, être parfois en désaccord, sans animosité, comme on l'est avec soi-même, et utiliser ce rare désaccord pour assaisonner l'accord habituel; apprendre quelque chose les uns des autres ou l'apprendre les uns aux autres; regretter les absents avec peine, accueillir les arrivants avec joie et faire de ces manifestations et d'autres de ce genre, jaillies du cœur de ceux qui s'aiment et s'entraînent, exprimées par le visage, par la langue, par les yeux, par mille gestes charmants, en faire les aliments d'un foyer où les âmes fondent ensemble, et de plusieurs n'en font qu'une »<sup>48</sup>.

En fin de compte, la vie en équipe a, un double aspect. Elle est d'abord, comme toute vocation, une réponse à un appel de Dieu. « Ce n'est pas vous, dit Jésus, qui m'avez choisi. C'est moi qui vous ai choisis. » Ce n'est donc pas en fonction de notre bonne humeur, de notre plaisir plus ou moins grand, que notre adhésion à l'équipe pourra être remise en cause ou continuée. Dieu, qui n'appelle jamais personne à l'isolement, même un ermite, nous a appelés à un travail, à une vie menée en équipe, chacun devant porter en soi la connaissance et l'amour du tout, afin d'apporter sa contribution propre.

Mais la vie en équipe est aussi un don libre et conscient à d'autres, pour un but commun. Ce but, c'est le Royaume. Et tout ce qui blesse l'unité de l'équipe blesse le Royaume lui-même.

Tertullien cite ces paroles, attribuées au Christ par la tradition primitive :

« Tu as vu ton frère, tu as vu ton Dieu; Là où sont deux, ils ne sont pas sans Dieu. »

\*\*

II. IMPORTANCE ET ACTUALITÉ DE L'ÉQUIPE

\_

<sup>&</sup>lt;sup>48</sup> S. AUGUSTIN, Confessions. Livre IV, Chap. 3, paragraphe 13.

L'équipe est un chemin, une solution possible et réelle à la contradiction qui travaille actuellement l'humanité.

Celle-ci en effet est tiraillée entre deux tendances opposées, entre lesquelles elle balance sans réussir à trouver son équilibre: la tendance individualiste à l'affirmation du moi, à l'épanouissement personnel, à l'indépendance et à la liberté de chacun, et la tendance collectiviste, responsable de l'anonymat toujours plus oppressant où se perd la vie de grandes masses humaines. Le drame de l'humanité d'aujourd'hui, on peut bien l'affirmer, c'est cette tension entre l'affirmation du « moi » et l'engloutissement dans le « on ».

Pourtant, il est bien vrai que l'individualisme est essentiel à l'homme. Celui-ci est une personne libre, autonome; il n'est pas un instrument; il a un « moi » à affirmer. je suis un but à moi tout seul: il y a dans cette affirmation quelque chose de vrai absolument. Mais il est vrai aussi que cette tendance à l'affirmation du « moi » dégénère souvent en négation d'autrui. S'affirmer, c'est souvent vouloir être le maître. Et l'on plonge dans le subjectivisme.

Il est vrai également que le collectivisme se fonde sur la nature de l'homme. Chacun de nous s'enracine par tout son être dans l'humanité. Nous avons besoin de tous les autres hommes. La laine de nos vêtements? Elle vient d'Australie. Le café que nous buvons? Il est produit au Brésil, ou en Afrique. Sans parler des travaux des savants, des moyens d'information, etc. Une personne humaine n'est telle qu'en société.

Deux forces opposées se disputent donc la vie de l'homme. Comment vont-elles se conjuguer? En se neutralisant, comme deux locomotives qui tireraient chacune de son côté? Il faut, bien sûr, que nous trouvions mieux que cela à proposer aux hommes.

On pourrait peut-être comparer l'humanité à une forêt. Les arbres sont plantés dans la terre, où leurs racines se mêlent inextricablement: voilà l'aspect collectif. Mais, en même temps, chaque arbre dresse son fût et ses branches vers le ciel, sans se confondre avec ses voisins: et voilà l'aspect individuel. Or c'est le même mouvement vital qui plonge les racines et dresse les branches. Mais l'homme, à la fois social et individuel, comment va-t-il faire concrètement pour sauvegarder à la fois ses racines sociales et ses branches singulières?

Seul Jésus peut apporter une réponse valable à cette question. Il nous dit en effet : « Vous êtes des fils de Dieu ». Il n'y a pas de vie singulière et individuelle plus profonde que celle-là. Chacun a sa source et son modèle dans la vie de la Trinité elle-même. « Nous sommes appelés, et ce que nous serons n'a pas encore été révélé... » « Quand nous le verrons tel qu'Il est, nous lui serons semblables » (S. Jean). Il y a là un appel véritablement personnel et singulier: quand chacun de nous sera transformé, il sera véritablement semblable à Dieu.

Cela mérite qu'on y réfléchisse souvent, et surtout en ces jours de tristesse où je me dis: « Tu es un drôle de type... un pauvre type. » C'est vrai, le suis une pauvre et décevante créature. Mais Je suis appelé à devenir Dieu. Et en cela mon « je » trouve une dimension extraordinaire, une autonomie absolue. Oui, le suis un être autonome: le m'enracine directement, sans intermédiaire, en Dieu.

Mais, en même temps, en étant un avec le Christ, tous les hommes deviennent un. Nous ne sommes pas seulement « comme » des frères, nous sommes des frères. C'est le mystère du Corps Mystique. Nous sommes un seul corps. je ne fais qu'un avec le Christ, mais, par là-même, je suis en unité infiniment profonde avec tous les hommes.

jésus ne nous dit pas, comme Marx : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous. » Il dit bien davantage: « Tous, vous êtes un seul, une unité divine. » Il faut que cette vérité devienne pour nous une réalité vitale; alors l'équipe prendra toute sa valeur. Parce qu'il est membre du Christ, le chrétien est divinement approfondi dans sa vie intérieure personnelle; parce qu'il est membre du Christ, il est tout autant lié et soudé dans la vie de tous les autres. Seule, cette réalité mystique peut rejoindre et satisfaire les grandes tendances et les grandes aspirations de l'homme d'aujourd'hui.

Or l'équipe véritable, c'est la plate-forme, c'est le lieu où, quotidiennement, sans tambour ni trompette, sans éclat ni idéalisme, se vivent ces deux forces de la singularité et de la solidarité dans le Christ...

## L'agapè au jour le Jour

La charité, cette « agapè » qui nous est donnée par le Christ, comporte un unique et double regard: Dieu et le prochain. L'approfondissement du sens de Dieu et de la nécessité de notre union à Lui constitue le ferment dont la vie commune a besoin. Solitude et communion s'appellent l'une l'autre, et demandent qu'on accepte de vivre pour un autre. Dans la vie d'équipe, j'accepte de vivre au compte d'un autre, et cet autre s'appelle tantôt Dieu, tantôt Pierre, jean, ou Paul. Dans les deux cas, il faut que je renonce à une autonomie absolue, il faut que je

consente à l'entrée d'un autre dans ma vie, que cet autre, encore une fois, soit Dieu ou le prochain. Et pourtant, chacun des équipiers garde sa personnalité.

Voici comment Jacques Maritain raconte et commente la « Vie d'équipe » qu'il a connue, pendant de longues années, dans son propre foyer, avec sa femme Raïssa et sa belle-sœur Vera; on peut intituler cette page *Solitude et Communion*:

- « je crois qu'on se trompe parfois en imaginant que l'unité d'une communauté chrétienne supprime l'incommunicable, et devrait être conçue comme celle de je ne sais quel pieux camping où des effusions, qui supposément livreraient le tout de chacun, seraient mises sur la table, dans une grande soupière toute fumante d'allégresse familiale.
  - « Notre expérience en tout cas a été bien différente!
- « je ne pense pas qu'il y ait jamais eu entre trois êtres humains d'union plus étroite et plus profonde que celle qui existait entre nous. Chacun était ouvert aux deux autres avec une entière sincérité. Chacun était extraordinairement sensibilisé aux deux autres, et prêt à tout donner pour eux. C'était pour ainsi dire une seule respiration qui nous tenait en vie.
- « Et pourtant, non seulement la personnalité de chacun différait beaucoup de celle des deux autres, et non seulement chacun avait pour la liberté des deux autres un respect sacré, mais au sein de cette merveilleuse union d'amour qu'avait faite la grâce de Dieu, chacun gardait sa solitude intacte. Quel mystère! Plus nous étions unis et plus chacun cheminait seul; plus chacun portait les fardeaux des deux autres, et plus chacun était seul à porter son fardeau. En sorte que l'unité du petit troupeau n'a fait que grandir avec les années, mais que la solitude de chacun n'a fait que s'approfondir en même temps, parfois cruelle à vrai dire. C'était la part de Dieu.
- « je n'en dirai pas plus, sinon que les deux sœurs étaient très secrètes, chacune à sa manière, Raïssa cachant ses trésors et ses peines dans l'éclat de l'intelligence et la grâce des paroles ailées, Véra cachant les siens da n«s un silence où s'abritaient la bonté, la vivacité princière et les songes d'un esprit candide et aventureux. La solitude de Raïssa était celle d'un poète aux doigts incroyablement sensibles et délicats, ami des beautés du monde et entré dans l'épaisseur de la croix, tout livré à la vie contemplative et aux immolations de l'amour; la vie de Véra était celle d'une contemplative déguisée en sœur de charité, singulièrement forte et pitoyable aux misères des âmes, et tendrement reçue à la table de jésus.
- « Et ma solitude à moi? Il me semble que c'était celle d'une espèce de scaphandrier maladroit, avançant comme il le pouvait au milieu de la faune sous-marine des vérités captives et des larves du temps. On ne saura jamais à quelles tentations de tristesse noire et de désespoir un philosophe peut être exposé à mesure qu'il descend dans la connaissance de soi-même et de la grande pitié qui est au monde. C'est dans la nuit qu'enfin sera ici-bas son repos, si dans cette nuit plus proche de Dieu que le jour, plus désolée aussi, une invisible main qu'il aime le conduit comme un aveugle » (Carnet de notes, 196 1).

En 1963, les Eglises protestantes de France se réunissaient, à la recherche de leur unité. Dans un discours qu'il adressa alors aux délégués de ce Synode, le Pasteur Charles Westphal leur proposa, sur les tentations de l'unité et sur le mystère de l'Eglise, ces quelques réflexions:

« Car enfin, quelle unité cherchons-nous? Et quel doit être au juste le rôle de la Fédération dans cette recherche? Nous sommes toujours guettés par trois tentations :

- celle d'une unité assurée par une unification rigoureuse de l'administration ecclésiastique et par un gouvernement autoritaire, c'est celle qu'on pouvait appeler, avant Vatican II, la tentation romaine;
- celle d'une unité assurée par la soumission littérale à une confession de foi ou à quelque déclaration scripturaire partielle, c'est ce que j'ose appeler la tentation des sectes;
- et celle d'une unité fédérative qui ne nous engage pas trop et nous permette au besoin de nous protéger les uns contre les autres, celle-là est la tentation des bonnes consciences protestantes.
- « La perspective de notre Assemblée: une Eglise pour le monde, nous conduira-t-elle à surmonter toutes nos tentations?
- « Souvenons-nous-en: l'unité de l'Eglise est un mystère, le mystère du Corps du Christ dont nous sommes membres. Ce mystère ne peut être reçu que dans la Foi, et ne doit être vécu que dans la Foi. Ce n'est pas une organisation, quelque forme qu'elle prenne, qui peut créer et maintenir une unité, mais le libre consensus des croyants aux écoutes de l'Esprit, l'obéissance fraternelle des croyants à la vocation qu'ils reconnaissent leur être

commune. Sur ce chemin, les structures nécessaires à la manifestation de notre unité nous seront données, quand et comme le Seigneur le voudra. Ces structures seront toujours relatives, secondaires, provisoires, il n'y aura de structure définitive que dans le Royaume de Dieu. Mais Dieu veuille que, dans l'attente active et tremblante et joyeuse de ce Royaume qui vient, nous puissions apporter ensemble au monde qui nous entoure, non seulement la Parole de la Réconciliation, mais une démonstration significative et prophétique de cette Réconciliation. »

## III. LES VERTUS DE L'ÉQUIPE

Pour réfléchir sur les vertus nécessaires à la vie de l'équipe, il n'y a pas de meilleur guide que S. François de Sales<sup>49</sup>.

Pour lui, en effet, comptent avant tout les « humbles » vertus:

« Chacun veut avoir des vertus éclatantes et de montre et attachées au faîte et chapiteau de la Croix, afin qu'on les vole de loin et qu'on les admire. Fort peu se pressent de cueillir celles qui, comme le serpolet et le thym, croissent au pied et à l'ombre de cet arbre de vie. Cependant ce sont les plus fortes et odorantes et arrosées du Sang du Sauveur, qui a donné pour première leçon aux chrétiens: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Pour l'évêque de Genève, humilité et charité vont de pair:

- « Continuez donc courageusement à bien ravaler votre courage par humilité et à l'exalter par charité... Etudiez bien cette leçon, car c'est l'unique leçon de notre souverain Maître: « Apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur. »
- « Il n'est pas besoin pour l'exercice des vertus de se tenir attentif à toutes. L'humilité et la charité sont les maîtresses cordes; toutes les autres y sont attachées. »
  - « La douceur et l'humilité sont les bases de la sainteté. »
- « Apprivoisez petit à petit la vivacité de votre esprit à la patience, douceur, humilité et affabilité parmi les niaiseries, enfances et imperfections des sœurs. »
  - « Pratiquons certaines petites vertus propres à notre petitesse. A petit mercier, petit panier. »
- « je vous recommande la douce et sincère courtoisie qui n'offense personne et oblige tout le monde, qui cherche plus l'amour que l'honneur, qui ne raille jamais aux dépens de personne... »

Sans doute faut-il parfois faire des remarques, mais il y a la manière:

« Celui qui préviendra son prochain en « bénédiction de douceur » sera le plus parfait imitateur de Notre-Seigneur. Faites toujours vos corrections avec le cœur et les paroles douces. »

«Je vous supplie seulement que, parce que cette porte (de la réforme) est étroite et malaisée à passer, vous preniez la peine et la patience de conduire par celle-ci toutes vos Sœurs l'une après l'autre; car de les y vouloir faire passer à la foule et en presse, je ne pense pas qu'il se puisse bien faire. Les unes ne vont pas si vite que les autres. Il faut avoir égard aux vieilles; elles ne peuvent s'accommoder si aisément; elles ne sont pas souples, car les nerfs de leurs esprits, comme ceux de leurs corps, ont déjà fait contraction. »

La pratique de ces humbles vertus, soyons-en persuadés, est absolument indispensable à la vie d'une équipe. Et cette pratique demande un effort de tous les instants. Il n'est pas si facile de vivre en solidarité d'équipe! Il faut se garder, par exemple, à la fois de ne pas agir assez, d'agir trop, et d'agir « en dehors »; autrement dit, un bon équipier n'est ni passif, ni brouillon, ni indépendant. Il faut « faire connaissance » des autres, au sens profond et biblique du mot. Il faut apprendre à travailler ensemble, à s'apprécier mutuellement, à découvrir les charismes de chacun, afin de ne laisser aucun talent à l'abandon. Il faut enfin essayer en tout de construire de la Joie et du bonheur.

Ce serait une grave illusion que de se dire : « l'équipe n'est pas ce qu'elle devrait être » et de ne pas être, nous, ce que nous devons être. Il ne faut pas attendre que l'équipe soit parfaite et définitive pour s'y donner à fond. L'équipe ne donne que ce qu'elle reçoit.

La loi de l'équipe est celle de l'Evangile: « Qui perd, gagne... » « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut-être mon disciple. »

<sup>&</sup>lt;sup>49</sup> Lire par exemple: S. FRANÇOIS DE SALES, *L'équilibre surnaturel*, extraits de lettres. Vitte, Ch. III spécialement.

Sachez ne pas être ce « cavalier seul » qui entre, qui sort, qui fait ce qu'il veut quand il le veut, sans rien demander ni se soumettre à rien; ni cette « sensitive » que personne ne peut toucher sans déclencher un drame; ni ce raisonneur qui semble avoir plaisir à discuter, à prendre l'opposé des autres; ni cet entêté qui revient toujours sur le même chapitre, inlassablement.

Et n'oubliez jamais ce signal d'alarme: celui qui cesse de dire « nous » et se met à parler « des autres », ou même de « l'équipe », celui-là se met en dehors de l'équipe.

Des difficultés? Bien sûr, il y en a, et de toute sorte. Quand elles se présentent, il faut d'abord faire attention aux « belles-mères ». Comme pour un foyer c'est en équipe que doivent se résorber les difficultés de l'équipe sans aller tout raconter à des gens du dehors même bien intentionnés. Par ailleurs, il faut avoir assez de sagesse pour ne pas dramatiser, pour savoir faire la part des choses. Enfin, ne jamais oublier ces conseils de l'Ecriture:

- « La charité couvre la multitude des péchés... »
- « Ne laissez pas le soleil se coucher sur votre ressentiment. »

Ajoutons une dernière mise en garde, mais qui cette fois vaut pour l'équipe en tant que telle: face aux autres équipes, à la paroisse, à la Congrégation religieuse, à l'Eglise, l'équipe doit savoir rester un ferment. Elle ne doit pas devenir un ghetto. Elle ne doit pas être un « grumeau ». Ce sont précisément les équipes qui vont le mieux qui sont menacées par cette tentation. On est unis, on pense tous la même chose, on est bien ensemble... et on finit par penser qu'on peut se suffire, qu'on possède la vérité. Au lieu de faire lever la pâte de l'Eglise, on devient « grumeau ». Comme le sang qui reste fluide dans le corps, elle ne doit pas être un caillot dans le corps mystique.

L'équipe n'est Jamais un but en soi: elle n'est qu'un moyen, l'instrument de l'apostolat. Il ne faut jamais perdre de vue le Royaume de Dieu à bâtir. L'équipe doit être aussi disponible, pratiquer la même abnégation, que chacun de ses membres. Et ce n'est pas le moins difficile!

## Parabole des fruits

En conclusion de ces réflexions sur l'équipe, je vous propose une parabole. Nous sommes semblables à des fruits. Pour des fruits, cependant, il y a plusieurs manières d'être ensemble.

Il y a les fruits sur leur arbre. Chacun d'entre eux reçoit sa part de soleil: « chacun pour soi et Dieu pour tous », dit le proverbe. C'est la dispersion, sans unité. Déjà Jésus disait: « Si le grain (et le fruit) ne meurt, il reste seul. »

Il y a les fruits empilés dans une corbeille. Une corbeille de fruits, cela a une certaine beauté. Mais chaque fruit reste lui-même, simplement juxtaposé aux autres. C'est la coexistence, plus ou moins pacifique, mais sans unité autre que le contenant.

Il y a les fruits que l'on a fait passer dans un mixer, - un malaxeur - afin d'en exprimer le jus. Ici, chaque fruit a perdu son identité propre. C'est l'unité totale, mais sans diversité. Tous s'offrent à tous, mais dans la dilution. Des êtres sont amalgamés, mais ils y ont perdu leur personnalité.

Il y a enfin la salade de fruits. Cette fois, il y a en même temps coexistence et unité. Chacun reste lui-même, sans perdre sa personnalité, à une condition cependant: les fruits doivent accepter d'être coupés en morceaux, seuls les plus petits (les cerises), c'est-à-dire ceux qui ont assez d'humilité, peuvent rester entiers. L'harmonie, l'odeur, le goût de l'ensemble viennent du mélange consenti.

Cette parabole peut nous aider à mieux comprendre la pensée de Jésus. jésus en effet ne se contente pas de nous voir vivre ensemble, il veut nous voir vivre « un ». L'acceptation et la reconnaissance de la diversité ne suffisent pas. Il faut accepter d'être transformés par Lui pour être vraiment en équipe.

Nous sommes ré-unis. Cela veut dire: unis d'une manière nouvelle, unis par un cœur nouveau. L'équipe, c'est la *ré-union au nom de Jésus*. Quitte à se laisser couper en morceaux...

« Dans le Christ, vous qui jadis étiez loin, vous êtes devenus proches... car c'est Lui notre Paix, lui qui des deux n'a fait qu'un peuple, détruisant la barrière qui les séparait, pour créer en sa personne les deux en un seul homme nouveau » (Eph 2, 12-15).

## CHAPITRE 10 La Révision de Vie

La révision de vie est la pierre angulaire de la vie d'une équipe. Elle est à la fois quelque chose de très personnel et de très communautaire. Elle aide à réaliser le bien commun de l'équipe, sa consécration. Chaque membre de l'équipe, et toute l'équipe en tant que telle, apprennent à vivre de plus en plus en présence du Christ et de sa Parole.

## A quel niveau la situer

La révision de vie ne se situe ni au niveau de la psychologie, ni à celui de notre effort personnel vers la perfection: elle n'est pas un moyen de défoulement thérapeutique; elle n'est pas non plus un examen de conscience qui cherche à dire le bien et le mal. Elle se situe en réalité au niveau de la foi. Elle a pour but de nous permettre le passage du moralisme au théologal. Grâce à elle, en effet, nous devons arriver à prendre conscience de notre infidélité perpétuelle au Seigneur, de notre «nuque raide »; grâce à elle, nous essayons de faire vivre en nous l'esprit de foi, d'espérance et d'amour, et nous apprenons à nous regarder comme habités par Dieu.

La révision de vie est en effet une mise en commun de notre vie *devant Dieu*, parce que nous savons que seul le regard de Dieu donne sa signification à notre vie en l'englobant dans sa miséricorde, dans sa tendresse. Ainsi, les Hébreux dans le désert ont-ils pris conscience du sens de leur vie en réalisant que Dieu seul pouvait les sauver.

La révision de vie, c'est un effort pour dépasser le regard humain superficiel, pour nous laisser regarder par Dieu, pour nous aider à devenir ce que Dieu nous appelle à être.

La révision de vie dans une équipe ou un foyer est un acte liturgique, une humble supplication à l'Esprit-Saint, une attitude contemplative de tout ce qui fait notre existence et qui demande une conversion, un changement de vie.

#### Du semeur aux pèlerins d'Emmaüs

Un bon point de départ nous est fourni par la Parabole du Semeur (Mt 13, 3-8). La Semence, nous dit jésus, c'est la Parole du Royaume; le terrain où tombe cette semence, c'est nous. Mais cette parabole peut s'appliquer, tout aussi bien qu'à notre vie personnelle, à la vie d'équipe qui est le champ où la Parole est appelée à prendre racine et à donner ses fruits.

Dans cette perspective, la révision de vie peut être considérée comme l'effort de tous pour que, dans les circonstances les plus diverses, la semence-Parole tombe dans une terre où elle pourra fructifier. En révision de vie, en effet, nous nous demandons: quel terrain suis-je pour la Parole? Et quel terrain sommes-nous, ensemble? Notez bien que ces questions se posent au présent. Il ne suffit pas de se demander: quel terrain ai-je été hier, ou avant-hier? C'est aujourd'hui qui compte. Hier, en effet, je pouvais être une bonne terre bien préparée et fertile, et puis voilà que le suis devenu plein de rocailles... A l'inverse, il se peut qu'hier j'étais envahi par les ronces, mais le feu a pris et me voilà aujourd'hui mieux disposé...

Mais l'Evangile nous fournit un exemple vivant et concret de révision de vie: c'est la rencontre de jésus et des pèlerins d'Emmaüs (Lc 24).

Les pèlerins Ont été pris par un événement dans lequel ils ont été impliqués: la rencontre de jésus de Nazareth, « un prophète puissant ». Mais les juifs l'ont mis à mort. Les pèlerins sont découragés devant ce malheur.

Ils rencontrent le Seigneur sans le reconnaître et lui racontent l'événement. Alors jésus leur fait faire une révision de vie.

Il commence par leur reprocher leur peu de foi: « Esprits sans intelligence, lents à croire... » Lorsque nous commençons une révision de vie, il vaut mieux ne pas jeter cela à la figure de notre frère, mais il est bon de nous dire, nous-mêmes, que nous sommes « sans intelligence, lents à croire ce qu'ont annoncé les prophètes ». Nous voyons bien en effet l'événement qui nous pèse, mais nous ne savons pas lire cet événement dans la lumière de l'Evangile: « Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances, pour entrer dans la gloire? »

Après quoi jésus rappelle toutes les interventions de Dieu dans le passé, toutes les merveilles qu~il a faites pour son peuple. Il leur fait découvrir comment il est, lui, jésus, le sens dernier, la signification ultime de tous ces événements.

Le résultat de cette révision de vie? Ecoutons les pèlerins: « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant d'amour quand il nous parlait en chemin?... » Et ils reprennent la route de Jérusalem pour annoncer aux autres disciples ce qu'ils ont vu et entendu.

Ainsi, c'est l'Evangile lui-même qui nous fournit les *éléments* de la révision de vie. Nous trouvons en effet dans ce récit:

- un événement;
- une lecture de cet événement à la lumière des prophètes et de l'Ecriture;
- le passage d'une situation d'échec et de découragement à l'explication de cette situation;
- la reprise de l'action.

La révision de vie, c'est l'éclairage d'une situation de notre vie à la lumière de l'Evangile. Nous re-situons notre vie dans le dessein de Dieu, non pour arranger les choses, non pour inventer un plan d'action en vue d'un objectif, non pour réunir des personnes en un tel groupe, mais pour mettre notre vie à la lumière que Dieu nous a donnée dans l'Evangile de Jésus-Christ. La révision de vie ne peut donc pas être un simple échange d'idées, s'agit-il d'idées nouvelles; c'est un renouvellement du regard intérieur: voir par « les yeux illuminés du cœur » qui, dit S. Paul, nous « font voir quelle espérance nous ouvre l'appel du Christ, quels trésors de gloire renferme son héritage parmi les saints et quelle extraordinaire grandeur sa puissance revêt pour nous, les croyants... » (Eph. 1, 18).

#### Fausses et vraies révisions de vie

Le mot « révision » vient du latin « revisere », qui veut dire « revoir » ou, mieux, « revenir voir ». Il s'agit de « revenir voir » les choses et les événements. Non pas pour se contenter de les passer en revue. Mais pour arriver à les voir d'une manière nouvelle, avec un regard nouveau. C'est bien à cela que tend jésus quand il dit à ses disciples: « On vous a dit... eh bien, moi, Je vous dis... » La révision de vie véritable se situe précisément à ce moment où nous entendons Jésus nous dire: « Moi, je vous dis... »

Cette vision nouvelle concerne ma personne et les personnes avec qui je suis en équipe, et non des situations d'ordre temporel général.

Rappelez-vous l'anecdote de l'héritage, telle que la raconte S. Luc dans son Evangile:

« Quelqu'un de la foule lui dit: Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. Il lui répondit: Mon ami, qui m'a établi pour être votre luge ou régler vos partages? Puis il leur dit: Gardez-vous avec soin de toute cupidité... » (Lc 12, 13-15).

Vous le voyez: jésus refuse de se laisser entraîner dans une situation temporelle, puis il ramène ses auditeurs à la véritable perspective, en éclairant les situations personnelles. C'est vers les personnes que jésus tourne toujours son regard!

Cette distinction est très importante. L'oublier, c'est s'exposer aux pires erreurs, et c'est fausser complètement la révision de vie.

Ecoutez, par exemple, cette histoire racontée par l'Abbé Maréchal qui a été l'un des fondateurs de la JOC suisse, puis de l'Action Catholique Ouvrière. Il sait de quoi il parle: Un homme, grièvement blessé, était en train de mourir à l'hôpital. Des camarades vont le voir, et il se plaint à eux qu'on ne lui change plus son pansement; l'un des visiteurs va en faire la remarque à l'infirmière qui, surchargée, répond vivement: « A quoi bon, puisqu'il est perdu quand même! »

L'incident est évoqué en réunion d'Action Catholique, à la révision de vie. On décide d'aller voir la supérieure de l'hôpital. Mais cette démarche échoue. Nouvelle révision de vie, nouvelle décision: aller se plaindre au curé. Mais celui-ci refuse d'intervenir. A l'occasion d'une nouvelle révision de vie, l'un des équipiers en arrive à cette conclusion: « Puisqu'il en est ainsi, je n'irai plus à la messe. »<sup>50</sup>

<sup>50</sup> Cf. le livre d'Albert MARÉCHAL, *La Révision de vie*. Publications de l'Action Catholique Romande (Lausanne, Suisse), p. 44.

Beau résultat en vérité! mais que manquait-il à ces révisions de vie? Le « fait de vie » a été vu seulement de l'extérieur. Sans essayer de le considérer avec le « regard nouveau » de l'Evangile, les équipiers ont immédiatement embrayé sur l'action. Finalement, on ne s'est occupé des personnes que pour « arranger les choses », alors qu'il aurait fallu penser à changer le cœur de l'infirmière, de la supérieure, du curé... et le sien d'abord.

Voyez au contraire comment le Christ s'y est pris avec la Samaritaine. Elle ne venait au puits que pour chercher de l'eau, et voici que jésus lui fait faire une totale révision de vie. « Si tu savais le don de Dieu, et quel est celui qui te parle... » Il lui fait sentir le plus profond de son cœur à elle et de son cœur à lui. On est à un tout autre niveau!

Il ne faut pas embrayer trop vite sur l'action. Ce qui compte, c'est le regard porté sur les personnes. C'est un effort à faire dans toutes nos révisions de vie, si nous voulons que pénètre dans le cœur de l'homme la vérité de l'Evangile.

De nombreux passages du Nouveau Testament sont à relire dans cette perspective de la révision de vie. L'épître de Jacques, par exemple (1, 19-26), ou encore la « prière » de Paul dans son épître aux Ephésiens (3, 14 ss).

Et n'oublions jamais la dimension communautaire de la révision de vie. Si on se met en équipe, c'est pour vivre la rencontre de Dieu. Or c'est la révision de vie qui donne un corps à l'équipe:

« La vie fraternelle, que ce soit sous une forme plus stricte ou plus large, est indispensable aux Petits Frères. Cependant, il faudra bien se souvenir qu'une telle vie est composée d'un corps et d'une âme. Le corps, c'est la communauté de vie plus ou moins étroite dans le logement, les repas, les prières communes. L'âme, c'est l'amitié spirituelle qui doit unir les frères dans un commun désir de se faire aider et de prendre leurs frères à leur charge. Sans cette entraide et cette amitié, la vie commune est comme un corps mort et rien ne vient en compenser les inconvénients.

« La révision de vie est comme le point d'insertion de l'âme dans le corps: la révision, en tant qu'exercice de vie commune, peut prendre la première place et l'amitié fraternelle peut aussi dans un moindre effort tendre à la supprimer sous prétexte que les échanges ont déjà eu lieu au cours de la journée. Il faut les deux: il ne faut pas que le cadre de la fraternité soit trop rigide, mais il faut que la communauté ne cesse pas de posséder les frères, de les garder liés les uns aux autres en un corps visible, même s'il est souhaitable qu'entre religieux plus expérimentés le corps soit accompli et allégé de manière à ne pas étouffer l'âme » (René Voillaume).

## La pratique de la révision de vie<sup>51</sup>

Nos révisions de vie doivent être marquées par un effort constant en vue de la réalisation de quelques valeurs fondamentales, il faut en effet

- Un effort pour toujours plus de vérité et d'authenticité: vérité des paroles que nous prononçons; authenticité de notre vie, qui doit être conforme à ce que nous déclarons vouloir être.
- Un effort pour regarder tout homme comme une personne digne de considération, de respect. Et pour le regarder dans la lumière de la foi.
- Un effort pour que notre pauvreté soit vraie. On peut vivre dans une baraque, mais on n'en est pas forcément plus vraiment pauvre.
- Un effort pour que notre prière soit vraie, une recherche de Dieu, permanente, intime, aussi bien dans la prière individuelle que dans l'office commun.
- Un effort pour que notre charité, pour que notre chasteté, soient elles aussi authentiques.

Par la révision de vie, nous nous regardons dans la règle de l'Evangile. Nous appliquons le « Venez avec moi, et reposez-vous un peu », ainsi que la parabole de la tour à construire: nous nous asseyons pour voir si nous sommes capables de construire cette tour. Quand il s'agit du Royaume de Dieu à édifier, la conclusion de ce temps de réflexion (comme de la parabole) est de « renoncer à tout ce que l'on possède pour devenir le disciple du Christ » (Lc 14, 33).

<sup>&</sup>lt;sup>51</sup> Je reprends ici des notes qui avaient été publiées en annexe dans les premières éditions du *journal d'une Mission ouvrière* (Cerf) et qui n'ont pas été reprises dans la réédition en livre de poche (Seuil. Livre de vie).

On pose souvent cette question: quel doit être le sujet de la révision de vie? Question finalement sans grande importance: quel que soit le genre adopté (partir d'un événement, d'une parole de l'Ecriture, de ce que nous avons choisi de vivre... etc.), ce qui compte c'est que notre révision de vie soit *un regard sur notre vie*.

Mais ce regard doit avoir deux aspects complémentaires:

D'abord, un aspect de rectification, de justice. Nous nous sommes liés les uns les autres dans une équipe, nous avons décidé de pratiquer ensemble des activités religieuses et apostoliques telles que prière, Eucharistie, visites des gens, etc. Dans tous ces domaines nous devons notre participation à Dieu et à l'équipe, puisque nous avons accepté de vivre pour le compte d'un autre. Si, pour telle ou telle raison, nous avons été défaillants, nous devons *en justice* en rendre compte à l'équipe. C'est une dette réciproque. Et si je ne puis pas tenir un engagement d'une manière habituelle, il faut savoir l'adapter aux circonstances nouvelles.

Ensuite, un aspect de construction, de charité. Ceci va beaucoup plus loin que le premier aspect. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », a dit Jésus : nous devons être en tendance vers cette perfection. Nous devons vivre le « Qu'ils soient un » dans la totalité de son exigence. Un avec le Père, le Fils et l'Esprit, un avec tous les hommes, et un spécialement avec l'équipe. C'est une illusion de penser que je puisse être un avec tous les hommes si je ne fais pas cet effort pour être un avec mon équipe. Ici, la révision de vie devient extrêmement exigeante. Nous essayons de « voir, juger, agir » à propos de nos engagements apostoliques, de notre vie d'équipe, de notre recherche de Dieu. Nous ne perdons jamais de vue le but qui est de réaliser la transparence réciproque, seul moyen de vivre dans l'unité. Entreprise difficile entre toutes...

#### Les conditions d'une bonne révision de vie

- La première condition, pour réaliser une bonne révision de vie, c'est de la préparer avec soin. Ici, l'improvisation n'est pas de mise.
- Ne jamais oublier qu'il s'agit d'un acte religieux.

« Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux... » La révision de vie, c'est le sacramental de l'équipe. Si on est vrai devant Dieu, on est vrai devant ses frères. Et si on est vrai devant ses frères, on est vrai devant Dieu. C'est l'aspect ecclésial de notre vocation chrétienne: nous ne sommes pas seuls pour marcher vers Dieu, nous marchons en Eglise, en communauté, en équipe.

- La révision de vie suppose un climat d'amitié, de charité. Amitié commencée réellement, et enracinée dans la charité. Nous devons faire l'expérience vivante de notre responsabilité mutuelle.
- Respecter les cinq minutes quotidiennes, où l'on se dit ce qui a frappé chacun dans la journée, en bien tout autant qu'en mal. La meilleure révision de vie serait celle où l'on nia pas de reproche à se faire, ceci ayant été dit au moment voulu, et où l'on est uniquement tourné vers l'écoute mutuelle, vers l'aide fraternelle, à partir même des événements qui ont pu faire difficulté.
- Une discrétion absolue doit entourer la révision de vie. Ce que J'ai pu confier à son occasion, dans une ambiance d'intimité, ne concerne que mon équipe. Ne jamais plaisanter sur ce que l'on y a dit.
- Choisir, pour la révision de vie, un moment où le calme et la détente sont possibles; un moment où l'on est sûr de ne pas être dérangé.
- Prendre le temps de se dire ce qu'il faut, sans se hâter, parce que la hâte empêche les confidences amicales, mais sans traîner en longueur, ce qui alourdirait la rencontre.
- Savoir aborder les situations graves sans tomber dans la psychanalyse ni la psychologie. Si nous sentons q'un équipier cesse d'être en transparence avec ses frères, c'est le signe que quelque chose ne va pas... Et souvent l'on arrive trop tard parce que l'on n'a pas osé parler.

Bref, la révision de vie est comme une pyramide dont l'image devrait être présente à nos esprits en toute circonstance. Le but, c'est d'arriver au sommet; mais comment y parvenir si la base est chancelante? Il est important de ne pas l'oublier: nous n'atteindrons le sommet que dans la mesure où, sans nous lasser, nous ferons ces humbles révisions de vie sur ce qui constitue la base de notre existence.

#### Le «surcroît » de la révision de vie

La révision de vie, nous l'avons dit, est un acte essentiellement religieux. Elle apporte pourtant un bienfait secondaire sur le plan simplement humain, un « surcroît » qui n'est pas négligeable et dont il faut dire un mot

avant de conclure ce chapitre: grâce à la révision de vie, les équipiers deviennent peu à peu des adultes, des hommes véritables.

Etre un homme véritable, c'est très difficile : il s'agit de réaliser un équilibre dans tous les domaines, avec une plénitude harmonieuse. Un homme, pour être un homme et non un sauvage, doit se cultiver comme on cultive un champ. Le bienfait secondaire de la révision de vie, c'est donc de nous apprendre à nous regarder en face. Il ne s'agit pas tellement de se demander: « ai-je fait bien ou mal? » comme nous le demande la conscience morale classique; mais de nous demander plutôt: « ai-je réagi en homme, ou en enfant? » Réagir en homme, c'est réagir « en face ». Cela nous aide à prendre conscience de certaines défaillances que l'on préfère ne pas trop regarder.

La révision de vie aide à devenir adulte. Qu'est-ce qu'un adulte? Non pas quelqu'un qui va criant partout qu'on ne le traite pas en adulte - c'est justement le signe de son adolescence - mais un homme (ou une femme) cohérent, qui a fait l'unité de sa personnalité. Il y a chez lui une stabilité, sa vie est orientée dans une direction bien déterminée. On peut compter sur lui, ses amis savent qu'il n'est pas homme à changer d'avis tout le temps.

Il a une certaine capacité de responsabilité; il sait dépasser les emballements pour vivre de conviction; il sait affronter la durée; il se sait responsable de la totalité de sa vie, de sa vocation. C'est un homme socialisé, non centré sur lui-même, ouvert aux autres de façon active, capable d'assumer les situations sociales, les conditionnements, dans lesquels il se trouve. Il accepte sans tricher les réalités de ses expériences et de ses propres limites, y compris ce qu'il y a encore en lui de déséquilibre, de fausseté. Il accepte sa condition d'homme pécheur et gracié.

Ainsi donc, la révision de vie fait de nous, par surcroît, des hommes. Des hommes qui, grâce à elle et à la vie d'équipe, sauront jusqu'à leur mort ne pas se prendre trop au sérieux...

### CHAPITRE 11 Les Communautés de base

La vie de Jésus - cela a été le cœur de ma découverte missionnaire à Marseille, durant les treize années de vie avec les dockers, - s'est déroulée suivant trois étapes, de très inégale longueur. D'abord, Jésus a vécu trente ans dans le silence et l'obscurité. Puis, pendant trois ans, ce fut la vie publique, le ministère de la prédication. Enfin, trois jours, et trois jours seulement, furent consacrés au « sacrement » : de la Cène et la Croix à la Résurrection de Pâques. Cette vérité est particulièrement importante à rappeler lorsqu'il s'agit des communautés de base. Quiconque veut participer à l'une d'elles doit accepter à l'avance la perspective d'une longue période de vie cachée. Une communauté de base ne peut naître sans une amitié préalable, fondée sur une vie longuement partagée, dans l'humilité, la pauvreté, l'échange monotone et quotidien.

## 1. UNE EXPÉRIENCE BRÉSILIENNE

Les communautés de base, c'est un peu comme les soucoupes volantes, disions-nous souvent en équipe, il y a dix ans: On en parle beaucoup; quelques-uns prétendent même qu'ils en ont vu... Pour ma part, j'ai eu la chance de participer, au Brésil, à la naissance et aux premiers développements de l'une d'entre elles<sup>52</sup>.

Nous étions arrivés à trois, en juillet 1964. Quelques jours après, le 17 août, l'un de nous, Paul Xardel, trouvait la mort: écrasé par un camion à la sortie de l'usine, alors qu'il se rendait à la chapelle de notre quartier pour célébrer la Messe<sup>53</sup>. C'était la mort la plus banale qui soit, car les accidents de la circulation sont très nombreux dans ce quartier. Ainsi, dès le début, nous apprenions que l'amitié qui unissait notre petite communauté initiale pouvait aller jusque-là, jusqu'à la mort.

Puis un autre frère, brésilien lui, est venu remplacer Paul, et nous avons vécu ainsi, travaillant en usine, partageant la vie du quartier: les mêmes transports, les mêmes pannes d'électricité, les mêmes joies, les mêmes peines.

Pour la première année, nous nous étions fixé un objectif très simple: chercher Dieu. Le chercher ensemble, pour lui-même, au milieu des gens du quartier et des chrétiens.

En 1965, nous décidons de tenter un premier effort d'évangélisation parmi les chrétiens pratiquants, c'est-àdire de ceux qui se réunissaient le dimanche dans notre minuscule chapelle. Nous choisissons un certain nombre de thèmes pour cette évangélisation. Dans les débuts, c'est l'enthousiasme:'une soixantaine de personnes viennent aux réunions. Mais la lassitude vient vite: trente personnes seulement, puis vingt, puis dix, enfin cinq... Au bout d'un certain temps il fallut arrêter.

Un jour, pourtant, les mêmes chrétiens pratiquants nous poussent à recommencer quelque chose. Cette fois, nous posons une condition: « D'accord, mais vous allez tous devenir missionnaires. » Et nous leur demandons: « Acceptez-vous de connaître Jésus-Christ pour le faire connaître aux autres? »

Tout doit être bien clair dans les esprits: Si nous nous réunissons à nouveau, c'est pour fonder l'Eglise, pour nous retrouver autour de jésus « mort pour rassembler les enfants de Dieu dispersés ». Pour cela, il va falloir trois choses: écouter la Parole de Jésus, transformer à cause d'elle nos manières de penser et d'agir, répandre autour de nous la Parole pour nous réunir à ceux qui auront entendu à travers chacun cette même Parole.

« Comme mon Père m'a envoyé, a dit Jésus, moi aussi je vous envoie » (Jn 20, 21). Tel est le départ de la vraie vie missionnaire. Il y a une différence énorme et fondamentale entre un « cercle biblique » où l'on vient écouter et s'instruire et une rencontre où, dès le départ, on se veut responsable de la diffusion de la Bonne Nouvelle.

Et c'est ainsi qu'a commencé une *nouvelle étape* dans la fondation de cette communauté. Tous les dimanches, pendant vingt semaines, une trentaine de personnes assistèrent aux réunions. Ces réunions comprenaient toujours trois parties: l'écoute de la Parole, une prière improvisée, et une mise en commun sur ce qu'on venait de faire ensemble.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>52</sup> Lire *Demain, les communautés de base*, par Dominique BARBÉ. Cerf.

<sup>&</sup>lt;sup>53</sup> Quiconque veut savoir comment un prêtre affronté aux situations les plus éprouvantes de notre temps les surmonte grâce à l'étude et à la prière doit lire La *flamme qui dévore le berger* (Cerf) qui contient les notes de Paul Xardel écrites au jour le jour jusqu'à la veille de son accident.

je me souviens que le thème de la première réunion fut - pour bien souligner notre dessein – celui-ci: jésus nous appelle à le suivre. Vers la fin, nous passons quelques photos, représentant la campagne brésilienne; et l'un de nous demande: « Croyez-vous que, là, on puisse vivre de Dieu? » Tous répondent affirmativement. Puis, sans transition, une photo d'usine: « Et là, est-ce qu'on peut vivre de Dieu? » Réponse: « Ah non! Là, ce n'est pas possible. » Alors nous avons simplement répondu: « Et pourtant, jésus a dit de prêcher l'Evangile à toute créature, d'aller jusqu'au bout du monde. Il n'y a donc pas un coin du monde où l'Evangile ne soit pas possible. »

Les réunions suivantes firent découvrir jésus homme, Jésus Fils de Dieu et, par là même, jésus Seigneur. Puis toute une série où jésus partage avec nous ses richesses: sa Parole, son corps, ses frères, sa mère. Enfin, dernière étape, Jésus partage son Père, son Esprit, et il nous rassemble en lui: son Eglise.

Peu à peu, ceux qui étaient d'abord de simples auditeurs sont devenus des *messagers* de la Parole. Ils ont découvert jésus vivant et rayonnant, jésus ressuscité. Ainsi ils sont passés de la religion d'un Christ mort à celle du Christ ressuscité. Une trentaine d'hommes et de femmes sont restés fidèles jusqu'au bout et c'était merveille de voir la Parole « active dans le croyant » selon le mot de l'apôtre Paul.

Au bout de vingt semaines, le moment était venu de faire un pas de plus. Un moment difficile! Nous avons posé à chacun la question suivante: « Qui d'entre vous accepte de prendre la responsabilité d'un petit groupe qui se réunira non plus chez nous, mais dans une maison? Qui accepte d'être vraiment missionnaire? »

Ils étaient affolés: « On n'y arrivera pas, ce n'est pas possible! » « je ne veux pas qu'une réunion se passe chez moi... » « On était si bien chez vous!

C'était la minute de vérité, celle où se joue la naissance d'une communauté. Finalement, quatre ou cinq personnes acceptèrent d'être responsables, et quelques autres furent d'accord pour aller avec eux. Les premières équipes étaient nées.

Tout se passa dès lors comme dans l'Evangile: Jésus rencontre André, André rencontre Simon; Jésus rencontre Philippe, puis Philippe va parler à Nathanaël; la Samaritaine fait de même avec les gens de son village. C'est un appel en chaîne, une véritable libération d'énergies cachées. Ainsi, nous avons vu Renato, qui désirait déjà devenir prédicateur, aller de maison en maison avec l'appareil de projection. Quand la maison était trop petite pour contenir tout le monde, il projetait ses images sur le mur extérieur. Toujours il trouvait, pour commenter l'Evangile, le mot qu'il faut, le mot de la vie.

Plus merveilleux exemple encore: ces trois femmes qui jamais, dans leur vie, n'avaient pris d'initiatives. L'une faisait fonctionner le projecteur, l'autre se tenait près de l'écran pour expliquer les images, et la troisième complétait dans l'assistance les explications de sa compagne. Quand on les entendait alors raconter leur foi dans leur langue bien à elles, dans le langage savoureux de quelqu'un qui vient de redécouvrir la fraîcheur de la vérité évangélique, on se sentait en plein dans la transmission authentique de la Parole.

Il y eut ainsi huit équipes de huit à douze personnes, se réunissant une fois par semaine ou par quinzaine, chaque fois dans un foyer différent. On commençait par une prière commune, adressée à ce Christ vivant qui nous entend, ou par un chant. Puis chacun racontait les événements de la semaine. Enfin, c'était la lecture et le partage de l'Evangile.

Et nous comprenions de mieux en mieux cette vérité: Dans la mesure où un homme est écouté par d'autres hommes, il prend conscience que Dieu l'écoute lui aussi.

#### Les Chefs de Communauté

Mais à ces communautés, il fallait des chefs, des animateurs et quelles sont les qualités requises chez un futur responsable d'une communauté de base? Comment lui faire réaliser ce qu'il devra réaliser, et d'abord en luimême? Nous avons cherché longtemps, jusqu'au jour où le6 conseils que donne S. Paul à Tite et à Timothée, pour le choix de l'« épiscope », nous ont apparu lumineusement adaptés:

« Il faut que l'épiscope soit irréprochable, qu'il n'ait été marié qu'une fois, qu'il soit sobre, pondéré, courtois, hospitalier, apte à l'enseignement, ni buveur ni batailleur, mais bienveillant, ennemi des chicanes, détaché de l'argent, sachant bien gouverner sa propre maison » (1 Tim 3, 2-4)<sup>54</sup>.

Rien n'est plus concret. Chacun se sent concerné, sur des points très concrets y compris la boisson et la fréquentation des prostituées, où il faudra lutter avec soi-même, au nom du Christ jésus.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>54</sup> Voir la note de la Bible de Jérusalem sur les « épiscopes » à propos de Tite 1, 5.

Saint Paul ajoute d'autres qualités, non moins nécessaires :

«Que ce ne soit pas un nouveau converti, de peur qu'il ne tombe, aveuglé par l'orgueil, sous la condamnation portée contre le diable. Il faut de plus que ceux du dehors lui rendent un beau témoignage... » (I Tim 3, 6-7).

Alors seulement on pourra accéder à l'ultime qualité: être un lutteur « dans le bon combat de la foi et la conquête de la vie éternelle » (I Tm 1, 18).

Quand tout cela est dit à des hommes réels qui s'appellent Waldemar ou Francisco, ces textes sortent de leur banalité. Ils sont exactement ce que ces hommes avaient besoin d'entendre. Et eux-mêmes décideront de jeûner les jours qui précéderont leur entrée en fonction.

De la même manière, on voit alors surgir de la poussière qui les recouvrait les « ministères, ces dons, ces aptitudes propres à chacun », autrement dit *les charismes*, qui doivent aboutir à la construction de la communauté entière.

Ici encore, il faut relire saint Paul. Il nous parle souvent des dons spirituels et des ministères (2 Co 3, 6; 1 Co 12, 1 et suivants). Les charismes, nous dit-il, sont des dons pour tous. Ils servent à édifier les communautés. Ils proviennent de la grâce divine (I Co 14; Rm 12).

Tous ces dons, nous les avons vus à l'œuvre dans notre petite communauté: l'un sait débrouiller les situations apparemment inextricables, l'autre sait consoler, l'autre réveillera la communauté qui s'assoupit et un (une) autre présider. Sans oublier le don qui, pour saint Paul, est le plus excellent de tous: l'Amour fraternel.

C'est grâce en. tous cas à ces dons que la communauté a pu durer, au fil des années. Elle a même pu endurer le retour temporaire en France des équipes missionnaires: pendant leur absence, l'ensemble des responsables a pris en charge la prédication, l'assemblée du Dimanche et les baptêmes.

Bien sûr, la communauté a été éprouvée par des défections. Mais toujours il y a eu le « petit reste », disponible à la Parole de Dieu, et sur lequel repose l'Esprit.

Quelque chose est né chez les jeunes. Par exemple, cette fois où, pour faire passer le message de Noël, ils ont décidé de provoquer les adultes en demandant à Michel Cuénot de les aider. Michel leur a commenté l'icône de la Nativité, et leur a donné quelques textes bibliques: avec ces munitions, ils sont allés dans les familles afin de les sensibiliser au mystère de Noël et les amener à prier.

De même, un autre groupe de jeunes se réunit régulièrement avec un missionnaire pour préparer la liturgie dominicale. Un groupe de jeunes foyers se réunit de son côté pour réfléchir à partir des problèmes qui se posent à eux, en foyer.

Chez tous, il y a un attachement profond à la personne du Seigneur Jésus; et de cette rencontre avec le Christ naît l'Eglise, convocation des disciples de Jésus.

Il y a des problèmes, des tentations, sans doute. Ainsi, la joie de découvrir Jésus-Christ et de vivre ensemble cette découverte a pu amener quelques-uns à se considérer comme des « purs », des propriétaires de la vérité. La grande tentation qui accompagne les découvertes nouvelles, c'est de faire table rase de ce qui a précédé ces découvertes: on refuse de tenir compte du passé, on considère que c'est maintenant que s'accomplit l'histoire. Un seul. aspect se trouve privilégié, à l'exclusion de tous les autres...et l'Eglise du Christ se trouve défigurée.

Il a donc fallu réagir. La communauté a alors décidé de s'engager dans un programme exigeant, en recommençant une Ecole de la Foi populaire. Pendant deux heures, chaque semaine, une centaine de participants écoutent la Parole, font un effort de compréhension théologique, biblique, et procèdent à une « révision de foi ». Les équipes missionnaires redémarrent.

Vous le voyez, l'œuvre missionnaire est toujours à recommencer.

Si j'ai insisté sur l'expérience d'Osasco, ce n'est point minimisation de ce qui se faisait ailleurs, mais parce que j'ai vu, de mes yeux, naître, grandir, souffrir, cette communauté et je devrais dire mourir et ressusciter cette centaine de femmes et d'hommes découvrant la résurrection de Jésus.

Nous sentions terriblement à quel point ce peuple avait reçu et recevait les sacrements de la foi - baptême, confirmation, eucharistie - sans avoir reçu le matériau vivant de la foi, c'est-à-dire, la Parole de Dieu. Nos regards se tournaient alors vers l'Afrique que nous ne connaissions qu'à travers les livres ou les articles de revue parlant des catéchistes et des chefs de communauté. D'Asie également, du Laos, du Vietnam, nous arrivaient des informations expliquant comment des villages avaient pu trouver une organisation leur permettant de vivre leur foi et même de « pratiquer » en l'absence du prêtre.

Cinq ou six ans plus tard, allant au Togo, le découvris ces catéchistes qui, pour le prêtre-ouvrier que j'étais, représentaient, eux qui n'étaient ni prêtres, ni ouvriers, l'idéal de vie vers lequel nous tendions depuis le début: partager la vie, le travail des hommes tout au long du jour et, le soir, annoncer à ces mêmes hommes la joyeuse Nouvelle de jésus Seigneur et Sauveur.

En Amérique latine, le coup d'envoi avait été donné à Medellin :

« La communauté chrétienne de base apparaît comme le noyau premier et fondamental de l'Eglise, qui, dans son milieu, devient responsable des richesses de la foi et de son expansion, et même du culte, célébration et expression liturgique de la foi. Ainsi donc, cette petite communauté est constituée comme une cellule initiale de la structuration ecclésiale, comme un centre d'évangélisation, et même à notre époque, comme un agent de promotion humaine et de progrès » (Medellin 15, 10).

Au Brésil, on dénombrerait aujourd'hui 40 000 petites communautés, notamment en milieu rural. Une rencontre de responsables a eu lieu à Vitoria, du 23 juillet au 1<sup>er</sup> août 1976, avec des gens de la base dont certains avaient fait plus de 3 500 km en bus<sup>55</sup>. Douze évêques participaient à la rencontre.

## II. EN AFRIQUE

Cette Afrique vers laquelle, du Brésil, nous tournions nos regards s'est révélée maîtresse de vie communautaire, je glane dans un champ très vaste quelques faits au Cameroun, d'abord, puis en Tanzanie.

- A. Au Cameroun, Mgr ZOA, archevêque de Yaoundé, a donné, le 12 septembre 1973, des directives fortes et claires en vue de la priorité à accorder aux « Communautés locales » responsables et capables de se prendre en charge:
- 1. « Susciter des communautés locales à taille humaine, où les personnes puissent se connaître concrètement et organiser les solidarités vraies existantes, assumant leurs responsabilités pour un salut commun. Le Poste Central devient l'expression d'un engagement collectif et localisé pour le salut de tous: c'est beaucoup plus qu'un lieu de dépannage cultuel, visant à faciliter l'accès aux sacrements à un plus grand nombre. »
- 2. « Priorité au repérage et à la formation des *animateurs de ces communautés*. Nous avons été habitués à manier les foules; il s'agit maintenant de repérer leurs leaders, leurs animateurs qui seront les porteurs de leur communauté. Le Christ s'adressait aux foules, puis choisit 72 disciples, puis le groupe des Douze Apôtres, parmi lesquels trois, Pierre, jean et André, sont ses intimes; or, Il nous dit: « Faites des disciples ». Tous ceux qui ont voulu révolutionner le monde ont suivi cette démarche: trouver des personnes et les entraîner à agir elles-mêmes, continuant ce qui aura été commencé. Soyons disponibles pour le choix de ces animateurs, ne les cherchant pas seulement parmi les bons chrétiens, pratiquants, mais sachons discerner tous ceux qui font déjà quelque chose, même s'ils sont dans une situation matrimoniale canoniquement compromise. Ne disons plus: il n'y a personne de capable; car il y a toujours quelqu'un et s'il n'est pas à notre niveau, à nous de nous mettre à sa portée pour monter ensemble. »
- 3. « Recherche d'une *pédagogie évangélique et apostolique*. Il s'agit d'un souci nouveau; jusqu'ici, l'éducation était plutôt paternaliste à l'égard des fidèles et des communautés, entraînant, et leur passivité et une certaine dichotomie entre leur vie et leur foi. Montant en chaire pour déclarer: « Tu peux aller aux sacrements ou pas », le prêtre devenait comme la conscience des fidèles et des communautés, l'arbitre du bien et du mal. La Révélation était comme un dépôt enfermé dans un coffre-fort devant lequel nous avions à monter la garde. Or nous ne pouvons pas nous mettre à la place des personnes et remplacer leurs consciences comme si nous revenions de chez Dieu le Père connaissant la place qu'il réserve à chacun et la lui assignant.

Donc priorité à la Parole de Dieu; il s'agit de dépasser l'enseignement du catéchisme et les dispositions canoniques par l'expérience spirituelle et la vie évangélique, renvoyant chacun à sa conscience et à sa liberté devant n'importe quelle autorité.

« En particulier nous avons à approfondir le rapport entre Parole et sacrement, revaloriser la parole qui donne signification à tout.

Consacrés pour l'annonce de l'Evangile qui libère les personnes et suscite les communautés, cherchons dans nos réunions de secteurs et de paroisses comment concentrer nos forces, en personnes, en temps et finances, sur cet essentiel: susciter des communautés locales et former leurs animateurs.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>55</sup> Informations Catholiques Internationales, novembre 1976.

« L'objectif fondamental de notre pastorale est d'aider notre Eglise à s'enraciner, s'indigéniser, se naturaliser, pour qu'elle soit tellement du territoire qu'elle puisse se développer à partir d'ici, de nos besoins et de nos possibilités. Si l'africanisation n'est pas nécessairement numérique et quantitative, elle doit être stratégique. Voulant servir des communautés locales, partons des réalités locales pour définir les objectifs, les priorités et la stratégie missionnaire de notre diocèse. »

Ainsi, dans cette ligne, ont été vécus en 1975, 1976 et 1977, trois « mois de la Foi » où l'étude du Peuple de Dieu dans son Exode, - celui de Moïse mais également celui des prophètes, de jésus surtout et le nôtre aussi - a été étudié ainsi que les éléments de base d'une communauté.

B. - Mais c'est en Tanzanie que le mouvement communautaire a pris le plus d'ampleur. Au cours de la première assemblée plénière de l'épiscopat de la Tanzanie, à Dar-es-Salaam, sous la présidence de Mgr Sangu, évêque de Mboya, le thème était « L'apostolat des laïcs en Tanzanie aujourd'hui ». Mgr Kalilombe, évêque du Malawi, avait été invité à donner un exposé. Il s'est dit convaincu que « la vie de l'Eglise est uniquement fondée sur les communautés de base et que, sans elles, il n'y a aucune possibilité de rendre l'Eglise locale autonome, d'avoir son propre ministère et de connaître un épanouissement par ses propres efforts. »

Un article de Bernard Joinet dans Spiritus donne de précieuses indications<sup>56</sup>:

- « A la frontière de la Tanzanie et du Kenya, il y avait de si nombreux groupes de catholiques dissidents que les missionnaires firent des enquêtes pour étudier les raisons de ce mouvement hors de l'Eglise.
- « La raison principale était que les habitants cherchaient dans ces Eglises indépendantes un substitut à la famille traditionnelle en train de se dissoudre dans le choc de la culture technique. Cette prise de conscience amena les missionnaires à réfléchir sur la théologie des chrétiens comme fils de Dieu et de l'Eglise, comme famille de Dieu, Peuple de Dieu et Communauté de service. »
- « On essaya alors avec deux groupes de catéchumènes non pas d'abord de transmettre une doctrine, mais de construire une communauté vivante. L'accent est mis sur la prière et le service. Les deux groupes, peu à peu, se soudent en communauté.
- « Quand la communauté atteignit 100 membres, elle se divisa en deux. C'est ainsi que naquirent 28 communautés en trois ans ». La reconnaissance eut lieu au cours d'une eucharistie et de réjouissances qui les intègrent officiellement à l'Eglise, Peuple de Dieu, et à une paroisse.

Elles regroupent de 30 à 200 personnes, mais le chiffre optimum semble être de 50 à 200 membres. Il y a d'abord:

- des assemblées informelles, avec approfondissement biblique, qui relie l'Ecriture aux traditions locales. La communauté prie avec chants et battements de mains. Puis la liturgie est suivie de discussions sur les affaires courantes;
- liturgie eucharistique formelle qui est le signe de la communion avec toutes les autres communautés dispersées dans le monde. Le rite suivi est celui de l'Eglise universelle;
- les services sociaux:

Les activités de service simple (bâtir la maison des aveugles... sont essentielles pour ces communautés appelées par le Christ à être les signes de l'amour de Dieu pour les hommes. Peu à peu, elles découvrent que le meilleur moyen de servir la communauté humaine est de participer à la réalisation des plans de développement du gouvernement.

Les responsables de ces communautés sont de trois types:

- Les prophètes: qui ont une vision des choses et poussent leurs frères dans cette direction
- -Les médiateurs: qui aident le groupe à garder son unité et règlent les conflits entre personnes
- Les administrateurs: centrés sur la tâche, doués pour l'organisation et les réalisations.

L'expérience prouve qu'on a toujours tendance à être des médiateurs, mais pour qu'une communauté marche bien, il faut à la fois des médiateurs, gardiens de l'unité, des charismatiques enflammés par la Parole de Dieu, et des administrateurs qui permettent à la communauté de dépasser les paroles pour se mettre à l'action.

- Le Clergé et les Catéchistes sont là comme conseillers et ministres de l'unité, à l'intérieur de chaque communauté, mais aussi ils visitent régulièrement les différentes communautés et font le lien.

Ce mouvement de formation de petites communautés a été brusquement accéléré par le regroupement de plus de 9 millions d'agriculteurs dans des villages communautaires ou villages de développement.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>56</sup> Spiritus, Décembre 1976.

En effet, toute la plaine centrale de près de 800 km de diamètre était habitée par une population dispersée et clairsemée avec un minimum de 1,5 habitants au km'.

Les experts ayant prouvé qu'il n'y avait pas de développement possible sans un minimum de 35 habitants/km², depuis 1967, la T.A.N.U. (Tanganika African National Union), le Parti unique, a tenté de créer une société égalitaire dans la liberté, en trois temps:

- 1. Les habitants se regroupent librement;
- 2. Quelques familles se mettent à travailler ensemble;
- 3. Devant les avantages du travail en commun, tout le village se met à travailler ensemble et devient un village communautaire.

La persuasion n'ayant pas réussi, en 1973, le gouvernement décide que la population doit être regroupée en 1976. En 1976, 9 millions d'agriculteurs étaient ainsi regroupés. Ventes et achats passent obligatoirement par la coopérative.

Les anciennes communautés chrétiennes éclatent.

Les déménagements mal préparés de milliers de personnes quittant leurs maisons, leurs voisins, sont une source de souffrance. Prêtres, religieuses, catéchistes, accompagnent les chrétiens et toute la population dans cette épreuve. L'Exode est réellement vécu et la Bible devient référence et source d'espérance.

Toutes les structures ecclésiastiques ont éclaté. Il n'y a plus de paroisse, mais des communautés chrétiennes présentes dans chaque village.

Peu à peu, les chrétiens se retrouvent, en particulier dans les « groupes d'Evangile » dans lesquels ils se réunissent d'eux-mêmes spontanément pour lire la Bible, l'étudier, discuter et prier.

L'attitude du clergé change. Un Evêque affirmait dernièrement:

« Les chrétiens eux-mêmes sont capables d'organiser et de conduire leurs communautés. Ils ne devraient pas avoir une attitude de dépendance vis-à-vis d'un prêtre ou d'une sœur. La continuité est importante, d'où la nécessité de responsables locaux et la co-responsabilité.

Dans ce contexte, le prêtre est au service des communautés. Il peut ainsi vivre la communauté de destin avec les gens du village, et souvent va d'un village à l'autre. Mais le prêtre n'aura une certaine crédibilité que dans la mesure où il partagera leurs labeurs, souffrances et joies.

« Une question se pose également: les relations de la communauté chrétienne avec la communauté villageoise: la,, question ne se pose pas encore d'une manière aiguë, car les communautés chrétiennes sont encore en train de se constituer lentement, dans certains villages ujamaa anciens, il se produit parfois des heurts.

« Foi et théologie s'interpellent mutuellement. Il ne s'agit plus ici d'une théologie de la libération réduite à la prise de pouvoir, mais d'une théologie de la libération continue... que Mgr Mwoleka, évêque de Rulenge, préfère appeler « théologie de la promotion », cette promotion prenant place après la prise de pouvoir et s'étendant dans le temps, dans un effort continu. »

#### III. PAUL VI ET LES COMMUNAUTÉS DE BASE

Lorsque, en 1964-1969, nous vivions la riche aventure brésilienne d'Osasco, la réalité des communautés de base était loin d'être répandue, d'où le titre de Dominique Barbe, *Demain, des communautés de base*. Les dix années qui se sont écoulées depuis ont confirmé la vitalité de cette forme de vie chrétienne et marqué ses limites. Et toutes deux, vitalité et limites ont trouvé leur consécration dans le grand document de Paul VI sur *L'Evangélisation dans le Monde moderne*.

La vitalité des communautés de base s'est affirmée en Amérique Latine et en Afrique. Certes en Europe, au Québec plus encore, le mot est souvent employé, mais - sans aucune Intention polémique - que recouvre-t-il? Rares me paraissent les communautés rassemblées autour de la Parole, en Eglise; plus nombreux les groupes unis (ce qui est certes légitime, mais différent) par une option sociale ou politique, un désir de voles nouvelles, un certain type de dialogue avec les incroyants. Mais surtout ces groupes où l'accent est mis sur les relations interpersonnelles, naissent souvent en marge de ce qu'ils appellent eux-mêmes « l'Eglise officielle » ou « l'institution » ou même « l'appareil ». De fait, la plupart se disent: « informels », « underground », « souterrains », « parallèles », « sauvages », « spontanés », et leur durée de vie semble limitée à deux ou trois ans.

En Amérique Latine, au contraire, comme en Afrique, le lien essentiel entre ces communautés naissantes et leur évêque a permis de donner aux communautés de base - quel que soit le nom qui les désigne - leur vraie place et leur vrai visage.

Cette naissance, en pleine vie et sur le terrain, des communautés de base a retenti dans l'Eglise universelle. Nous étudierons plus loin la révolution opérée par le Concile, lui-même préparé par une série de précurseurs. je me borne ici à signaler quelques documents romains qui ont jalonné ces dix ans et concernent plus directement les communautés de base: timides au début, - réticents diront certains, mais non fermés, ajouteront d'autres - ils s'engagent de plus en plus.

Le 2 juin 1970<sup>57</sup> Paul VI déclarait à l'Audience Générale que le Concile avait voulu redonner au Peuple de Dieu l'esprit communautaire, « l'atmosphère indispensable du croyant » qui lui permet de respirer « l'atmosphère de communion », c'était le point de départ théologal.

A la XXI<sup>e</sup> semaine italienne d'aggiornamento pastoral (3 octobre 1971), Paul VI parle des « communautés de base »:

« Le danger serait la tendance à se couper de l'Eglise institutionnelle en s'opposant à ses structures extérieures au nom de l'Evangile. Mais nous pensons qu'il faut faire effort pour assister ces groupes, pour comprendre leurs tensions dynamiques et les valeurs positives qui peuvent exister en eux, afin de les insérer dans la communion ecclésiale de l'Eglise locale ».

Paul VI énumère « les valeurs positives » :

- « redonner souffle à la tendance associative »
- « recréer le sens de la communion ecclésiale voulue par le Concile »,

et il rappelle la « domus ecclesiae » (maison de réunion) forme originaire et primitive de l'assemblée des fidèles<sup>58</sup>.

D'autres documents peuvent être cités, entre autres un article de la Congrégation des Religieux de décembre 1975, une communication du P. Arrupe, préposé général des jésuites (Doc. Cath., 6 juin 1976, p. 529-531). --

Mais il faut souligner par dessus tout «Evangelii nuntiandi » qui opère le tri entre « communauté de base » « solidaire de l'Eglise » et communauté de « critique » et de « contestation de l'Eglise ».

Tout le paragraphe 58 peut, doit servir maintenant de charte aux « communautés ecclésiales de base », non pour les figer mais pour qu'elles sachent opérer le tri du froment et de l'ivraie. Paul VI dit et redit clairement à quelles conditions, « exigeantes certes mais exaltantes, les communautés ecclésiales de base correspondent à leur vocation la plus fondamentale: auditrices de l'Evangile qui leur est annoncé et destinataires privilégiées de l'évangélisation, elles deviendront elles-mêmes sans tarder annonciatrices de l'Evangile ».

#### **CHAPITRE 12**

Caractéristiques d'une communauté chrétienne à partir du Nouveau Testament

« Faites-nous voir jésus »

Dans les controverses actuelles, qui remplissent les colonnes des journaux, de nombreuses personnes se plaignent de ce que l'Eglise ne parle plus de Dieu. Sans doute, parmi ceux qui font ainsi entendre leur voix, beaucoup ne sont pas des piliers d'Eglise. Il y a tout de même quelque chose de grand dans cette plainte; même mal formulée, elle rejoint la demande faite à Philippe par des sympathisants grecs: « Seigneur, nous voudrions voir Jésus » (Jn 12, 21). Ce qui nous met sur la route des Béatitudes: « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur: ils verront Dieu » (Mt 5, 8).

A l'heure actuelle, on demande aux prêtres toutes sortes de choses; « Quelle sorte de pilule faut-il prendre? » Ou encore: « Quel engagement politique ou syndical est-il préférable? » Il est vrai qu'autrefois l'on demandait: « Faut-il faire partie de la fanfare chrétienne? » Trop rares sont ceux qui savent demander: « Faites-nous voir jésus. » Si cette question leur était plus souvent posée, il est sûr qu'un bon nombre de prêtres et de personnes consacrées à Dieu se sentiraient plus fermes dans leur identité chrétienne.

Comme toujours, il faut revenir à l'exemple des premières communautés chrétiennes. Qu'y voyons-nous? Des gens qui, tout naturellement et spontanément, « faisaient voir Jésus ». Ils ne s'occupaient pas tellement de

<sup>&</sup>lt;sup>57</sup> Doc. Cath., 21 juin 1970.

<sup>&</sup>lt;sup>58</sup> Doc. Cath., 3.10.1971, p. 858.

recruter: cela, c'était l'affaire du Seigneur. Rappelez-vous la conclusion du chapitre 2 des Actes: « Et le Seigneur ajoutait à la communauté ceux qui seraient sauvés. » On ne le soulignera jamais assez - le recrutement, si l'on peut employer ce vilain mot, c'est l'affaire de Dieu beaucoup plus que celle des hommes. Ce qui est demandé aux hommes, c'est de faire voir Dieu. Dans l'Evangile, d'ailleurs, ce qui se voit passe toujours avant ce qui s'entend.

Pour faire voir Dieu, il faut d'abord le voir. Ce n'est pas au terme de records ascétiques que nous réussirons à voir Dieu, que nous arriverons à cette spontanéité qui ouvre le Royaume aux petits enfants et à ceux qui leur ressemblent. Où apprendrons-nous la voie de l'enfance? Comment deviendrons-nous accueillants au don de Dieu, comme le petit enfant accueille ce qui lui vient de ses parents? Où apprendrons-nous à être tendres dans la vie d'équipe?

« je leur enlèverai leur cœur de pierre et je leur donnerai un cœur de chair », a promis le Seigneur. L'ennui, c'est que cette substitution ne se fait pas d'un seul coup. Elle n'a rien à voir avec ces greffes cardiaques où on vous enlève votre vieux cœur qui ne vaut plus rien, et on vous en met un nouveau : ça serait l'idéal si cela réussissait à tous les coups. Mais Dieu ne fait pas ce genre de chirurgie. Dans la poitrine du chrétien, il reste toujours un morceau de cœur de pierre à côté du nouveau « cœur de chair ». Il faut lutter chaque jour pour que le cœur de chair prenne le dessus sur le cœur de pierre.

Ainsi, le plan de Dieu tient en ces deux points:

- *Jésus, Fils de Dieu, révèle au monde l'Amour de son Père.* Dieu est amour, Dieu est tendresse. jésus, Fils de Dieu tout entier tourné vers son Père, révèle au monde la charité de son Père, l'amour de son Père. C'est le Christ qui a donné un visage à la tendresse de Dieu.
- Et les chrétiens que nous sommes sont appelés à prolonger cette manifestation de l'Amour de Dieu, à prolonger la visibilité de l'Amour de Dieu: « Car ceux que d'avance il a discernés, il les a aussi prédestinés à reproduire l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères » (Rm 8, 29). Déjà créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, nous devons devenir des images de son Fils incarné. Notre vocation, c'est d'être des images, des icônes de ce Christ, afin qu'Il soit l'aîné d'une multitude de frères.

#### La communauté de Jérusalem

« Ils se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. La crainte s'emparait de tous les esprits; nombreux étaient les prodiges et signes accomplis par les apôtres.

« Tous les croyants ensemble mettaient tout en commun; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et en partageaient le prix entre tous selon les besoins de chacun.

«jour après jour, d'un seul cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple et rompaient le pain dans leurs maisons, prenant leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. Ils louaient Dieu et avaient la faveur de tout le peuple. Et chaque jour, le Seigneur adjoignait à la communauté ceux qui seraient sauvés » (Ac 2, 42-47).

Le texte le plus actuel de l'Ecriture, celui dont on peut dire qu'à chaque siècle, à chaque tournant de l'Histoire, à chaque réforme, il a remis l'Eglise en route, c'est bien ce bref passage des Actes des Apôtres. jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle environ, lorsqu'on parlait de « Vita apostolica », de vie apostolique, c'est à cet idéal de la première communauté chrétienne de "Jérusalem qu'on faisait référence. Pendant plus de mille ans, les moines et moniales de tous ordres qui se sont succédé dans l'Eglise n'avaient, au fond, pas d'autre but que de vivre cet idéal, de suivre cet exemple.

Aujourd'hui encore, ces quelques versets du Nouveau Testament ne sont pas moins vivants. Au cours d'une conférence donnée à une réunion mondiale du Conseil des laïcs, à Rome, en octobre 1975, le P. Lyonnet rappelait qu'ils sont l'un des textes bibliques le plus souvent cités par le dernier Concile. Le Concile, en effet, « y voit le modèle, non seulement de la vie religieuse (*Perfectae Caritatis, 15, 1*), de celle des missionnaires (Ad *Gentes, 25, 1*) et des prêtres (*Presbyterorum Ordinis, 17, 4* et 2 1, 1), mais du peuple saint tout entier (*Lumen Gentium, 13, 1; Dei Verbum, 10, 1*). »

Deux notations importantes doivent être soulignées, à la suite du P. Lyonnet:

• Premièrement, il ne faut pas considérer ce passage des Actes comme un petit tableau séparé. Il est bien au contraire la conclusion de tout ce qui précède, à savoir de la Pentecôte et du baptême des premiers chrétiens: deux événements qui viennent s'achever et converger dans notre texte. Ecoutons le P.

Lyonnet: « Tout converge vers lui : effusion du Saint-Esprit, prodige du « parler en langues », de quelque façon qu'on doive l'interpréter, baptême, tout aboutit à ce miracle, non moins extraordinaire quoique d'un genre différent, que constitue une telle vie menée par des hommes. Le récit de la Pentecôte ne s'achève pas, comme on pourrait le croire, avec le baptême des premiers chrétiens, mais avec la description de leur vie... »

Là-dessus, le P. Lyonnet signale un « détail de composition »tout à fait étonnant. Si J'y fais allusion ici, ce n'est pas pour faire savant, mais parce qu'aucune de nos principales traductions bibliques n'en parle, et que c'est très important. Voici donc ce que dit le P. Lyonnet:

« Il y a une triple répétition, manifestement intentionnelle, d'une locution adverbiale relativement rare, *epi tô autô*, signifiant « ensemble », littéralement « formant une unité ». C'est en tous cas le seul passage de tout le Nouveau Testament où la locution soit répétée. On la trouve au début du récit, au v. 1 : « Le jour de la Pentecôte étant arrivé, tous étaient dans le même lieu, formant une unité (*epi tô autô*) ». Or elle est deux fois répétée dans le tableau final décrivant la vie de la communauté, ainsi étroitement rattachée à l'ensemble du récit et notamment à son début. D'abord au v. 44 : « Tous ceux qui avaient cru (c'est-à-dire les nouveaux baptisés mentionnés au v. 41), formant une unité (*épi tô autô*); mettaient tout en commun... »; puis une deuxième fois, au terme du dernier verset, dont la traduction littérale, calquant le grec, est la suivante: « Et le Seigneur accroissait le nombre de ceux qui seraient sauvés, jour après jour, tous formant une unité (*epi tô autô*). »

• Deuxièmement, le P. Lyonnet souligne avec quelle insistance le mot « jour » est utilisé dans tout ce récit. Reprenez tout le chap. 2 des Actes: c'est frappant. Au verset 1

« au jour de la Pentecôte »; au v. 15 à la troisième heure de ce jour »; au v. 41 : « ce jour-là ». Puis vient notre description de la « vita apostolica ». On nous dit alors que « jour après jour, d'un seul cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple » (v. 46), puis aussitôt après que « le Seigneur accroissait le nombre de ceux qui seraient sauvés, jour après jour, tous formant une unité » (v. 47).

Nous avons déjà eu l'occasion de souligner dans l'Evangile de jean, lors de l'appel des premiers disciples, cette insistance sur les jours: le premier jour, le deuxième jour, le jour suivant, etc... Manifestement, l'évangéliste cherche à évoquer le souvenir des jours de la création. On peut dire qu'il en va de même ici, au moment de la fondation de l'Eglise.

Relisons maintenant le v. 42, où tout se trouve merveilleusement condensé: « Ils se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain, à la prière. »

« Assidus à l'enseignement des apôtres » : le chrétien mène une vie tout imprégnée de l'Ecriture, cherchant en elle le sens des êtres et des choses, y trouvant la grande vision du Plan de Dieu sur le monde. N'oublions pas que l'enseignement des Apôtres consistait avant tout à expliquer l'Ecriture, c'est-à-dire pour eux l'Ancien Testament. La première proclamation de jésus, ce qu'on appelle le kérygme, se réalisait en montrant la réalisation en jésus de toute l'Ecriture et surtout des Prophètes. Rappelez-vous la prédication adressée par jésus lui-même aux pèlerins d'Emmaüs: « Reprenant Moïse, les Prophètes et les Psaumes, il leur expliqua tout ce qui le concernait ». Ce qui, par parenthèse, nous rappelle l'importance de l'Ancien Testament pour la compréhension de la foi.

« Fidèles à la communion fraternelle » : c'est l'accord des esprits entre frères croyants, mais c'est aussi le partage de la vie, de la peine, des efforts, avec nos frères les plus pauvres, pauvres en ressources matérielles ou pauvres de Dieu.

« *A la fraction du pain » : c'est-à-dire* cette liturgie, cette adoration silencieuse de la personne du Christ se livrant pour nous dans l'Eucharistie, nous unifiant en Lui, « nous métamorphosant en son image de plus en plus resplendissante » (2 Co 3, 18).

« *A la prière* » : ce culte intérieur, spirituel, cette mise à la disposition de Dieu pour qu'il agisse. Seule, l'oraison donne à notre vie en Christ sa dimension et ses perspectives.

Nous avons donc là les quatre composantes essentielles de la Communauté chrétienne. Mais, chose très importante et que souligne vigoureusement le P. Lyonnet, c'est que ces quatre composantes gravitent littéralement autour de la seconde qui est la *Communion fraternelle*, en grec la *Koinônia*. *Tous* les détails, en effet, que donne ensuite S. Luc sur l'unité de la communauté, à savoir le pain rompu dans les maisons, que tout était mis en commun, que nul ne disait sien ce qui lui appartenait, tout cela ne vise qu'à mettre en relief la

communion fraternelle. D'ailleurs, un peu plus loin dans les mêmes Actes des Apôtres, S. Luc revient sur la même idée: « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait sien ce qui lui appartenait, mais entre eux tout était commun » (Ac 4, 32). On retrouve bien l'enseignement de jésus lui-même, disant que « si ton frère a quelque chose contre toi », il faut d'abord se réconcilier avec son frère avant de présenter l'offrande. Nous savons aussi que si l'Eucharistie dépend de cette communion fraternelle pour être célébrée, c'est elle qui soude le plus profondément cette communion.

Vous le voyez, la communion fraternelle authentique n'est pas d'abord du sentiment: comme la maison bâtie sur le roc, elle est fondée sur jésus et sur la Parole de Dieu.

Est-ce à dire que le sentiment ne jouera pas? Non, mais que le sentiment vient comme une fleur et un fruit sur un arbre: il n'est pas la racine de l'arbre. Si nous fondons une équipe, une communauté, sur la joie de « se sentir »; si nous retrouvons dans nos échanges des expressions trop fréquentes comme « être compris », « en confiance », « reconnu », « pas jugé », l'équipe sera toujours en équilibre instable; et ce souci nous accaparera tellement que nul n'aura plus la possibilité ni le temps de faire autre chose. Si, au contraire, la communauté est fondée sur la volonté de rendre le Seigneur jésus présent et donc agissant, alors le reste naîtra tout naturellement. Nous avons là une nouvelle application de la constante évangélique: « Qui cherche à sauver sa vie, la perdra. » Jacques Dupont, en conclusion de son beau livre sur les Actes des Apôtres, ne dit pas autre chose:

« Luc évite soigneusement de donner aux premiers chrétiens le nom d'amis, alors qu'il emploie assez volontiers ce terme en d'autres contextes. Il ne les désigne pas du nom de *frères*: il les appelle simplement les *croyants*. Cette façon de faire semble inviter à comprendre la conduite des premiers chrétiens à partir de la foi qui les unit dans leur commun attachement au Christ: c'est sur cette foi que se fonde leur Koinônia. »

En somme, la communauté est fondée sur la foi. Ni amis, ni même frères d'abord, mais croyants.

#### Comment se présentent les communautés primitives

On l'a souligné souvent: si S. Luc commence par donner un tableau idéal de la première communauté chrétienne, il suffit de continuer la lecture des Actes des Apôtres pour voir que tout n'était pas toujours aussi merveilleux.

Dès les premiers jours, par exemple, survient le conflit qui oppose les Hellénistes, qui ont vécu à l'étranger et lisent la Bible en grec, et les Hébreux, qui sont des juifs palestiniens. Les Hellénistes se plaignent en effet que, dans le service quotidien, leurs veuves soient négligées. Certes, Dieu sait toujours tirer le bien du mal: ce premier conflit est à l'origine de la fondation de l'Ordre des Diacres. Mais cela ne doit pas nous faire oublier que, dès le début, les défaillances furent nombreuses. Pensez à toutes les difficultés rencontrées par S. Paul à Corinthe (cf. 1 Co, 12 et 13).

« Préparez dans le désert une route pour Yahvé, tracez droit dans la steppe un chemin pour notre Dieu. Que toute vallée soit comblée, toute montagne et colline abaissée, que tout précipice devienne une plaine et tout escarpement une vallée. Alors la gloire de Yahvé se révélera, et toute chair le verra, car la bouche de Yahvé a parlé. »

Dans cet oracle du Prophète vous reconnaissez le thème développé par Jean-Baptiste lorsqu'il annonce la venue du Seigneur. S. Paul à son tour parle, dans sa lettre aux Corinthiens, d'une « voie qui les dépasse toutes ». L'avènement du Royaume ne nous dispense pas de recommencer chaque jour ce travail jamais achevé qui consiste à « préparer le chemin du Seigneur » : ce chemin qui doit être aplani pour que Dieu lui-même y passe, ce chemin que l'homme doit parcourir à son tour en imitant et en suivant le Seigneur afin d'être membre du Corps unique...

Comment se présente la communauté chrétienne de Jérusalem? Si on la regarde seulement du point de vue de l'histoire, en dehors de tout regard de Foi, cette première Eglise se présente à la fois:

- comme une communauté religieuse tout adonnée à la prière et au culte, et rassemblée par la Parole de Dieu:
- comme une fraternité dont les membres n'ont qu'un seul cœur et une seule âme.

« La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme » (Ac 4, 32). Cette association cœur et âme, on la retrouve encore dans le commandement: « Tu aimeras ton prochain de tout ton cœur, de toute ton âme ». Mais on ne la retrouve nulle part ailleurs dans la Bible.

Communauté et fraternité, ce sont deux réalités indissociables. Le danger, c'est de vouloir privilégier l'une ou l'autre. Il y a quelques années, l'Eglise se définissait comme une communauté religieuse, tout adonnée à la prière et au culte eucharistique, mais la fraternité était trop souvent passée sous silence: on S'entendait bien, mais uniquement parce que chacun restait dans sa petite case. Aujourd'hui, au contraire, on parle volontiers de fraternité, d'amour universel, mais l'aspect communauté religieuse est négligé. Or l'Eglise est indissociablement l'une et l'autre réalité. Tel est le grand miracle et le signe du christianisme authentique. Aujourd'hui, pour rendre Dieu présent au monde, il n'y a pas d'autre chemin que celui-là.

«Que tous soient un » (Jn 17, 21). Comment cela se traduit-il? Par la participation à la même foi, d'abord, et par la vie dans une même charité. Les croyants, nous disent les Actes, n'avaient qu'un cœur et qu'une âme: ils n'étaient qu'un. Il ne faut pas nous imaginer que c'était facile pour ces gens-là, pas plus facile qu'à nous aujourd'hui. Bien plus, si nous regardons de près ces premières communautés chrétiennes, nous nous apercevons qu'elles présentaient une diversité qui dépassait tout ce que nous pouvons connaître.

Quelle foule hétéroclite! Il y avait des esclaves et des riches, des jeunes et des vieux, des hommes libres et des affranchis, des membres de toutes les professions. Mais il y avait aussi des gens avec des psychologies et des goûts, pour ne pas dire des cultures, totalement différents : des stoïciens et des gnostiques qui se lançaient dans des théories fumeuses pour améliorer l'Evangile, des pythagoriciens qui refusaient de manger du poisson, des juifs orthodoxes qui ne voulaient pas toucher aux viandes offertes aux idoles, etc. Tout cela cependant se fondait dans une communauté fraternelle, basée sur les quatre caractéristiques que nous avons signalées plus haut. Là était le miracle, le signe par excellence.

#### Trois mots-clés

Mais il nous faut aller plus loin encore dans l'analyse de cette communauté. Pour cela, nous allons nous servir de trois mots-clés que le P. Spicq, dans son gros ouvrage sur la théologie morale du Nouveau Testament, explique avec une grande profondeur. Ce sont des mots grecs, quelque peu intraduisibles, et que l'on retrouve dans le Nouveau Testament à propos de la vie chrétienne.

• L'harmonie avec le prochain, même sur le secondaire (to auto fronein).

Se mettre en harmonie sur l'essentiel, sur la loi, réciter le Credo ensemble, cela peut se faire. Mais se mettre en harmonie même sur ce qui est secondaire! Bien sûr, il ne s'agit pas d'en arriver à avoir tous les mêmes idées; mais au moins à faire attention que dans nos pensées, nos sentiments, nos appréciations des choses, notre intelligence sache se soumettre pour assurer une certaine unité avec les pensées, les goûts, les sentiments des autres. Dans la mesure où le mouvement profond de l'esprit et du cœur pousse à l'entente et à la paix, il n'y a plus d'oppositions. Bien sûr, il y a toujours des divergences, mais celles-ci servent seulement à enrichir la communauté : elles ne sont plus négatives et stériles.

« Ayez les mêmes sentiments », dit S. Paul (2 Co 13, 11). « Les mêmes sentiments », cela veut dire un amour qui rabote les arêtes trop vives, les extrémismes de toute sorte. Sans doute, les extrémistes sont parfois utiles, dans la mesure où ils obligent les autres à bouger, à se remettre en question, mais gare aux excès! Ce qui est primordial, c'est le climat de sympathie: ce qui veut dire, étymologiquement, qu'on éprouve les mêmes choses ensemble.

Il faut, dit-on, nous aimer comme des frères. En fait, il s'agit de bien davantage, car nous sommes frères à cause du Père céleste. D'ailleurs, ce mot *frère* doit être compris dans sa très riche signification sémitique. En hébreu, il a en effet trois sens. Le frère peut être celui qui appartient au Peuple de Dieu, qui a la même religion (même s'il n'est pas juif de race). Il peut être aussi le disciple: celui qui écoute le Maître. Enfin, dans l'Evangile, le frère est le frère dans la Foi, le fils du même Père céleste.

C'est bien ce qu'enseigne S. Pierre: « En obéissant à la vérité, vous avez sanctifié vos âmes, pour vous aimer sincèrement comme des frères. D'un cœur pur, aimez-vous les uns les autres, sans défaillance, engendrés de nouveau d'un germe non point corruptible mais incorruptible: la Parole de Dieu » (1 *P. 1, 22-23*; cf. *3, 8*).

• La « philadelphie ». Etymologiquement, ce mot vient de philein, aimer, et adelphos, frère. Le chrétien est donc dit « philadelphe », parce qu'il aime son frère. Il est dit, dans l'épître aux Hébreux: « Le sanctificateur (Jésus) et les sanctifiés (nous) ont tous une même origine » (2, 11). Cela vient de la nouvelle naissance qui a été la nôtre. Et S. Paul aux Romains: « Vous aimant cordialement avec philadelphie... » (12, 10), c'est-à-dire avec cet amour fraternel qui fait que vous vous donnez les uns aux autres des marques de prévenance et d'honneur. Il n'y a rien de plus pénible dans une équipe,

comme dans un ménage, que ces gens qui s'envoient perpétuellement de « petites vacheries ». Il faut savoir se traiter avec délicatesse, avec « des marques d'honneur ».

C'est la tendresse du Christ qui aime en nous. Là est l'origine du baiser de paix: dès les premières agapes eucharistiques, il était la manifestation de cette tendresse fraternelle. Quand S. Paul invite les Romains à « se saluer les uns les autres », c'est pour manifester cette communion, cette entente fraternelle. Baiser de paix? Oui, mais avant tout baiser d'amour, ainsi que le signifie S. Pierre qui est l'apôtre de la « philadelphie » : « Saluezvous les uns les autres par un baiser de charité » (1 P. 5, 14).

• La « philostorgia ». Ce mot est employé par S. Paul, par exemple aux Romains; « Que l'amour fraternel vous lie d'affection entre vous », traduit la Bible de Jérusalem (12, 10). En fait, ce mot implique qu'on aime aimer: la communauté, c'est un endroit où on est heureux d'aimer. Pour S. Paul, c'est une affection de famille, un attachement spontané, un respect lucide, une tendresse mutuelle.

Quand Paul écrit son billet à Philémon pour lui recommander l'esclave Onésime, il désigne ainsi ce dernier: « Mon enfant bien-aimé et selon la chair et selon le Seigneur. » S. Paul aime Onésime dans sa chair, il a un tendre sentiment pour lui non seulement selon le Seigneur mais comme homme, jusque dans sa chair.

Un chrétien, c'est donc celui qui sait aimer les hommes à la fois selon la chair et selon le Seigneur. Il ne s'agit pas d'aimer seulement selon la chair, on arriverait vite à la pagaille... Ni seulement selon le Seigneur, ce ne serait pas toujours très chaleureux.

Ce qui est merveilleux, c'est de constater ainsi que toutes les requêtes valables de l'affectivité humaine sont assumées dans la communauté chrétienne. Tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, est chrétien. C'est pourquoi S. Paul peut dire: « Aimez la fraternité. » Il ne dit pas seulement « aimez vos frères », mais « aimez la fraternité »

Et il ne s'agit pas d'un vague humanitarisme. Un révolutionnaire russe du XIX<sup>e</sup> siècle écrivait: «N'ayant jamais trouvé quelqu'un à aimer, ni un homme, ni une femme digne de moi, je me consacre à l'amour de l'humanité. » Affirmation anti-chrétienne. Le chrétien aime à la fois et chacun de ses frères et la fraternité.

De plus, cette tendresse fraternelle n'est pas seulement réservée aux membres de la communauté. La communauté est comme le laboratoire où se fabrique la charité, mais celle-ci doit ensuite s'étendre aux autres. « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous? » Réserver son amour aux membres de la communauté, c'est tomber dans l'égoïsme à quelques-uns.

Ce qui nous amène à une grande vérité: dès qu'une communauté chrétienne cesse d'être ouverte aux autres communautés chrétiennes, dès qu'elle se referme sur elle-même, quelle que soit la grandeur de l'amour fraternel qui unit ses membres, c'en est fait de la vie chrétienne authentique. Il faut nous méfier de ces replis comme des caillots dans le sang. La vie chrétienne doit rester fluide en toutes choses.

De cette vérité nous trouvons une preuve, très nette et très concrète, dans le Nouveau Testament. Rappelez-vous l'importance que S. Paul a toujours accordée à la collecte pour l'Eglise de Jérusalem. Celle-ci était composée de judaïsants qui voulaient à tout prix rester fidèles à la circoncision, à la foi et aux coutumes juives. Les autres communautés critiquaient cette attitude « intégriste », accusant leurs frères de Jérusalem de bloquer le progrès de l'Eglise. Or tout l'effort de S. Paul portait au contraire sur les échanges entre Eglises, sur le souci mutuel, afin d'éviter tout repliement sur soi, tout individualisme. Promouvoir la collecte dans toutes les Eglises pour l'Eglise de Jérusalem, c'était à ses yeux la meilleure manière d'éviter que chacun ne se replie sur soi, ne devienne un grumeau...

#### Conclusion

Voilà donc vers quoi nos petites équipes doivent tendre: s'enraciner dans le Seigneur, et non pas sur le sentiment mutuel. Une fois enracinés dans le Seigneur, les plus belles vertus pourront naître; et avec elles les douceurs de la joie chrétienne.

Répétons-le, cette communauté des croyants n'est jamais réalisée en perfection sur cette terre. Le bon grain et l'ivraie seront toujours mélangés. Ils l'étaient déjà du temps de S. Paul, dont les lettres évoquent les « impudiques, cupides, idolâtres, insulteurs et faux frères » qui sévissaient dans les communautés.

La mise en pratique de notre idéal, qui est celui du Christ et de l'Eglise, se heurte sans cesse à la dureté et à la fermeture de nos cœurs humains. Bien sûr, le Psaume chante « qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères de vivre ensemble ». Mais il y a aussi l'Apocalypse, avec ses noires descriptions qui valent pour aujourd'hui et pas seulement pour les derniers temps. Seulement, et c'est encore l'Apocalypse qui nous le promet, le Royaume

triomphe dès aujourd'hui... A nous de vivre ce triomphe, dans l'humble combat recommencé chaque jour, en attendant la victoire finale qui permettra à la fraternité de se réaliser en plénitude.

Dans le petit livre, *Comme s'il voyait l'invisible*, je disais autrefois: « Plus nous sommes, comme apôtres, mêlés à ce monde, passionnés de la terre, de son achèvement à accomplir, bref plus nous sommes passionnés de la montée humaine, plus il faut que le Royaume de Dieu, que la Trinité apparaisse, éclate comme notre seul bien, notre seule patrie: « Pour lui, Jésus-Christ, J'ai accepté de tout perdre. » « Faire éclater ce qui est premier dans notre existence: que Dieu est Dieu, et qu'il nous aime... »

Aujourd'hui, j'ajouterais: Plus l'Eglise veut s'adresser « non plus aux seuls fils de l'Eglise, mais à tous les hommes», plus elle veut aller au monde, plus elle veut être missionnaire, plus aussi il faut que soit visible, lisible aux yeux de tous, la *fraternité chrétienne authentique*. je veux dire une fraternité qui ne soit pas un vague humanitarisme, mais l'amour même venu de Dieu, descendu d'En Haut, et qui soude entre eux une poignée d'hommes et de femmes, consacrés à Dieu par le baptême pour s'aimer les uns les autres, comme Jésus-Christ nous aime.

« Aimez la fraternité », dit S. Pierre. Cela n'est pas exactement la même chose que « aimez vos frères », cela souligne en particulier l'amour entre croyants au sein de la communauté. Sans cette base de départ, nous ne pouvons que nous enliser dans les sables mouvants. Plus nous nous mêlons à l'incroyant, plus doit éclater la sincérité et la vérité de la communion objective qui nous lie; rappelons encore l'exhortation de S. Pierre, mais dans une autre traduction:

« Ayant sanctifié vos âmes, de par l'obéissance à la vérité, pour avoir une dilection fraternelle authentique, aimez-vous d'un amour qui vient du cœur, les uns les autres intensément » (1 P 1, 22).

Ce n'est pas un bon conseil, une pieuse pensée. Nous avons là la maison, l'Eglise, bâtie sur le roc.

#### **CHAPITRE 13**

# Dietrich Bonhoeffer et la vie communautaire

Pour entrer plus avant dans la vie communautaire, nous allons encore une fois nous appuyer sur une expérience vécue. Celle, célèbre, de Dietrich Bonhoeffer. Mais la connaît-on vraiment?

Allemand et protestant luthérien, ce fils d'un professeur de chimie étudie la théologie à Tübingen, Berlin et New York. Il est ordonné pasteur à Berlin en 1931.

En 1932, coup de théâtre. Cela fait des années qu'il est « théologien », mais jusqu'ici il n'avait pas éprouvé la véritable conversion intérieure. Et voilà enfin qu'il devient chrétien! Il écrit alors à son beau-frère: « Si c'est Dieu qui fixe l'endroit où il doit être trouvé, alors ce sera une place qui ne me plaira pas: c'est la Croix. » A partir de ce moment-là, il s'enracine dans la Parole de Dieu puisque c'est elle qui a fait de lui un « chrétien ».

En 1933, il est assistant à l'université de Berlin. Hitler ayant pris le pouvoir en Allemagne, la situation de l'Eglise protestante devient difficile. La hiérarchie officielle se montrant trop faible par rapport au nouveau régime, quelques chrétiens, dont Bonhoeffer, se regroupent en une « Eglise confessante », décidée à rester fidèle coûte que coûte à l'Evangile de Jésus-Christ.

Comment sauvegarder la foi devant les menaces du régime d'Hitler? Nous sommes en 1935. On aboutit à la fondation d'un « séminaire communautaire » dont Bonhoeffer va être le responsable. C'était dé)à une innovation importante pour des protestants qui depuis la Réforme avaient en règle générale rejeté ce type de formation en groupe. Dans son enseignement, Bonhoeffer, au contraire, insiste fortement sur la communauté terrestre, l'Eglise, et l'Eglise visible:

- « L'Eglise n'est pas une communauté d'âmes, comme on le veut aujourd'hui, ni seulement une proclamation de l'Evangile, c'est-à-dire seulement une chaire. Elle est le corps réel du Christ sur la terre. »
- « Quiconque veut devenir un homme nouveau par lui-même en reste au vieil homme. L'homme nouveau, ce n'est pas l'individu justifié et sanctifié, c'est l'Eglise, le corps du Christ, c'est le Christ »<sup>59</sup>.

Pour lui, c'est donc dans la mesure où j'entrerai dans l'Eglise que je deviendrai un homme nouveau.

Dans ce contexte interviennent des formules impressionnantes sur la « faiblesse » de la Parole:

...

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> M. BOSANQUET.

« La Parole est plus faible que l'idée. Les témoins de la Parole eux aussi sont, avec cette Parole, plus faibles que les propagandistes d'une idée. Mais, dans cette faiblesse, ils sont libérés de l'agitation maladive des fanatiques, ils souffrent même avec la Parole. »

Il ne faut pas confondre la Parole du Christ avec une conviction victorieuse et débordante: pour un programme, il n'y a pas d'impossible; la Parole incarnée, elle, accepte le risque d'être méprisée et refusée.

Pour Bonhoeffer, la vie chrétienne ne peut être abstraite la vie fraternelle, la communauté, vont avoir une importance primordiale dans la vie de son séminaire. Il pense d'ailleurs que des communautés nouvelles doivent Jaillir un peu partout dans la chrétienté :

« je crois savoir que je ne serais intérieurement honnête et lucide que si je commençais à prendre au sérieux le Sermon sur la Montagne. C'est là la seule source d'énergie qui peut faire éclater le bastringue, jusqu'à ce qu'il ne reste que quelques flammèches du feu d'artifice. La restauration de l'Eglise viendra certainement d'une sorte de nouveau monachisme qui n'aura de commun avec l'ancien que l'absence de tout compromis d'une vie conforme au Sermon sur la Montagne par obéissance au Christ. je crois que nous sommes au moment de rassembler les hommes pour cela. »

Le salut de l'Eglise viendra d'hommes qui se retrouveront autour de la Parole non pas étudiée seulement, mais intériorisée. Aussi Bonhoeffer a-t-il prévu, pour la communauté du séminaire, une demie heure de méditation silencieuse après le petit déjeuner, et des temps de prière commune. Innovations encore, qui ne sont pas acceptées facilement: les uns s'endorment, d'autres préfèrent, pendant la période de méditation, travailler à leurs prédications. On demande si on peut fumer sa pipe durant ce temps... Mais Bonhoeffer tient bon: pour lui, la prière personnelle est d'une nécessité vitale. Les conseils qu'il donne sont à la fois simples, concrets et empreints d'un grand esprit de foi: « L'indigence de la prière n'est pas supprimée, même par l'Eglise confessante. Le reproche que ce temps de méditation et de prière est légaliste ne me touche réellement pas. Qu'y a-t-il de ' légaliste dans le fait qu'un chrétien apprend à prier, et qu'il y consacre une bonne partie de son temps? »

Bonhoeffer va plus loin encore. Il propose à ses « jeunes théologiens », c'est-à-dire à ses séminaristes, de se confesser. Il pense en effet que la vie communautaire suppose une vie de réconciliation:

« Chers frères, quiconque a éprouvé une fois que Dieu l'a arraché à un grand péché et l'a pardonné, qu'il lui a envoyé à ce moment un frère auquel il a pu dire son péché; quiconque connaît la lutte que mène le pécheur contre le secours, parce qu'il ne veut pas se laisser secourir; et quiconque a cependant constaté que son frère l'a déclaré libéré de son péché au nom de Dieu et dans la prière, verra disparaître toute envie de juger et de garder rancune, et ne voudra plus qu'une chose: prendre sa part de la misère de son frère, servir, aider, pardonner, sans mesure, sans condition, sans fin. »

Ainsi, Bonhoeffer a retrouvé les grandes étapes de la vie chrétienne.

En 1936, dans une requête pour la « Maison fraternelle » (quelques-uns qui seraient les promoteurs de cette vie au sein du Séminaire) il écrit encore :

« Il y a deux choses que les frères doivent apprendre au séminaire pendant leur rapide passage: d'abord à vivre une vie communautaire dans une obéissance quotidienne rigoureuse à la volonté de Jésus-Christ, dans la pratique du service le plus humble comme le plus élevé à l'égard de leurs frères chrétiens: ils doivent apprendre à connaître la puissance et la libération qui résident dans le service fraternel et la vie commune d'une communauté chrétienne. Car ils en auront besoin.

« En second lieu, ils doivent apprendre à ne servir que la vérité dans l'étude de l'Ecriture comme dans la prédication et l'enseignement. Il m'incombe personnellement de porter cette seconde préoccupation. Mais le ne puis porter seul la première. Il faut pour cela une équipe de frères qui incorporent les autres dans leur vie commune sans grandes phrases. C'est cela que signifie la Maison fraternelle. »

En définitive, le but de son séminaire, pour Bonhoeffer, c'était « non une retraite monacale, mais une plus grande concentration au service de l'extérieur ».

De plus en plus, ce « séminaire » situé pourtant en pleine campagne perdue inquiète la Gestapo. Finalement il est dissous, en 1937. Trop brève expérience, qui pourtant avait apporté beaucoup au protestantisme. L'Eglise protestante avait ainsi l'occasion de récupérer des valeurs chrétiennes, et surtout la vie de communauté, qui trop longtemps avaient dû se réfugier dans des conventicules ou des sectes. Les contours d'une vie communautaire

protestante authentique, renouvelée non pas contre l'Eglise de la Réforme ou en dehors d'elle, mais dans son sein, venaient de se préciser à partir d'une nouvelle conception de l'Eglise du Christ.

Cependant, Bonhoeffer est arrêté en 1943. Il en profite pour consigner dans un livre les fruits de son expérience. Ce livre, nous allons y revenir, s'intitule *De la vie communautaire*. Un an plus tard, la situation de Bonhoeffer devient beaucoup plus dure. Il est mis au secret<sup>60</sup>. il reste ferme. En *1945*, trois semaines avant la victoire des Alliés et la mort d'Hitler, il est transféré de camps en camps. Par ordre supérieur, il subit un procès sommaire: on le condamne à être pendu.

Il écrit alors : « je vais vers la liberté qu'apporte la mort, et vers la joie. » Le matin de son exécution, on le trouve à genoux, en prière. Il est abandonné entre les mains de Dieu. La manière dont il prie et accepte la mort montre qu'il est sûr du Christ et sûr de sa foi.

#### La communauté

Nous allons maintenant souligner les idées-forces de Bonhoeffer sur la communauté, en suivant de très près son livre: *De la vie communautaire*, paru à Münich en *1939*, traduit en français bien plus tard<sup>61</sup>.

Qu'est-ce qu'une communauté chrétienne? Sur quoi est-elle fondée? Et comment ceux qui en font partie peuvent-ils pratiquer cette vie chrétienne?

Pour répondre à cette question, Bonhoeffer commence par un paradoxe. D'une part, dit-il, le Psaume *133 nous* encourage: «Voyez comme il est bon, comme il est 'doux pour des frères de demeurer ensemble bien unis! » Mais Jésus-Christ, lui, a vécu au milieu d'ennemis. Ses amis, eux, l'ont abandonné. Sur la croix, il s'est trouvé seul. De même, le cadre habituel de la vie du chrétien n'est pas la solitude d'un cloître, mais « le champ même des ennemis ».

Alors, faut-il se regrouper en communautés, oui ou non? L'idée essentielle de Bonhoeffer est celle-ci: « La fraternité chrétienne n'est pas un idéal à réaliser, mais une réalité créée par Dieu en Christ, à laquelle il nous est permis d'avoir part ». Et il rappelle, pour illustrer cette idée, la parabole des invités à la noce. Puis il ajoute:

« Si des chrétiens peuvent vivre avec d'autres chrétiens dans une communauté déjà visible sur la terre, ce n'est en fait que par une sorte d'anticipation miséricordieuse du Royaume à venir. C'est Dieu qui, dans sa grâce, permet l'existence dans le monde d'une telle communauté, réunie autour de la parole et du sacrement. Cette grâce n'est pas accessible à tous les croyants. Les prisonniers, les malades, les isolés de la dispersion, les prédicateurs missionnaires sont seuls. Ils savent, eux, que l'existence d'une communauté visible est une grâce, même s'ils restent isolés, comme les grains d'une semence que Dieu a voulu disperser. »

Une communauté chrétienne, c'est déjà une présence réelle du Christ: par elle, la foi du chrétien isolé saisit ce qui lui manque en tant qu'expérience sensible.

« Communauté chrétienne », pour Bonhoeffer, cela signifie *communauté en Jésus-Christ et par Jésus-Christ*. Cela Bonhoeffer le développe avec une logique intransigeante. Si nous pouvons être des frères, c'est uniquement par Jésus-Christ et en Lui. Cela signifie trois choses:

e Jésus-Christ est à la source du besoin que les chrétiens ont les uns des autres.

Le chrétien est un homme qui ne cherche plus son salut, sa liberté et sa justice en lui-même, mais en Jésus-Christ seul car seul Jésus-Christ est cause de mon salut. La clef de ma vie et de ma mort, je ne la cherche pas dans mon cœur, mais dans une parole qui m'est adressée de l'extérieur, par Dieu lui-même et par des hommes qui transmettent la parole de Dieu. Ce sont eux qui peuvent vraiment et toujours à nouveau lui ôter ses incertitudes et ses découragements. En voulant s'aider lui-même, il ne fait que s'égarer davantage. La présence du frère dont Dieu se sert pour me porter et m'annoncer sa parole de salut n'est pas facultative pour moi. J'ai besoin de mon frère pour recevoir Jésus-Christ.

Le but de toute communauté chrétienne apparaît ainsi clairement: elle nous permet de nous rencontrer pour nous apporter mutuellement la bonne nouvelle du salut. Voilà ce que Dieu a en vue lorsqu'il nous rassemble.

• Jésus-Christ rend seul possible cette communauté.

<sup>&</sup>lt;sup>60</sup> On trouvera dans « La *Prière à L'Ecole des grands Priants »*, de beaux textes de Bonhoeffer écrits en captivité.

<sup>&</sup>lt;sup>61</sup> Dans la collection « Foi Vivante », volume 83.

Les hommes sont en état de guerre les uns avec les autres, mais « Jésus-Christ est notre paix » (Eph. 2, 14). L'humanité déchirée ne peut retrouver son unité qu'en Jésus-Christ.

Notre « moi » nous barre la route vers Dieu et vers nos frères. Mais, cette route barrée, le Christ l'a ouverte, de sorte que les siens peuvent désormais vivre en paix, non seulement avec Dieu, mais aussi entre eux. Il leur est demandé de s'aimer, de s'entraider, de devenir un seul corps. Mais cela n'est possible que par Jésus-Christ. Lui seul crée notre union, lui seul constitue le lien qui nous lie ensemble. Il reste à jamais le seul médiateur qui nous rend à Dieu et à notre frère.

• En Jésus-Christ nous sommes élus et unis pour le temps et pour l'éternité.

La communauté appartient à Jésus-Christ puisque jésus a pris et accepté notre nature, notre être, dans sa réalité concrète et corporelle. Désormais, nous sommes en Lui. C'est notre chair, c'est nous-mêmes qu'il porté. Il nous prend avec Lui, c'est pourquoi l'Ecriture nous appelle son corps. Puisque la communauté que nous formons sur la terre sera un jour une communauté éternelle auprès de Lui, en face d'un frère en la foi, nous devons savoir que notre destinée est d'être lié à lui en Jésus-Christ pour l'éternité. C'est par Jésus-Christ seul que nous sommes frères les uns des autres. je suis le frère de mon prochain à cause de ce que Jésus-Christ a fait pour moi; mon prochain est mon frère à cause de ce que Jésus-Christ a fait pour lui.

Cela étant, mon frère, dans l'Eglise, ce n'est pas tel brave homme pieux, assoiffé de fraternité, mais bien l'homme que Jésus-Christ a sauvé, libéré de son péché et appelé, comme moi, à croire cette bonne nouvelle.

La communauté chrétienne et la fraternité ne se jouent pas sur le sentiment. D'où l'intransigeance de Bonhoeffer:

Allons-nous nous établir en une communauté bâtie sur nos sentiments, notre idéal de fraternité, ou sur la réalité de l'Evangile?

« On ne saurait faire le compte des communautés chrétiennes qui ont fait faillite pour avoir vécu d'une image chimérique de l'Eglise. Certes, il est inévitable qu'un chrétien sérieux apporte avec lui, la première fois qu'il est introduit dans la vie de communauté, un idéal très précis de ce qu'elle doit être, et qu'il essaye de le réaliser. Mais c'est une grâce de Dieu que ce genre de rêves doivent sans cesse être brisés. Pour que Dieu puisse nous faire connaître la communauté chrétienne authentique, il faut même que nous soyons déçus, déçus par les autres, déçus par nous-mêmes. Dans sa grâce, Dieu ne nous permet pas de vivre, ne serait-ce que quelques semaines dans l'Eglise de nos rêves, dans cette atmosphère d'expériences bienfaisantes et d'exaltation pieuse qui nous enivre. Car Dieu n'est pas un Dieu d'émotions sentimentales, mais un Dieu de vérité. »

Dans son épître aux Corinthiens (1 Co 15, 44), Paul fait la différence entre l'homme « psychique » et l'homme « spirituel ». De la même manière, Bonhoeffer fait la distinction entre les communautés basées sur le « psychique » et celles basées sur le spirituel. Par « spirituel », la Bible entend ce qui vient du Saint-Esprit comme Seigneur et Sauveur. Par « psychique », elle entend au contraire tout ce qui, dans notre vie, corps et âme, est l'expression de nos désirs, de nos vertus et de nos possibilités naturelles.

Toute réalité d'ordre « spirituel » repose sur la parole claire et évidente que Dieu nous a adressée en Jésus-Christ. Au contraire, le fond d'où procèdent les réalités d'ordre « psychique », c'est l'ensemble des passions et des désirs qui meuvent l'homme.

Appliquons maintenant cette distinction aux réalités qui font une communauté. Les différences sont énormes, suivant qu'il s'agit d'une communauté basée sur le « psychique» ou sur le « spirituel ». Ces différences, on peut les synthétiser en un tableau:

Communauté « Psychique »	Communauté « spirituelle »	
Fondement : l'homme et ses désirs.	Fondement : la Vérité révélée.	
Ténèbres: « car c'est d dedans, c'est du cœur des	Lumière : « Car Dieu est Lumière et il n'y a point de	
hommes, que sortent les mauvaises pensées » (Mt 7,	ténèbres en lui » (1 Jn 1, 5). Ainsi a-t-on la	
21). (ces ténèbres enveloppent toute initiative de	communauté de ceux que le Christ a appelés à lui : cf.	
l'homme, y compris ses entreprises religieuses)	Rm 8, 28-30.	

Eros: amour plus ou moins désintéressé, équivoque;	Agapè: transparence, charité, (cf. 1 Co 13), humilité,	
convoitise, asservissement des autres à soi.	soumission à l'égard des autres. Service fraternel.	
Caractère persuasif des discours : Rivalités	La Parole de Dieu seule gouverne : Le Saint-Esprit	
personnelles, luttes d'influence où chacun proteste de	règne : c'est la véritable unité entre les frères.	
la pureté et de la noblesse de ses intentions.		

Dans toute communauté, il faut savoir discerner ce qui rassemble. Si ce qui rassemble est l'objectif humain, les actions humaines, la communauté ne peut aboutir qu'à des clans, à des rivalités, à des luttes: Bonhoeffer ne fait que transcrire ce que S. Paul appelle « le charnel » (nous dirions P« humain » en nous) et le « spirituel » les fruits de l'Esprit de Dieu. D'un côté division, de l'autre paix. Il suffit de relire les lettres aux Corinthiens ou aux Galates (1 Co 3, 1-4 - Ga 5, 16-26).

Si nous ne bâtissons pas notre communauté sur une réalité d'ordre spirituel, mais si nous la bâtissons sur un idéal humain, nous ne pouvons pas ne pas aboutir à ce que le fort cherche l'admiration du faible ou sa soumission. S. Paul nous dit bien: « Même si Je donne ma vie pour les autres, si je n'ai pas la charité, le ne suis rien» (1 Co 13, 3).

Dans un cas, on part d'une idéologie Préconçue. Dans l'autre, on part de ce que le Christ nous dit: « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous? Les païens en font autant » (Mt 5, 43-48 : tout ce passage est à méditer).

Dans un cas, on cultive des fleurs de serre chaude. Dans l'autre, on tâche d'avoir des fruits de « plein vent » : du vent de l'Esprit. C'est donc ainsi que Bonhoeffer a traduit toute l'expérience qu'il a eue de la fraternité humaine. « Ne rêvons pas de communion humaine », dit-il encore. Si la communauté parvient à une communion véritable, c'est qu'elle est basée sur l'ordre spirituel, non sur le sentiment ni l'émotion.

#### La vie concrète de la communauté

Avec *La Sortie du désert*, la force et la fraîcheur d'une équipe apostolique naissant en dehors des cadres habituels et retrouvant les traditions les plus profondes nous étaient données. Il en est de même avec Dietrich Bonhoeffer: il n'a pas copié une règle religieuse existant déjà depuis un millénaire; il a retrouvé neuves et jaillissant de leur source primitive des vérités évangéliques. C'est pourquoi de tels maîtres nous sont précieux, à nous catholiques, et stimulants; c'est cela aussi qu'on apporté Taizé et Grand-champ.

La journée de la communauté, décrite par Bonhoeffer, commence dès le matin : car c'est l'heure de la résurrection du Seigneur. Le matin n'appartient pas à l'individu, mais à la communauté familiale et fraternelle des chrétiens.

Cette vie en commun, sous l'autorité de la Parole, commence par le culte matinal. Toute la maison se réunit pour la louange, l'action de grâces, la lecture de la Bible et la prière.

C'est l'Ecriture elle-même qui l'affirme: la première pensée et la première parole de chaque journée appartiennent à Dieu. Ainsi les Psaumes: « Eternel, le matin tu entends ma voix; le matin le me tourne vers toi et je regarde » (Ps 5, 4).

Dès le matin, ma prière s'élève à toi » (Ps 88, 14)...

Chaque jour qui commence est dominé par le Seigneur qui l'a créé. Seule la clarté de Jésus-Christ et de sa parole qui sonne le réveil est capable de dissiper l'obscurité, la confusion de la nuit et de ses rêves.

Le recueillement qui commence est dominé par le Seigneur qui l'a créé. Seule la clarté de Jésus-Christ et de sa parole qui sonne le réveil est capable de dissiper l'obscurité, la confusion de la nuit et de ses rêves.

Le recueillement en commun du matin comporte la lecture biblique, le chant de l'Eglise, et la prière de la communauté.

Dans la Bible, on choisit d'abord quelques *psaumes*. L'usage du Psautier est primordial: grâce à lui, c'est Jésus-Christ lui-même qui prie en nous. Il nous enseigne à prier en nous fondant sur la prière du Christ: ainsi, la prière chrétienne repose sur la parole révélée, et les chrétiens prient au nom de leur Seigneur. Ils apprennent ce qu'ils doivent demander. Ils apprennent à prier en communauté: le Corps du Christ prie en moi, et en tant qu'individu le vois que ma prière n'est qu'un tout petit élément de l'ensemble de la prière de l'Eglise.

Après les psaumes, vient la *lecture biblique* proprement dite. Elle est plus qu'un « pain quotidien ». Elle est la parole de la révélation pour tous les hommes, pour tous les temps. Elle ne consiste pas en versets isolés : elle est un tout qui entend s'imposer en tant que tel.

Bonhoeffer insiste sur la nécessité d'une lecture *suivie* des livres de la Bible, car seule cette lecture oblige les chrétiens à approcher le lieu où Dieu a accompli, une fois pour toutes, son action de salut en faveur des hommes; seule elle les aide à s'y laisser trouver par lui.

Après la Bible, le *chant*. A travers le cantique chanté en commun s'exprime la voix de l'Eglise qui loue, remercie ou implore son Seigneur. « Chantez à l'Eternel un cantique nouveau », répète le psalmiste. Le chant en commun doit servir à élargir notre horizon spirituel, nous amener à reconnaître notre communauté comme un membre de la chrétienté répandue sur toute la terre. Ainsi nous prenons rang, librement et joyeusement, dans l'Eglise qui chante.

Vient enfin la *prière en commun*, indispensable car le Christ a dit: «SI deux d'entre vous s'accordent pour demander une chose, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux » (Mt 18, 19).

Ainsi commence donc, pour Bonhoeffer, la journée de la communauté. Après ce temps fort vécu en commun, chacun peut aller vaquer à ses occupations.

Comment se déroule la journée du fidèle? Cela dépend des circonstances. Mais Bonhoeffer rappelle trois principes, à ses yeux essentiels : le fidèle doit, à la fois, savoir être seul, savoir vivre en communauté, et savoir écouter Dieu.

« Que celui qui ne sait pas être seul se garde de la vie communautaire... Que celui qui ne sait pas vivre en communauté se garde de la solitude ». Pour Bonhoeffer, solitude et communauté sont étroitement liés, au même titre d'ailleurs que silence et parole. Le signe distinctif de la solitude est le silence, comme la parole est le caractère propre de la communauté. Silence et parole ont le même rapport interne que solitude et communauté. L'un ne va pas sans l'autre. Pour parler à bon escient, il faut savoir se taire, et inversement.

Le fidèle doit se réserver des plages de silence tout au long de sa journée. Il les mettra à profit pour se consacrer à la prière individuelle, à la réflexion biblique, à l'intercession, autrement dit à la *méditation*. C'est ainsi qu'il pourra « *écouter Dieu* ».

Et les rapports avec les frères, les autres membres de la communauté? Le fidèle n'oubliera jamais cette mise en garde de l'Evangile: « Or, une pensée leur vint dans l'esprit, savoir lequel d'entre eux était le plus grand » (Lc 9, 46). Aucune communauté chrétienne ne peut se former sans que cette pensée surgisse aussitôt comme une semence de division. Dès que des hommes sont ensemble, il faut qu'ils commencent à s'observer, à se juger, à se régenter. Il s'ensuit que, dès le début, une communauté chrétienne peut devenir le théâtre d'une lutte dont va dépendre sa vie ou sa mort, et qui pourtant peut rester invisible, inconsciente. « Or, une pensée leur vint dans l'esprit... » Il peut suffire de cela pour détruire une communauté.

Que faire donc? Quelques règles essentielles sont à observer: Ne pas juger (règle primordiale!). Ne pas être ambitieux. Accepter son prochain. S'entraider. Servir les autres. Ce n'est pas la justification de l'homme par l'homme, et par conséquent l'esprit de violence, qui doit régner dans la communauté; c'est au contraire la justification de l'homme par la grâce, et par conséquent l'esprit de service mutuel. Celui qui a connu un jour la miséricorde de Dieu dans sa vie n'a plus qu'un désir: servir les autres.

Bonhoeffer parle encore du rôle que doivent jouer, dans la communauté, la confession et la sainte Cène. Il pense, nous l'avons déjà dit, que la confession rend possible l'accès à la communauté. Pour lui, le péché engendre la solitude: il « veut être seul avec l'homme ». Quant à la Cène, voici ce qu'il en écrit:

« Le jour de la sainte Cène est pour la communauté-un jour de fête. Réconciliés pleinement avec Dieu et avec leurs frères, les croyants reçoivent le don du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est-à-dire pardon, vie nouvelle et béatitude éternelle. La communauté eucharistique constitue l'accomplissement suprême de la communauté chrétienne. Le lien qui unit les fidèles communiant au corps et au sang du Seigneur est un lien qui subsistera dans l'éternité. La communauté a atteint son but. Le Christ et son Eglise connaissent la joie parfaite. La vie communautaire des chrétiens sous l'autorité de la parole de Dieu a trouvé dans le sacrement sa plénitude. »

#### Quatrième Partie

Piste Ouverte

## CHAPITRE 14 La Pauvreté

Il est encore une réalité dont il faut que je vous entretienne, car elle fait partie de la vie quotidienne de tout chrétien - sous ses formes diverses - de même qu'elle se place au premier rang des préoccupations de toute équipe apostolique. Cette réalité, c'est la pauvreté. La pauvreté: celle au milieu de laquelle nous vivons peut-être dans certains pays ou certains quartiers, celle qui paralyse la vie d'une grande partie de l'humanité; mais aussi celle que nous recommande la Parole de Dieu, celle qu'a vécue J~sus et que nous voulons pratiquer. Le mot est le même, mai . s combien diverses ses significations! La distension, entre les journaux qui nous apportent des témoignages sur la pauvreté du monde, et la Bible, est énorme. Si énorme que notre esprit s'y habitue et s'émousse. Le problème est tel que nous ne savons plus comment l'aborder. Et que nous finissons par nous satisfaire de pâles compromis.

Il faut pourtant avoir le courage de regarder en face cette réalité à double facette qu'est la pauvreté...

## 1. LA PAUVRETE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HU 1

La densité de la misère, dans notre monde actuel, est extrême. Loin de s'alléger, elle s'alourdit au contraire chaque année. Elle prend des formes nouvelles, et devient d'autant plus intolérable qu'on a commencé à prendre conscience de sa gravité. Inutile de s'attarder en de longues considérations et de multiplier les statistiques comme un malade pour qui tout se joue avec quelques chiffres oscillant entre 36 et 41 degrés centigrades, il faudrait que chacun de nous vérifie, au long des jours et des années, la courbe de la maladie du monde avec trois ou quatre statistiques: à condition que nous les laissions labourer la croûte de notre cœur.

Par exemple, le revenu mondial est réparti d'une manière scandaleusement inégale: en 1970, le P.N.B. (le Produit National Brut, expression de l'activité économique, correspond à l'ensemble des biens et services produits en une année dans un pays) s'élevait à 4 900 dollars par habitant aux Etats-Unis, à 2 750 en France et à 90 dollars seulement en Inde. Or ce contraste ne fait que s'aggraver: vers 1950, le revenu moyen par habitant du tiers monde était neuf fois plus faible que celui des pays développés, avec un écart maximum de l'ordre de 1 à 27 entre l'Asie et les Etats-Unis. En 1970, les pays développés étaient devenus quatorze fois plus riches que les pays du tiers monde, tandis que l'écart entre Asie pauvre et Etats-Unis était de l'ordre de 1 à 42.

Si bien que 34 % de la population mondiale, celle des pays industrialisés, dispose de 7/8 de la richesse mondiale. Tandis que les autres, soit 66 % de la population mondiale, n'ont à se partager que le 1/8 restant.

Mêmes inégalités criantes l'intérieur même des pays sous-développés. Et ces inégalités ne cessent de s'aggraver, elles aussi. En Inde, de 1960 à 1968, la consommation des couches supérieures de la population a augmenté de 4,8 %, tandis que celle des plus pauvres baissait, elle, de 16 %. Au Brésil, de 1960 à 1970, la part du revenu national perçue par les 5 % d'habitants les plus riches est passée de 29 % à 38 %, tandis que les 40 % d'habitants les plus pauvres voyaient leur revenu passer de 10 % à 8 %.

Les économistes font d'autre part remarquer un autre scandale, qu'ils appellent pudiquement la « détérioration des termes réels de l'échange ». Deux exemples suffisent à l'illustrer. En 1960, la Malaisie devait produire 4 tonnes de caoutchouc pour acheter une jeep; en 1970, elle devait en produire 10 tonnes. En 1954, le Brésil devait, lui, produire 14 sacs de café pour acheter la même jeep. En 1975, c'est plus de 40 sacs de café qui sont nécessaires.

Or, on connaît la presque totale dépendance des pays sous-développés à l'égard des matières premières qu'ils produisent... et dont les pays industrialisés fixent arbitrairement le prix. Le Ghana, par exemple, tire 70 % de ses ressources de l'exportation du cacao. Et le Tchad, lui, dépend à 83 % de ses exportations de coton. Or le prix du cacao et du coton augmente moins vite que celui des produits finis que les pays riches vendent aux pays sous-développés.

Bref, non seulement l'abîme entre riches et pauvres est infranchissable, mais encore il ne cesse de se creuser davantage. On comprend dès lors la réflexion d'A. Chouraqui:

« Le problème ne peut trouver de solution sans un formidable redressement moral et la mobilisation de toutes les énergies spirituelles. Tout l'effort en vue d'aider au redressement économique du tiers monde est voué à l'échec s'il ne s'accompagne pas d'une mission humaine en vue d'éduquer les esprits et de former les hommes » (L'Eglise *et la pauvreté*).

## II. LA PAUVRETÉ DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Que nous révèle la Parole de Dieu à ce sujet? Tout d'abord, une fois de plus nous constatons que cette révélation est progressive: Dieu prend son peuple où il en est, tel qu'il est, et il l'affirme peu à peu. J'emprunte ces considérations sur l'Ancien Testament à des notes inédites du Père Dreyfus. On peut distinguer schématiquement trois étapes d'évolution en Israël.

1. La première étape est assez étonnante: Bienheureux les riches! C'est de cela que Dieu est parti. L'homme idéal de cette période biblique, c'est job avant ses malheurs, « un homme intègre et droit qui craignait Dieu et se gardait du mal », mais aussi « béni de Dieu entre tous les fils de la terre » : sept fils, trois filles, sept mille moutons, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses, sans parler de nombreux serviteurs. Certes, nous savons les malheurs que job dut endurer, mais à la fin du poème il se retrouve encore plus riche qu'auparavant: quatorze mille moutons et six mille chameaux, mille paires de bœufs, mille ânesses. Oui, bienheureux le riche, bienheureux l'homme pour qui... tout va bien! De plus, il vit longtemps pour profiter de son bonheur.

Ceci n'est pas seulement vrai de job, mais l'est aussi de la plupart des grands patriarches de l'Ancien Testament: « Yahvé a comblé mon maître Abraham de bénédictions, et celui-ci est devenu riche » (Gn 24, 35). Or cette conception est restée sous-jacente dans la foi traditionnelle des hommes de la Bible: comme dans une coupe géologique, où l'on retrouve des strates correspondant à diverses époques, l'Ancien Testament conserve de cette première étape un soubassement tenace, à savoir que la richesse est un bien. D'ailleurs, Dieu n'est-il pas l'Infiniment Riche? Si l'homme n'était pas pécheur, la pauvreté évangélique n'aurait aucun sens.

« Comme il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le Royaume de Dieu » (Mc 10, 23). En entendant ces paroles de jésus, les disciples furent « stupéfaits », « déconcertés », et cela prouve à quel point la béatitude de l'abondance était restée ancrée dans la mentalité traditionnelle. Encore une fois, la pauvreté volontaire n'est explicable qu'en raison du péché. Et Jésus dira aussi: « Nul n'aura quitté père, mère, sœurs, enfants ou champs à cause de moi et à cause de la Bonne Nouvelle sans recevoir *au centuple, dès maintenant*, en ce temps-ci » (Lc 18, 29).

Le saint, c'est celui qui a retrouvé l'usage total des biens de l'humanité. Et jésus n'a pas fait du dépouillement un idéal en soi, comme le faisaient certaines sectes de son temps, celle de Qûmran par exemple. Il faut rappeler cela avec force. Une sorte de Gandhi brésilien, un avocat, Mario Carvalho de jésus, disait un jour à un groupe de prêtres très excités: « Mais, dites-moi, qu'est-ce qui vous pousse? Est-ce l'amour du pauvre, ou la haine du riche? » Profonde question que nous ne devons pas oublier.

2. Mais voici la *deuxième étape*, et c'est la découverte, hélas, que la richesse endurcit le cœur et rend rapace. Après avoir cru au « Bienheureux les riches », on s'aperçoit que la richesse est souvent le fruit de l'injustice. Cela est répété partout dans la Bible, en particulier dans un discours de job et dans les plaintes des Prophètes. Ce discours de job (ch. 24), comme il est d'actualité! On déplace les bornes des champs, on fait paître des troupeaux volés, c'est l'âne des orphelins qu'on emmène, c'est le bœuf de la veuve qu'on retient en gage; on écarte de la route les indigents, les pauvres du pays n'ont plus qu'à se cacher; ils partent au travail dès l'aube en quête de pâture, et qui nourrira leurs petits? Ne croirait-on pas lire certains témoignages sur les pauvres d'aujourd'hui? Quant aux invectives des Prophètes contre les mauvais riches, elles sont dans toutes les mémoires.

Il y aurait bien d'autres textes à méditer, par exemple ce texte d'Amos qui évoque parfaitement ce dont je parlais plus haut, et que les économistes nomment pudiquement « la détérioration des échanges » : « Ecoutez ceci, vous qui écrasez le pauvre, et voudriez faire disparaître les humbles du pays, vous qui dites: quand donc sera-t-elle passée la nouvelle lune que nous vendions notre blé! Nous diminuerons la mesure! Nous augmenterons le sicle (Pargent), nous fausserons les balances pour tromper, nous achèterons le pauvre pour de l'argent et l'indigent pour une paire de sandales! » Et Dieu répond: « Non, jamais je n'oublierai aucun de vos actes! » (Am 8, 4-7).

Devant ces exactions, un progrès va se réaliser, dans deux directions. Première direction: l'idéal, ce n'est plus « bienheureux le riche », mais « bienheureux le riche qui ouvre sa bourse et son cœur au pauvre ». C'est job qui fait son éloge: « Car le sauvais le pauvre qui crie à l'aide et l'orphelin sans secours ( ... ) J'étais devenu les yeux de l'aveugle, les pieds de l'impotent c'était moi! » (Jb 29, 12-17). On songe à l'Abbé Pierre, qui se voulait «la voix des hommes sans voix ». Partout dans les Psaumes on retrouve la même recommandation; et celle-ci, aujourd'hui, ne s'applique pas seulement aux riches individus. Ce sont les pays riches eux-mêmes qui doivent l'entendre, afin qu'ils viennent en aide aux pays pauvres.

Et puis, deuxièmement et surtout, on découvre que Dieu est le protecteur des pauvres. Déjà, lors de la rencontre du Buisson Ardent, Dieu dit à Moïse: « J'ai entendu la clameur de mon peuple! » (Ex 3, 7). Et il faut citer encore un autre texte de l'Exode, l'un des plus anciens de la Bible: «Tu n'exploiteras ni n'opprimeras l'immigré car vous avez été vous aussi des immigrés au pays d'Egypte. Vous ne maltraiterez aucune veuve, aucun orphelin; si tu le maltraites, et s'il crie vers moi, j'entendrai son cri, ma colère s'enflammera, je vous tuerai par l'épée, vos femmes seront veuves, vos fils orphelins (...). Méfiez-vous que tout cela ne vous arrive à vous! Si tu prends en gage le manteau de ton prochain, tu le lui rendras pour le coucher du soleil car c'est sa seule couverture. Et s'il arrivait qu'il crie vers moi, je l'entendrai. Car je suis compatissant, moi! » (Ex 22, 20-23, 25-26) Voilà des paroles qui devraient nous toucher jusqu'au fond du cœur.

Dieu fait aussi découvrir à son peuple qu' « offrir en sacrifice le produit de l'injustice est une offrande défectueuse: les dons de ceux qui violent la loi ne sauraient être agréés. Le Très-Haut ne prend pas plaisir aux offrandes des impies, ce West pas d'après le nombre des victimes qu'il pardonne les péchés, c'est immoler un fils en présence de son père qu'offrir un sacrifice prélevé sur les biens des pauvres » (Si 34, 21-27). Ce que répétera jésus avec force: « C'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice » (...).

3. Voici enfin la troisième étape. Ici, Dieu ne se révèle pas à nous par des catéchismes ou des théologies, encore moins par des idéologies, mais par des hommes, par un peuple, par une histoire. Dieu fait surgir en effet une race modèle, que la Bible appellera les « anawim ». Certes, les mots ne manquaient pas pour désigner le pauvre; des mots très concrets, comme le maigre, le mendiant, le chétif, l'indigent, etc. Mais voilà que Dieu suscite de l'immense masse de son peuple une race humble et modeste (c'est la meilleure définition des « anawim »). Ils sont peu nombreux, mais cela est une des manières constantes de l'action de Dieu dans l'humanité: c'est la loi de pauvreté de Dieu. Il en est toujours ainsi. Voyez l'histoire de Bernadette. S'il est un endroit au monde qui déplace des foules par millions, c'est bien Lourdes. Or ce mouvement est né de quoi? d'une petite bergère. C'est à partir des anawim que Dieu intervient toujours, des gens obscurs, comme Bernadette; des gens pauvres, comme elle. Mais aussi des gens que leur confiance jette en Dieu, qui sont comme suspendus à Lui, qui n'ont pas d'autres recours que Lui! Un psaume nous dira: « Dieu se complaît dans ce peuple, de salut il pare les humbles » (Ps 149, 4).

Nous touchons ici au drame d'aujourd'hui. Ce drame, c'est que la misère, compliquée par un entrelacs de lois et de bureaucratie, ne crée pas des anawim mais des révoltés et des découragés. Ces pauvres d'aujourd'hui, ces assistés sociaux, ont affaire à des administrations, à des papiers, à des guichets, et non à des personnes qui les écoutent. Et ils ne savent pas que Dieu, lui, les écoute. Par quel miracle, en effet, ces gens pourraient-ils croire à un Dieu qui les écoute, si personne ne les écoute? Le pauvre, ce n'est pas l'« économiquement faible », mais c'est celui qui pourra un jour s'appuyer sur Dieu, parce qu'il aura trouvé des gens de chair et d'os qui l'auront écouté. La chose la plus importante que j'aie retirée de cinq ans au Brésil est cette définition: le pauvre, c'est l'homme qui écoute toujours, et que personne n'écoute.

Dieu nous a donné un modèle dans ce peuple des anawim. Nous devons leur ressembler, afin que les gens que nous aurons écoutés puissent devenir des anawim à leur tour. « Seigneur, donne-moi un cœur qui écoute », suppliait Salomon.

Et c'est bien de ce peuple de pauvres que devait naître le Messie, le personnage désiré vers qui marchait toute l'histoire. Quand Jésus entra le jour des Rameaux dans Jérusalem, monté sur un petit âne, ce n'était point par hasard. Sur un petit âne, monture du pauvre, et non sur un cheval fringant. L'anawim par excellence, c'est lui, Jésus, le fils de Marie. Et c'est ainsi que le Nouveau Testament apporte comme réponse à l'Ancien la personne de Jésus, la fleur parfaite de tout cet humble peuple; tout ce que la Bible avait annoncé, jésus le réalise. Dans la pauvreté: « Vous connaissez la libéralité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme de riche il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir de sa pauvreté! » (2 Co 8, 9).

## III. JESUS ET LA PAUVRETE

Ouvrons maintenant le Nouveau Testament. Jésus nous donne sur la richesse deux enseignements, qui sont souvent mal interprétés. Un chapitre entier de S. Luc, le chapitre 16, est une leçon sur l'argent. Il s'ouvre sur une parabole souvent mal comprise, celle du gérant malhonnête, et se ferme sur la parabole du riche et du pauvre Lazare. Deux enseignements symétriques, dans lesquels Jésus nous livre sa pensée profonde sur richesse et pauvreté.

Ces deux paraboles commencent de la même manière: « Il y avait un homme riche... » Celle de Lazare précise: « Il y avait un homme riche, qui s'habillait de pourpre et de lin. » Souvent on désigne cette parabole comme celle « du mauvais riche ». Mais non! La Bible ne nous dit pas que c'était un mauvais riche, mais simplement un riche. Et puis, à côté, il y a un pauvre. Souvent aussi nous disons à son propos « le mendiant Lazare ». Mais il ne mendiait pas du tout! Il était pauvre, rien de plus. Il ne demandait rien.

Alors, quel est le péché du riche? Ici, ce n'est pas de s'être enrichi de manière injuste, c'est simplement la distance. La distance qui séparait, d'un côté la « consommation » du riche, avec son linge fin et sa brillante chère, de l'autre les ulcères et le ventre vide du pauvre. Et c'est cette distance que le riche va retrouver dans l'éternité: « Comme il était à la torture, il leva les yeux et vit *de loin* Abraham avec Lazare à ses côtés »... « Entre vous et nous, il a été disposé *un grand abîme...* »

Le voilà donc, ce péché de distance, ce péché « de grand abîme ». Qu'il soit commis d'homme à homme ou de peuple à peuple, il est souvent inconscient. Mais si tel est le sort du riche, y aura-t-il pour lui une rédemption? Oui, et c'est la parabole du gérant habile et fripon qui apporte la réponse. Se sachant perdu, il se fait des amis avec son « malhonnête argent». jésus lui-même livre la clef de sa parabole: « Eh bien! moi, je vous le dis, faites-vous des amis avec l'argent trompeur pour qu'une fois celui-ci disparu ces amis vous accueillent dans les demeures éternelles » (Lc 16, 9).

Ainsi cette parabole est celle de la communion humaine dans l'usage des biens de la terre. L'abîme, le fossé infranchissable, ne pourra être passé que dans la mesure où il y aura eu partage des biens de la terre. Et Bossuet osait dire, lorsqu'il prêchait devant les riches et les rois: « Les riches dans l'Eglise sont des étrangers, c'est le service des pauvres qui les naturalise ». S'il y a une issue pour nous, riches et peuples riches, elle nous est offerte par cette parabole. Il s'agit pour le riche de rétablir une certaine égalité avec le pauvre, ainsi que S. Paul l'explique en proposant à ses convertis une collecte en faveur des pauvres de Jérusalem: « Il ne s'agit point, pour soulager les autres, de vous réduire à la gêne; ce qu'il faut, c'est l'égalité. Dans le cas présent, votre superflu pourvoit à leur dénuement, pour que leur superflu pourvoie aussi à votre dénuement » (2 Co 8, 13-14).

Et c'est cela que jésus est venu réaliser: pour combler l'infranchissable abîme entre l'homme et Dieu, il a choisi la pauvreté. « De riche, il s'est fait pauvre pour nous afin de nous enrichir de sa pauvreté » (2 Co 8, 9).

Devant l'appel de l'Evangile face à la misère du monde d'aujourd'hui, deux malédictions nous menacent.

La première: « Malheur à nous, peuples riches, si nous ne luttons pas contre la misère du monde, et avec efficacité ». Malheur à nous, si notre cœur ne répond pas à l'appel de l'humanité et de l'Eglise. Ecoutons le Concile:

« Pour les croyants, une chose est certaine: considérée en elle-même, l'activité humaine, individuelle et collective, ce gigantesque effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie, correspond au dessein de Dieu. L'homme, créé à l'image de Dieu, a en effet reçu la mission de soumettre la terre et tout ce qu'elle contient, de gouverner le cosmos en sainteté et justice et, en reconnaissant Dieu comme créateur de toutes choses, de lui référer son être ainsi que l'univers: en sorte que, tout en étant soumis à l'homme, le nom même de Dieu soit glorifié par toute la terre » (Lumen *Gentium*, n. 34).

Ou encore, pour employer la formule lapidaire de Paul V I :

« La croissance humaine constitue comme un résumé de nos devoirs » (Populorum *Progressio*).

Mais il faut se garder aussi de la deuxième malédiction: « Malheur à nous, si nous contaminons les pauvres de notre amour de la richesse. »

Dans La force d'aimer, Martin Luther King cite un écrivain oriental:

«Vous dites que vos milliers de machines vous épargnent du travail, mais vous êtes toujours occupés. En multipliant vos machines, vous devenez sans cesse plus fatigués, anxieux, nerveux, insatisfaits. Quoi que vous possédiez, vous voulez davantage; et où que vous soyez, vous voulez aller ailleurs. Vous avez une machine pour extraire vos matières premières, une machine pour les travailler, une machine pour les transporter, une machine pour balayer et épousseter, une autre pour transmettre vos messages, une pour écrire, une pour parler, une pour chanter, une pour voter, une pour coudre... et une centaine d'autres pour faire une centaine d'autres choses pour vous... et vous restez l'homme le plus nerveusement occupé du monde. Vos machines ne sauvent ni le temps ni l'âme. Ce sont autant d'aiguillons qui vous pressent d'inventer plus de machines encore et de faire plus de travail encore. »

Comment sortir de ces deux malédictions? Ecoutons cet appel de Dom Helder Camara: « Nous devons nous sortir d'un état de misère sous-humain, sans tomber dans une situation de super-luxe inhumaine. » Appel qui fait écho à celui de Jésus: « Attention! Gardez-vous de toute avidité. Ce n'est pas du fait qu'un homme est riche qu'il a sa vie garantie par ses biens» (Lc 12, 15).

Si nous donnons la richesse sans l'Evangile, nous faisons des esclaves. jésus a dit: « Qu'il est difficile à ceux qui ont des richesses de parvenir dans le Royaume de Dieu! Oui, il est plus facile à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu » (Lc 18, 24-25). Difficile, oui. Mais possible, heureusement, à Dieu qui peut et veut changer notre cœur. Pour cela, il faut demander au Christ un cœur purifié du désir de plus avoir, un cœur qui par là même peut nous permettre d'accéder à *la* liberté. Tel est bien le message de Soljénitsyne dans *Le premier cercle*:

« Comprenez bien une chose, et expliquez-la à tous les dirigeants qui ont besoin de le savoir: vous n'êtes forts que dans la mesure où vous ne privez pas les gens de tout. Car quelqu'un que vous avez privé de tout n'est plus en votre pouvoir. Il est de nouveau entièrement libre. »

Pour Soliénitsyne encore, notre liberté grandit en proportion de notre détachement:

- « Ce qui les attendait, c'étaient la taïga et la toundra, les records de froid d'Oimyakon, les mines de cuivre du Diezkazgan. Ce qui les attendait, c'étaient le pic et la brouette, les rations de famine de pain spongieux, l'hôpital, la mort. Rien que le pire.
  - « Mais la paix régnait dans leur cœur.
- « Ils étaient habités par l'intrépidité de ceux qui ont tout perdu, une intrépidité qu'on n'acquiert pas facilement, mais qui dure. »

En fin de compte, pour échapper aux deux malédictions, il faut être comme les « anawim ». Et là, il ne s'agit pas des autres, mais bien de chacun de nous. Le danger, pour nous, c'est d'imiter le pauvre au lieu d'imiter le Christ. Nous nous lançons souvent dans des réalisations humaines trop « visibles ». Le Christianisme est d'abord rupture et dépouillement affectif; c'est le passage, la Pâque. Le chrétien doit chercher à imiter d'abord le Christ, et non sociologiquement les pauvres. La pauvreté, même dite « évangélique », a ses ambiguïtés. Elle peut être une fuite, l'expression d'une démission devant l'engagement, devant la réflexion, l'effort d'invention, la persévérance. Elle peut être le résultat d'une interprétation unilatérale du plan de Dieu, de jésus et de ses attentes. Comme but en soi, elle n'a aucun sens; il faut qu'elle soit comprise comme la condition de la fidélité à jésus. Et telle est bien la pensée constante de S. Paul:

« Toutes ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai considérées comme une perte à cause du Christ. Mais oui, je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur. A cause lui, j'ai tout perdu et je considère tout cela comme des ordures afin de gagner Christ et d'être trouvé en Lui... Le connaître, Lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, lui devenir conforme dans la mort, afin de parvenir si possible à ressusciter d'entre les morts » (Ph 3, 7-11).

C'est le Christ, ensuite, qui nous mènera à la connaissance des pauvres, nous les fera écouter du dedans. Et eux, à leur tour, nous conduiront à une plus profonde intelligence des Béatitudes. Le chrétien qui imite d'abord le Christ se laisse interroger dans sa pauvreté même: il reste à l'écoute, et sa vie, en cela, est un partage de la condition des vrais pauvres.

## CHAP ITRE 15 Dieu et César dans ma vie

Nous allons aborder maintenant un problème fort délicat, et le tiens tout de suite à préciser mes intentions. Il ne s'agit aucunement de proposer un cours sur le marxisme, ni sur le gauchisme, ni même sur « foi et politique », sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, ou sur les questions que posent la violence et la non-violence. je désire seulement, en ces quelques pages, proposer une réflexion, expliquer une option apostolique possible qui est davantage, à mon avis, celle du religieux et du prêtre, mais qui peut être aussi objet de réflexion pour tout baptisé.

Dès que plusieurs mettent en commun un projet de vie, une question se pose: Comment, et dans quelle mesure, notre équipe va-t-elle s'engager dans les destinées temporelles de ceux qui nous entourent? Quelles options allons-nous prendre à l'égard des syndicats, de l'engagement en général? Quelles réactions seront les nôtres face aux événements d'Amérique du Sud, par exemple, ou d'Asie?

Il me semble que toute réflexion de ce genre doit prendre, comme point de départ, l'exemple de Jésus; même si la vie de Jésus s'est évidemment déroulée dans un contexte différent.

## I. QUELLE ETAIT LA POSITION DE JESUS FACE AUX REVOLUTIONNAIRES DE SON TEMPS?

Beaucoup ont tendance à tirer Jésus et son exemple d'un côté ou de l'autre. Il est donc important de savoir très objectivement ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il a vécu, et dans quelles circonstances.

Retrouver la pensée exacte de jésus. L'entreprise n'est pas si facile! Chaque époque, plus ou moins consciemment, prête à jésus ses propres idées. Un écrivain protestant, Albert Schweitzer, écrivait déjà en 1913 : « Chaque époque de la théologie trouve ses propres idées en jésus, elle ne peut pas le faire revivre autrement. Chaque individu le crée selon sa propre personnalité. Il n'y a pas d'entreprise historique plus personnelle que d'écrire une vie de Jésus. »

Actuellement, on fait des « Vies de Jésus » selon la psychologie des profondeurs. Il en ressort un jésus psychanalysé, et voici la conclusion de l'un de ces auteurs:

« jésus devient le symbole de l'existence humaine qui succombe dans la lutte pour l'accomplissement du sens - le symbole de l'inévitable échec de notre existence, mais aussi le symbole de la justification de cet échec. »

Nous avons ainsi une vie de jésus vue à travers la grille de la psychanalyse. Il ne sera pas étonnant qu'à une époque où la « théologie de la révolution » suscite de l'enthousiasme, l'on fasse de Jésus un révolutionnaire.

Il est donc primordial de bien voir comment se comporta jésus dans sa rencontre avec les institutions humaines

Tout d'abord, une évidence s'impose: tout au long de sa vie publique, jésus a dû s'affronter au problème de ce que nous appellerons aujourd'hui « rapports Eglise-Etat, Foi-Gouvernement, Autorité ». D'ailleurs, c'est comme révolutionnaire qu'il a été crucifié par les Romains<sup>62</sup>. S'il avait été condamné à mort en tant que Fils de Dieu, il aurait été lapidé par les juifs. Il a été condamné parce qu'il s'est dit « Roi des juifs », et chaque fois qu'en récitant le Credo nous répétons la formule « Crucifié sous Ponce-Pilate », nous rappelons cette raison de la mort de jésus.

Vous le savez, la nation juive, au temps de jésus, avait perdu son indépendance, tout en gardant une certaine autonomie dans le cadre de l'Empire romain. L'idéal théocratique juif, à savoir l'unité de la communauté religieuse et de l'Etat, semblait s'éloigner de jour en jour. Devant cette situation désastreuse, les juifs étaient divisés en plusieurs clans: les *Sadducéens*, les *Pharisiens*, les *Zélotes*.

Les Sadducéens étaient les collaborateurs de ce temps. Renonçant à l'espérance du Royaume de Dieu, ils approuvaient les abus de pouvoir des Romains. Les Pharisiens, en revanche, étaient radicalement opposés aux Romains, car ils ne voulaient renoncer à aucun prix à l'idéal théocratique. Quant aux Zélotes, ils constituaient le parti de la Résistance armée contre les Romains. Ils préparaient la guerre sainte, en menant des actions de guérilla contre l'occupant. Ils ont d'ailleurs survécu à la ruine de Jérusalem, en 70; en 132, l'un de leurs chefs, Bar Koseba, se fit même proclamer Messie et roi politique d'Israël.

<sup>&</sup>lt;sup>62</sup> Pour la synthèse qui va suivre, je m'inspire de deux livres du grand exégète Oscar CULLMAN: *Dieu et César, Jésus et les révolutionnaires de son temps* (Delachaux et Niestle). Voir aussi *jésus et la violence révolutionnaire*, par Martin HENGEL (Cerf).

Or c'est comme Zélote que jésus a été condamné par les Romains à la mort de la Croix. Il est vrai que, dans son entourage, il y avait beaucoup de Zélotes (ou, comme on disait encore, de « sicaires » littéralement d'« hommes au couteau »). Parmi les apôtres eux-mêmes, il y avait Simon dit « le Zélote », ainsi que judas Iscariote (cf. Jn 6, 71) et même Simon Pierre. Incontestablement, jésus exerçait sur les Zélotes une vive attraction.

On peut même dire que l'idéal politico-religieux fut pour jésus la véritable tentation. Ne dut-il pas un jour repousser Pierre, son ami, comme Satan lui-même~ jusqu'à la sombre nuit de Gethsémani, où il remporta sur cette tentation une victoire décisive pour l'accomplissement de sa vocation de Messie: non pas comme ses amis Zélotes le souhaitaient, mais comme Fils de l'Homme souffrant.

On peut trouver des textes évangéliques où jésus peut paraître pencher pour la violence. Lorsqu'il disait, par exemple, « Le Royaume de Dieu est proche », cet appel ne risquait-il pas d'être compris à la manière des Zélotes? De même lorsqu'il parle du roi Hérode et le qualifie de « renard », lorsqu'il chasse les vendeurs du Temple, etc. Si bien qu'aujourd'hui toute une série de livres n'hésitent pas à replacer l'action de Jésus dans le contexte du mouvement religieux et politique des Zélotes.

Mais jésus se présente également en véritable anti-zélote, et c'est là que l'appréciation objective de son exemple et de son enseignement devient difficile. Il accueille les collaborateurs des Romains, et fait même de l'un d'eux son disciple. Il ne maudit pas les gens qui trafiquent avec les Romains. Il fréquente un officier de l'armée occupante: le centurion de Capharnaüm. Il déclare qu'il est venu apporter la paix et non le glaive, et dit qu'il ne faut pas résister aux méchants. Finalement, il rejette catégoriquement tout élément politique de son rôle divin. « Mon royaume, déclare-t-il à Pilate, n'est pas de ce monde... » Un 18, 36).

Alors, zélote? Anti-zélote? De même que jésus en son temps, le chrétien d'aujourd'hui se trouve dans une situation difficile, ambiguë. Va-t-il, comme les membres de certaines sectes, se désintéresser de la misère actuelle? ~< Le monde est pourri, le ne m'en occupe pas ». Va-t-il au contraire, s'engager dans la violence? A la mort de Che Guevara, des journaux ont écrit: « jésus aurait pris la mitraillette. »

Mais sachons-le bien: pro-zélotes ou anti-zélotes, nous trahirions Jésus. Le problème en effet se pose autrement, et c'est ainsi qu'il faut comprendre l'anecdote évangélique de l'impôt à César (cf. Mt 22, 15-22)., Les Pharisiens ont cru tendre un piège à jésus en lui posant cette question de l'impôt. Si, en effet, jésus répond: « Il faut payer l'impôt », il se compromet avec Rome et il perd tout crédit. Si au contraire il préconise le refus, le voilà zélote, ennemi de Rome. Mais, d'une seule phrase, Jésus se situe ailleurs : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ». L'Etat a son domaine; l'argent, l'impôt font partie des institutions, et jésus ne leur est pas opposé. Mais Dieu a lui aussi son domaine, la personne consacrée à Dieu, et le culte qu'elle lui rend.

Une autre scène évangélique va nous permettre de mieux comprendre cet ailleurs, fondamental dans l'attitude de Jésus: l'entrée triomphale à Jérusalem, le jour des Rameaux. jésus accepte l'hommage triomphal de la foule: pour beaucoup, c'est alors l'espérance, car ils sentent que l'engagement révolutionnaire va pouvoir se jouer. Mais jésus refuse de poursuivre son avantage, et c'est la dernière déception qu'il cause à la foule: trois jours après elle lui préfère Barabbas. Voilà toute la dualité du jugement de jésus sur l'Etat. Il refuse de considérer l'Etat comme une donnée divine et suprême; mais il l'accepte pour ce qu'il est, et il rejette radicalement toute tentative pour le renverser.

En fait, jésus a toujours voulu éviter la confusion qui aurait fait de lui un maître de l'action politique, telle que la concevaient ses contemporains. Il ne s'est pas affirmé comme le Messie, mais comme le « Fils de l'Homme ». Et lorsque Pierre lui déclare: « Tu es le Christ, le Fi& de Dieu vivant », jésus lui demande sévèrement de n'en parler à personne (Mt 16, 16-20). Plus tard, il commence à expliquer aux Apôtres que le Fils de l'Homme doit souffrir. Pierre se met à le morigéner. Et jésus: « Passe derrière moi, Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes! » (Mt 16, 23.)

Certes tout n'est pas à condamner, aux yeux de jésus, dans la résistance des zélotes; mais il y a une limite qu'il ne veut absolument pas franchir, celle du zélotisme politique et militaire contre l'Empire romain. Il ne veut pas identifier sa mission à un mouvement de libération.

#### II L'ATTITUDE DU CHRETIEN

Dès lors, l'attitude que nous devons observer est claire. Disciples de jésus, nous avons à prendre position même sur les questions politiques, mais nous n'avons pas à porter l'épée.

L'Etat a le droit d'exiger de nous ce qui est nécessaire à son fonctionnement; mais jamais il ne sera pour nous un absolu, jamais il ne représentera la valeur suprême. Nous le respecterons, mais jamais nous ne lui donnerons ce qui n'appartient qu'à Dieu.

Mais, objectent les partisans du jésus révolutionnaire, le Christ a bien chassé les vendeurs du Temple? Sans doute, mais il s'agissait de réformer le culte et le sacerdoce, non les institutions politiques. Le bouleversement que veut apporter jésus doit aller beaucoup plus profond que la démolition des institutions existantes.

S'il reste fidèle à cette attitude, le chrétien échappera à l'immobilisme, et il ne sera pas englouti par l'institution. En agissant dans le monde, il ne s'y attachera pas: il restera libre.

Bref: On fie nie pas le monde, comme le font les sectes. On n'accepte pas non plus le monde tel qu'il est. Mais on agit dans le monde en hommes libres.

Une espérance forte et agissante nous permettra, ainsi, de relativiser tous les phénomènes du monde, et de dépasser par là-même la fausse alternative de l'ordre établi ou de la révolution.

Est-ce que le Royaume à venir est notre « passion », notre « cœur »? Si oui, nous serons à la fois parfaitement libres et parfaitement engagés, et nous saurons proposer aux hommes de notre temps des solutions de Sagesse. Pour jésus, le monde est considéré comme le lieu de nos actes. C'est là que nous avons à lutter pour la justice. Mais seule la liberté de l'esprit et du cœur permet toute participation.

Les premiers chrétiens attendaient une fin prochaine du monde, aussi se contentaient-ils de rechercher les conversions individuelles sans pousser à la réforme des structures sociales. Pour nous, il n'en va pas ainsi. Nous avons découvert l'importance de structures sociales plus justes qui peuvent favoriser les conversions individuelles. Mais la tâche primordiale du chrétien est toujours de changer les cœurs. Et le conseil de S. Paul est toujours valable: « Ne vous conformez pas au monde, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit » (Rm 12, 2).

En d'autres termes, le chrétien fixe son regard sur la cité présente, comme le faisait jésus sur Jérusalem. Mais il reste dans l'attente de la Cité céleste.

Et l'Eglise, quelle sera son attitude à l'égard de l'Etat? Ici je me contenterai de résumer la pensée de Cullman :

« L'Eglise doit rendre à l'Etat ce qui lui revient, *lui* donner ce dont il a besoin pour exister; elle doit en outre combattre en son sein tout anarchisme, tout zélotisme. Mais elle doit savoir aussi remplir à l'égard de l'Etat un ministère de sentinelle, demeurer essentiellement critique. Enfin elle doit savoir dire *non* à l'Etat qui outrepasse ses droits, et dénoncer dans sa prédication les abus de pouvoir en tant que contraires à la volonté de Dieu<sup>63</sup>. »

Et Cullmann ajoute cette réflexion, que chacun de nous devrait mettre en œuvre jusqu'à ce qu'elle devienne un réflexe permanent:

« L'Eglise remplira cette tâche si elle reste fidèle à la perspective eschatologique du Nouveau Testament. »

# III. QUELQUES REFLEXIONS PERSONNELLES POUR AUJOURD'HUI

A partir de cette étude objective des paroles et des gestes de Jésus, voici maintenant quelques réflexions très personnelles - et peut-être contestables - sur des faits vécus ces dernières années.

#### Attente du Royaume

Nous ne devons pas prendre Jésus comme point d'appui des mouvements révolutionnaires de bouleversement. Aujourd'hui, comme aux premiers jours de l'Evangile, la passion, la hantise, le trésor du disciple de Jésus, c'est l'attente du Royaume. Il me semble que cette attente est la seule chose qui puisse, aujourd'hui, donner à des hommes l'envie du christianisme.

Certes, l'attente du Royaume ne signifie pas non-engagement. Mais elle est constatation de l'illusion d'un monde qui cherche à se passer de Dieu. Aujourd'hui l'idole qu'est devenue la société de consommation est en

\_

<sup>&</sup>lt;sup>63</sup> CULLMAN, Etudes de Théologie biblique, p. 131.

train, malgré l'influence qu'elle exerce encore, de dévoiler le néant qu'elle recouvre. Quand les biens manquent, elle apporte la révolte; quand les biens abondent, elle engendre l'ennui (G. Thibon).

La contestation de ce monde est trop souvent liée à l'illusion révolutionnaire. Comme si l'homme pouvait construire le monde en le « chambardant ».

Il y a quelques années, le P. Sertillanges disait: « Ou Dieu, ou rien » (c'était le titre de l'un de ses livres). Un écrivain d'aujourd'hui, Ionesco, traduit la même idée dans un langage moins académique, quand il dit: « Entre la grâce et la merde, il n'y a pas de milieu ». C'est bien cela: entre un monde sauvé par Dieu et la pourriture, il n'y a pas de moyen terme. Léon Bloy disait de même: « Les Cosaques ou le Saint-Esprit. » Dans l'attente du Royaume, l'illusion révolutionnaire n'aboutira pas : il lui manquera toujours, en effet, un élément fondamental; en fin de compte, on aura simplement remplacé un oppresseur par un autre oppresseur.

Pour nous, il n'y a qu'une seule réponse à toutes les recherches de Sagesses diverses, vers lesquelles tant d'hommes se tournent aujourd'hui. Cette réponse, c'est l'attente du Royaume. A tous les hommes qui ont soif d'un Dieu mal connu encore, il serait absurde de ne présenter qu'un christianisme sécularisé et politisé. Nous risquons de gâcher l'espérance de ces hommes par un christianisme qui ne se situe qu'au niveau de l'engagement temporel; par un christianisme qui ne soit pas d'abord une mystique.

Les chrétiens ne sont pas seuls à construire le monde, et les marxistes prétendent: « Nous le construisons bien sans eux. » Mais les chrétiens sont en possession d'une Sagesse qui, si elle ne contredit pas l'action humaine, est absente du système marxiste.

Ne trahissons pas notre christianisme; que l'action humaine n'en fasse pas disparaître les valeurs essentielles. Nous attendons des cieux nouveaux et une terre nouvelle.

Notre tentation est toujours de faire passer les choses humaines dans un cléricalisme de droite ou un cléricalisme de gauche, si bien que, finalement, la réalité spirituelle disparaît. Déjà Emmanuel Mounier pouvait écrire:

« Certains ne sont pas loin d'identifier la révolution au royaume de Dieu, comme leurs aînés ont confondu la monarchie et le théocentrisme, l'ordre bourgeois et l'ordre chrétien. Or il n'est pas plus acceptable que l'on s'affirme révolutionnaire parce que chrétien, que démocrate parce que chrétien, ou monarchiste parce que chrétien... Tout ordre nouveau est, en puissance, un ordre établi. Tout contre-pharisaïsme comporte en soi le germe d'un nouveau pharisaïsme, tout engagement menace d'asservissement... Le christianisme n'a aucun intérêt à substituer un conformisme de gauche au conformisme de droite, un cléricalisme révolutionnaire au cléricalisme conservateur, à noyer la révolution nécessaire dans une religiosité philanthropique qui énerverait l'action révolutionnaire tout en avilissant la religion ».

#### Conversion du cœur

La tâche primordiale du chrétien, c'est de changer son cœur, de réaliser la « métanoïa ». C'est la conversion permanente. Il faut « chercher d'abord le Royaume de Dieu », dit S. Paul (Rm 12, 12).

Il faut que se lève une génération d'hommes et de femmes parfaitement engagés dans le monde, mais qui soient d'abord des « chercheurs » du Royaume de Dieu. J'insiste, mais on oublie trop, aujourd'hui, cette nécessité.

Il semble ridicule de parler de la dimension sociale de l'homme comme d'une découverte nouvelle. Aristote ne nous a pas attendus pour chanter la grandeur suprême de l'« *homo politicus* », de l'homme de la cité. S. Thomas d'Aquin affirmait pour sa part que la plus haute tâche, pour un homme, c'est d'accéder au gouvernement de la cité. Mais que cette tâche politique de l'homme ne lui fasse pas oublier la nécessaire conversion permanente. Il est plus facile de considérer sa vie au niveau de l'action menée qu'à celui de la conversion personnelle.

Newman, dans une série de sermons sur l'Eglise (1840) a affirmé:

« Pour le monde, ce qui compte c'est la société. Or l'Eglise pense et agit dans un sens diamétralement opposé. Elle prend en considération non pas le tout mais les parties. Les individus ont la première place dans son cœur; la société ne vient qu'en second ordre. Elle a égard à la pensée, au motif, à l'intention et à la volonté, bien plus qu'aux actes extérieurs. Elle ne connaît d'autre mal que le péché, et le péché est quelque chose de personnel, de conscient, de volontaire. Elle ne connaît d'autre bien que la grâce, et la grâce est aussi quelque chose qui se passe au plus profond de l'homme. »

De même, ce que So1jénitsyne a écrit sur les « devoirs de l'écrivain » peut tout aussi bien s'appliquer au chrétien:

« Il faut considérer les devoirs de l'écrivain non seulement du point de vue de ses devoirs envers la société, mais encore du point de vue de ses devoirs envers chaque homme. Primauté de chaque personne: et c'est là sa principale obligation. La vie de l'individu n'est pas toujours conforme à celle de la société, la collectivité ne vient pas toujours en aide à l'individu. Tout homme a de nombreux problèmes que la collectivité ne peut résoudre; l'homme est une unité physiologique et spirituelle avant d'être un membre de la société. L'écrivain n'a pas moins de devoirs envers l'individu qu'envers la société.

A notre époque où la technique s'empare de la vie, où le bien-être matériel est considéré comme la chose la plus importante, où l'influence religieuse s'affaiblit partout, l'écrivain a des tâches d'une nature très particulière, il doit occuper plus d'une place rendue vacante ».

D'ailleurs So1jénitsyne ne parle pas que des écrivains. Dans Août 1914, un professeur d'économie politique tient à ses élèves le discours suivant: « Il n'y a pas que le milieu humain, il y a la tradition spirituelle, des centaines de traditions. Et il y a la vie spirituelle de l'homme individuel et, par conséquent, en dépit du milieu, une responsabilité personnelle de chacun de nous pour ce qu'il fait et pour ce que font les autres à côté de lui... Et il y a quelque chose de plus important que l'ordre social, c'est l'ordre intérieur. »

#### Rendre la cité humaine habitable

Découlant des deux points précédents, attente du Royaume et conversion du cœur, voici toutefois qu'un autre devoir s'impose à l'homme: rendre la cité humaine habitable pour tous. Il s'agit d'offrir à la grâce divine un terrain où elle germera. Si je m'engage pour un changement, c'est afin de donner à la grâce la chance d'épanouir le cœur de chaque homme. Car le christianisme ne peut être plaqué sur une humanité faussée.

Pie XII disait: «Aujourd'hui, les conditions sont telles qu'une vie chrétienne est pratiquement impossible pour un certain nombre de gens. » C'est au nom de la grâce que je dois lutter pour que les mœurs et les institutions deviennent accessibles à la grâce.

Mais ne peut-on baptiser Hegel et Marx, comme S. Thomas d'Aquin baptisa Aristote? On baptise un homme, pas un monstre. Le monde vu par Aristote était païen, mais il restait susceptible de recevoir la grâce. Un monde semé par l'idéologie, foncièrement athée, de Marx, n'est pas baptisablé.

Le christianisme demande une humanité saine. Le drame de la foi aujourd'hui est la conséquence d'une pensée qui a fait fausse route. Comment parler de la Vérité du Christ à des hommes qui estiment que l'homme ne peut ni atteindre ni connaître la Vérité? Comment parler des exigences de l'Evangile à quelqu'un qui conçoit la liberté comme le rejet des contraintes? Et comment parler de l'amour de Dieu à des hommes pour qui Dieu n'est plus que l'image du « père à assassiner » ?

Un travail urgent et capital nous attend: restaurer les assises de ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, l'intelligence, la capacité de saisir le réel des êtres, non sans tâtonnements bien sûr. Ceci à mon avis conditionne tout engagement temporel, aussi urgent soit-il, si nous ne voulons pas être ces aveugles qui en conduisent d'autres, dont parle l'Evangile.

Une jeune femme chrétienne, mère de deux enfants, Corinne Marion,- a écrit à ce sujet dans la revue *Communio*<sup>64</sup> quelques pages claires et profondes où elle a su dégager ce qu'est la confession de foi face au politique. Pour elle, l'existence même du chrétien, quelle que soit sa place sur l'échiquier politique, « conteste la prétention du politique à détenir le dernier mot, à se poser en critère ultime, à mesurer et donc réduire toutes choses. »

Ainsi, après avoir découvert (ou redécouvert?) la nécessité, au nom même de la foi, de l'engagement politique, le chrétien doit faire découvrir, au sein même de son engagement terrestre, l'existence d'une dimension extraterrestre. Certains seront appelés à donner plus de place à tel aspect, d'autre à tel autre, la totalité étant assurée par le Corps du Christ en son ensemble. En tous cas, présenter l'image d'un chrétien sûr de sa foi, sûr de son Christ, sûr de son Eglise - ce qui est tout autre chose que d'être sûr et plein de soi-même, de son organisation ou

<sup>&</sup>lt;sup>64</sup> Communio, n° 1, 6.

de ses idées -, risque de devenir une chose si insolite qu'elle est bien capable de susciter l'intérêt et de poser les questions essentielles.

Le choix d'un état de vie a normalement une incidence par rapport à la société. Ainsi, selon *Lumen Gentium*, « l'état de vie religieux comporte le rappel que le monde ne peut être sauvé que par l'esprit des béatitudes. » Le religieux a comme fonction propre de rappeler que les espoirs, les aspirations authentiques des hommes doivent trouver leur accomplissement par la purification que réalise notre participation à la mort du Christ. Le religieux est pour le monde comme une affiche vivante.

Tout chrétien qui s'engage dans la Cité doit montrer que le Royaume commence là où il est aujourd'hui, mais ne s'y achève pas. Ainsi l'un des terrains privilégiés de l'action du chrétien, sans monopole d'ailleurs, est le discernement des valeurs et de leur interdépendance.

Le regard du croyant nourri de la Parole doit arriver à discerner que les plus hautes réalités ne s'opposent pas: justice et miséricorde, liberté et autorité, discipline et grâce, bien personnel et bien commun. Le propre de l'intelligence - comme d'une saine philosophie - est de ne pas laisser une vérité cancériser les autres.

Un écrivain génial et quasi inconnu, Armand Robin, anarchiste de surcroît et mort anonymement à l'infirmerie spéciale du dépôt, a laissé comme en un testament un texte extraordinaire que je livre à votre réflexion (soyez attentifs à l'alternance des majuscules et des minuscules)

On supprimera la Foi Au nom de la Lumière Puis on supprimera la lumière.

On supprimera l'Ame Au nom de la Raison Puis on supprimera la raison. On supprimera la Charité Au nom de la justice Puis on supprimera la justice. On supprimera l'Amour Au nom de la Fraternité Puis on supprimera la fraternité.

On supprimera l'Esprit de Vérité Au nom de l'Esprit Critique Puis on supprimera l'esprit critique.

On supprimera le Sens du Mot Au nom du Sens des mots Puis on supprimera le sens des mots.

On supprimera le Sublime Au nom de l'Art Puis on supprimera l'art.

On supprimera les Ecrits Au nom des Commentaires Puis on supprimera les commentaires.

On supprimera le Saint Au nom du Génie Puis on supprimera le génie.

On supprimera le Prophète Au nom du Poète Puis on supprimera le poète. On supprimera les hommes du Feu Au nom des Eclairés Puis on supprimera les éclairés.

Au nom de rien on supprimera l'homme On supprimera le nom de l'Homme Il n'y aura plus de nom Nous y sommes.

Notre société actuelle, soumise à la plus grande mutation de son histoire, est fatalement ambiguë et paradoxale. Elle est solidaire, et pourtant centrifuge; rationnelle et en même temps irrationnelle. Elle poursuit à la fois l'absurde et l'absolu. Elle est avide d'amitié, de dialogue et de paix, et semble se complaire dans la violence.

Dans ce monde contestataire mais en même temps inquiet de l'avenir, n'avons-nous pas, nous, chrétiens, quelque chose à apporter? Oui, et c'est le sens d'une sagesse profonde. Gardons-nous de confondre l'Eglise avec telle ou telle civilisation. Ne confondons pas les catholiques avec le catholicisme; les misères et les carences des uns n'épuisent pas la substance de l'autre. Le catholicisme n'est pas un parti religieux. L'Eglise est un mystère dont la tête est au ciel.

En outre, sachons prendre garde, une fois engagés, de ne pas nous laisser emporter par le flux du « devenir », au lieu de le dominer par un regard chrétien.

Il faut lire, à ce sujet, le beau livre de Jean-François Girette : *je cherche la justice*. Cet homme était d'abord un « grand patron ». Directeur de la S.N.C.F. pour. le réseau Sud-Ouest, il quitta un jour ses fonctions pour aller travailler comme simple ouvrier d'usine, à Lyon. Durant sept ans, jusqu'à l'âge de la retraite. Ainsi a-t-il pu mesurer les grandeurs et les exigences des deux mondes:

« Où vais-je me situer, alors que je crois être en communion de cœur et d'esprit avec des amis dans ces divers milieux? Les choix simplistes me sont impossibles, et pourtant je ne peux porter simultanément dans mon cœur des constatations, des souffrances, des joies contradictoires. je suis conduit à la recherche de ce qui pourrait constituer un ensemble cohérent, et pour cette découverte, je crois le dialogue indispensable. »

#### Et il continue:

« je cherche à me situer au plan de la lutte pour la justice. Le sens majeur de ma recherche est celui-ci: dans la fidélité aux appels évangéliques, comment écarter le scandale qui empêche les petits et les pauvres d'accéder à la Bonne Nouvelle? je dois m'adresser en priorité au monde des responsables, mais aussi me faire entendre par le monde du travail et par les Eglises. »

Jean-François Girette est mort en 1976, humblement, chez les Petites Sœurs des Pauvres.

En manière de conclusion, on pourrait résumer les réflexions de ce chapitre en un tableau (page ci-contre). L'action politique d'un chrétien et l'action politique d'un non-croyant, d'un marxiste par exemple, sont divergentes. Il ne s'agit pas de deux lignes politiques différentes mais, bien plus fondamentalement, de deux humanismes différents.

L'un suppose la force qui veut changer une situation, à savoir l'injustice qui règne dans la société et ses structures.

L'autre vise au développement de l'homme libéré par le Christ.

Une révolution est nécessaire. Mais elle peut se réaliser de deux manières différentes -.

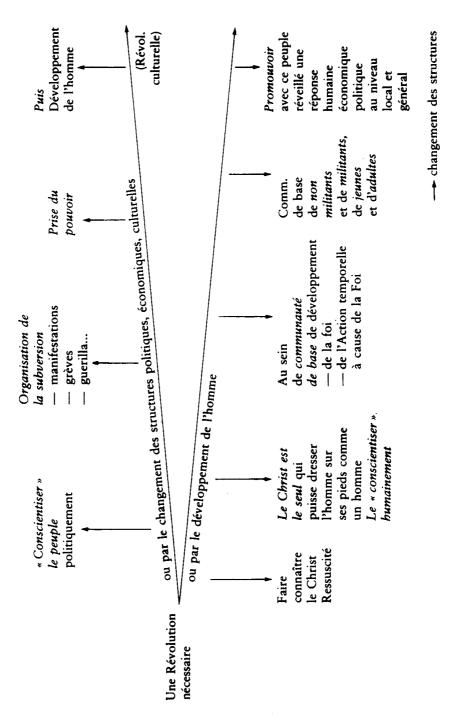
- soit par le changement des structures politiques, économiques et culturelles: On « conscientise » le peuple, politiquement, on organise la subversion (manifestations, grèves, guerilla); on prend le pouvoir; enfin on cherche le développement de l'homme.
- soit par le développement de l'homme. on lui fait connaître le Christ ressuscité (seul le Christ peut faire tenir l'homme debout et le « conscientiser » humainement); cette connaissance se réalise au sein des communautés de base qui permettent en même temps le développement de la foi et celui des actions temporelles; 'les

communautés de base s'étendent aux non-militants, aux jeunes, aux adultes; on travaille à la promotion d'une réponse humaine, économique, politique, au niveau local et général; enfin, on change les structures.

Insère p. 219

### DIEU ET CÉSAR DANS MA VIE

219



## Cinquième Partie Une Eglise en marche

Il est temps maintenant pour nous de prendre de l'altitude, non pour planer dans les nuages, mais pour faire naître en nous deux réflexes, l'un hardiment tourné vers l'avenir, l'autre soigneusement attentif au passé.

L'avenir, car l'Eglise de Dieu sera ce que vous la ferez. Les années qui viennent dépendent de vous. Il faut y réfléchir, pour préparer, dans un commerce quotidien avec la Bible, cet « équipement spirituel » dont parle S. Paul:

« Toute Ecriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice: ainsi l'homme de Dieu se trouve-t-il accompli, équipé pour toute œuvre bonne » (2 Tim. 3, 16-17). (Voir aussi Eph. 6, 14-17).

Soyez, comme le dit encore S. Paul, semblables à des gens « réfléchis, qui tirent bon parti de la période présente » (Eph. 5, 16)...

Mais cet avenir est celui d'un vivant, ce grand arbre séculaire de l'Eglise avec sa sève, ses branches, sa forme, sa physionomie qui nous dépassent et ne dépendent pas de nous. Dans l'inépuisable premier chapitre de la Genèse reviennent en leitmotiv les mots « selon son espèce » : « des herbes portant semence selon leur espèce, des arbres donnant des fruits selon leur espèce, des bêtes sauvages... des bestiaux.... des bestioles du sol... selon leur espèce ». Il nous faut donc tenir compte de ce qui nous a précédés. Que l'on soit jardinier ou chirurgien, on ne taille pas, on ne greffe pas n'importe quoi et n'importe comment. Pour cela, le Concile avec les grands textes qu'il a promulgués nous servira de fil conducteur. Mais ces textes, s'ils sont un point de départ pour l'action future de l'Eglise, sont aussi l'aboutissement d'une histoire. Aussi devons-nous commencer par quelques réflexions sur la Mission, hier et aujourd'hui.

## CHAPITRE 16 La Mission hier et aujourd'hui

#### 1. LA MISSION DANS L'HISTOIRE

Il faut bien reconnaître un fait qui appartient à l'Histoire: l'idée de Mission n'est pas toujours présente aux hommes. On ne la trouve ni dans toutes les religions, ni à toutes les époques d'une même religion. Pensez à l'Hindouisme, par exemple. Ou encore au Judaïsme, du moins au judaïsme d'avant l'exil.

Cependant, pour la plupart des chrétiens du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle - jusqu'à nos dernières années - la nécessité de la Mission, sa grandeur, sa beauté, étaient une évidence qui ne se discutait pas. Aujourd'hui, des doutes s'élèvent. Devant ces interrogations, ces critiques, quel doit être notre réflexe? Interroger l'Evangile. Or, les paroles de Jésus-Christ sont parfaitement claires: « Allez, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit (Mt 28, 19-20). Or, cette Parole de Jésus est encore plus riche de sens si on la rapproche d'une autre Parole: « Comme le Père m'a envoyé, dit jésus, moi aussi, je vous envoie ». (Jn 20, 21). Ce qui faisait dire à S. Thomas d'Aquin: « Nous sommes envoyés par le même amour, avec la même force, dans la même puissance qui a envoyé le Fils. »

Il ne faut pas craindre de donner au « comme » toute sa force. Pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, Jésus a d'ailleurs réitéré plusieurs fois cette expression. Ainsi, dans S. Jean: « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés » (Jn 17, 18); ou encore: « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés» (Jn 15, 9). Et, dans le grand texte missionnaire de S. Matthieu, déjà cité, il y a un « donc » qui veut dire la même chose: « Tout pouvoir, dit jésus, m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez *donc*, de toutes les nations faites des disciples... » (Mt 28, 18-19).

Ainsi, chaque fois qu'il y a un acte missionnaire dans le monde - et c'est beaucoup plus large que de « partir en mission » - il se rattache à cette parole : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi le vous envoie. » Car, comme le dit S. Paul, « Dieu, notre Sauveur, veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de

la vérité » (1 Tm 2, 4). Et qu'est-ce que la vérité? « La vérité, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et ton envoyé Jésus-Christ » (Jn 17, 3).

Mais Jésus n'a pas promis une vie paisible à son Eglise: il lui annonce au contraire la béatitude des persécutés et des tribulations. Mais ce n'est pas le plus grave: comme Pierre, Jacques et Jean à Gethsémani, il arrive que l'Eglise s'endorme. Ainsi, le Christianisme a connu des périodes où l'idée de Mission semblait éteinte. Vue sous cet angle, l'histoire de l'Eglise est une succession de progrès et de reculs. Les premiers protestants ne se préoccupaient pas d'être « missionnaires ». Théodore de Bèze, par exemple, n'hésitait pas à déclarer:

« Les païens sont des coupables que Dieu se réserve de punir et qu'il faut abandonner à sa justice... Les longs voyages en terre païenne doivent être laissés à ces sauterelles, vomies par l'enfer, et qui portent avec mensonge le nom sacré de Jésus... » (il s'agissait des jésuites!).

Mais Bossuet lui-même n'écrivait-il pas, le 13 septembre 1701 :

- Une fausse miséricorde et une fausse sagesse inspirent à certains savants l'inclination d'étendre la véritable religion à plusieurs peuples, autres que celui que Dieu a choisi... au lieu d'adorer les secrets et impénétrables desseins de Dieu qui livre toutes les nations à l'idolâtrie... ».

## Flux et reflux de la Mission à travers les siècles

J'emprunte cette description rapide à l'Atlas de la Bible de H.H. ROWLEY, paru au Centurion.

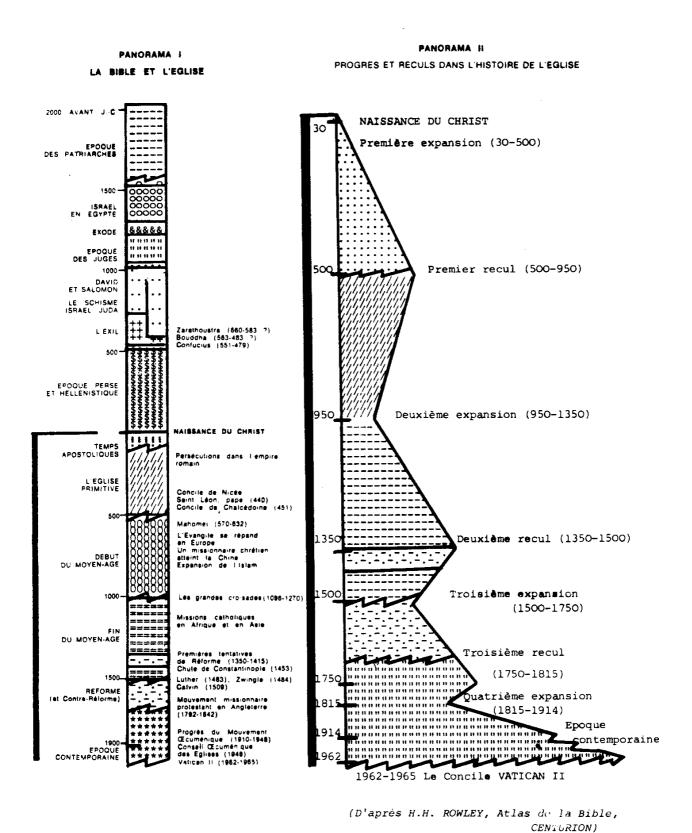
- Le Christianisme des premiers siècles, bien sûr, n'est que Mission. C'est l'époque de la première et merveilleuse expansion.
- De l'an 500 à 950, on note un premier recul. C'est la fin de l'Empire romain, tandis que l'Islam se répand en Syrie, en Palestine, dans toute l'Afrique du Nord et jusqu'en Espagne. Cependant, il y a encore des Missions: parmi les Germains de Grande-Bretagne et dans les pays du nord de l'Europe. Et les Chrétiens nestoriens atteignent la Chine.
- De 950 à 1350, la Chrétienté se reprend. Le nord de l'Europe se convertit. C'est l'époque des Croisades contre l'Islam, mais aussi celle des Missions organisées par les Franciscains et les Dominicains en Afrique du Nord et en Asie. En Asie, les Chrétiens nestoriens exercent une influence considérable.
- De 1350 à 1500, deuxième recul. L'Eglise décline en Asie. L'Islam domine le Moyen-Orient et jusque dans le sud de l'Europe. Dans le reste de l'Europe, les forces spirituelles de l'Eglise s'affaiblissent.
- De 1500 à 1750, troisième expansion. Du côté de la Réforme, on note, bien sûr, la naissance des Eglises protestantes, la traduction de la Bible en de nombreuses langues européennes; mais aussi l'envoi de missions en Inde, en Afrique du sud, en Amérique du nord, au Groenland et dans les Antilles. Du cÔté catholique, c'est le renouveau du Concile de Trente et l'envoi de missions en Amérique du Sud et en Asie.
- De 1750 à 1815, troisième recul et qui semble aboutir au néant. Le rationalisme affaiblit la vie chrétienne en Europe. C'est le déclin des missions catholiques et de leurs pays protecteurs, l'Espagne et le Portugal.

Où en était la Mission à la fin du XXI<sup>e</sup> siècle? C'était une véritable décadence. Un seul chiffre suffira: « il restait environ 150 missionnaires catholiques dans le monde entier, » écrit le Chanoine Colomb<sup>65</sup>.

Insère p. 228

-

<sup>65</sup> Joseph COLOMB. Aux sources du Catéchisme, Desclée, tome 3, p. 321.



Survient la Révolution française. Comme l'écrit le Chanoine Colomb :

« Elle consomme le désastre ». Elle supprime en effet les congrégations religieuses. En prenant leurs biens, elle tarit leur recrutement et la dernière source des subsides envoyés aux Missions. La Maison-mère des « Missions Etrangères », rue du Bac à Paris, est fermée. Pendant ce temps, écrit encore le même auteur « Rome est envahie par Bonaparte, les biens d'Eglise mis au pillage; la Propagande est fermée par les troupes françaises en 1798 ».

« C'est la grande épreuve des missions. Les ouvriers«qui restent, vieillissent, privés de ressources, et à leurs appels, rien ne répond. En Amérique du Nord, on ne peut plus guère parler des missions, d'autant plus que les colons font disparaître impitoyablement les indigènes (eau-de-vie, etc ... ). En Amérique du Sud, les « réductions » du Paraguay ont été supprimées. En 1800, on compte quelque 30 000 chrétiens. Les autres ont été tués par les Européens ou sont morts dans les bois. Aux Indes, où il y avait presque 1 million de catholiques, en 1750, il n'y en a plus qu'un demi-million en 1800 : les chrétientés ont subi de terribles assauts des Hindous et des Musulmans. En Chine où l'on comptait 300 000 chrétiens aux beaux jours de Wkang-Hi, il en reste environ 170 000 vers 1800. De même en Indo-Chine où les persécutions et les guerres ont diminué les chrétientés. Et encore, le clergé indigène que les missionnaires bannis laissaient souvent en ces régions, fit parfois des efforts héroïques pour maintenir la foi dans les âmes, tel le prêtre André Ly, en Chine ».

Les forces missionnaires ne vont cependant pas tarder à renaître.

• De 1815 à 1914, nouvelle et très vigoureuse expansion. C'est le grand siècle des missions protestantes. Mais les missions catholiques, elles aussi, retrouvent une grande vitalité. C'est à cette époque que le Christianisme se répand dans le monde entier.

« Ce fut la France surtout, elle qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, avait dirigé l'offensive anti-religieuse, qui fut à la tête du renouveau missionnaire. Le livre de Chateaubriand, *le Génie du Christianisme*, fit goûter la beauté du dévouement missionnaire. On se mit à imprimer et à répandre les récits des missionnaires. ( ... ) En 1882 commencèrent à paraître les *Annales de la Propagation de la Foi*. Ces récits exerçaient une grande influence » (Colomb). Les anciens ordres reprennent leur travail. C'est une période d'un siècle et demi de vitalité, de créativité. Mais cette période est trop étroitement mêlée avec l'expansion et les conquêtes coloniales des puissances européennes: d'où le danger auquel on n'échappe pas toujours, d'avoir « un christianisme d'importation ».

On a en même temps les martyrs de Chine et la guerre de l'opium imposée aux Chinois par les Européens.

e A partir de 1914, on assiste à la fois à des progrès et à des reculs. Mais les nouvelles Eglises locales, en Afrique et en Asie, prospèrent et deviennent autonomes. Les mouvement œcuménique se répand. Et, au Concile de Vatican II, l'Eglise catholique procède à son « aggiornamento ». L'Histoire nous apprend que tout concile est suivi d'une période instable, comme une terre profondément et fraîchement labourée. Aujourd'hui, certains contestent l'idée même de Mission. Qu'ils ne 9?imaginent pas être les pionniers d'une idée nouvelle.

Cette interrogation sur le bien-fondé des missions, d'où vient-elle?

Il est arrivé un moment où le missionnaire, dont l'intention était bien d'être et de, rester serviteur, rencontrait un double obstacle: prêtre et occidental, ces deux qualités risquent de faire de lui un « patron ». Il est chargé de toute l'animation d'un village, d'un pays. Il est bien le serviteur de ce peuple auprès de qui il a été envoyé, mais en même temps, il remplit une importante fonction et il a pour charge d'édifier une chrétienté, avec tous les bâtiments et le matériel que cela peut supposer. Finalement, la population des pays de mission, telle l'argile entre les mains du potier, est livrée aux mains du missionnaire qui se met à tout faire, non seulement pour elle, mais même à sa place.

On en arrive ainsi à l'idée folklorique du missionnaire. Chose plus grave, les rapports entre prêtres et laïcs finissent par être faussés. C'est ce qu'explique très bien le P. Dournes, dans une page qui mérite d'être longuement méditée :

« Dire *missionnaire*, c'était penser habit religieux, barbe et bouffarde, brusquerie et bonhomie de broussard; aujourd'hui que la mission intérieure prend un style, on pensera blouson et col roulé, mégot et argot; mais il s'agira toujours d'un prêtre, ou d'un religieux. Pour les laïcs, on parle *d'apostolat*, sans se rendre compte de l'identité rigoureuse des termes, comme voulant établir une distinction là où justement il ne peut y en avoir. Nous souffrons d'un verbalisme qui oppose l'apostolat (auprès des semblables) à la mission (auprès du tiersmonde) et gèle la notion de laïcité. Assez curieusement, on prétend, pour se rapprocher du monde, réduire le

sacré au profane, démythiser et désesthétiser, désacraliser temps et lieux, objets et personnes; mais cette tendance est le fait de clercs bien plus que du peuple chrétien, et ainsi on continue à cléricaliser l'Eglise et sa mission.

« Or, c'est justement l'inverse qui est à faire. Sur le plan de la Mission, il n'y a aucune différence radicale entre tout baptisé, le prêtre et le religieux; c'est en vertu de leur incorporation à l'Eglise (baptême, confirmation, eucharistie) qu'ils sont envoyés de l'Evangile, et par des charismes qui ne sont pas davantage l'apanage des clercs. La prise de conscience actuelle de l'urgence missionnaire et de la pénurie de personnel est l'occasion de « laïciser » la Mission en la rendant ce qu'elle est, mouvement du peuple de Dieu, et de « resacraliser » la personne et l'existence des chrétiens, peuple de prêtres, race royale » (Revue Spiritus, n° 33).

Cet article du Père Dournes - comme Son beau livre *Dieu aime les païens* mérite d'être lu en entier. Avec sa verve parfois caustique, il rappelle les excès auxquels la vie avait conduit certains missionnaires dans leur poste de brousse: être un homme-orchestre et devenir une sorte de « Bon Dieu » pour les populations. Mais cela n'est pas fatal. Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, des précurseurs ont dessiné et préparé un autre visage de la Mission qui, à son tour, a préparé le Concile. Quelques grandes figures marquent cette évolution. je ne fais que les citer: chacun d'eux doit devenir pour chacun de nous un guide et un ami familier.

## II. LES PRÉCURSEURS

#### Charles de Foucauld.

Pendant les onze ans qu'il passe à Tamanrasset, il recherche de plus en plus les contacts et les occasions de contact. Son amour pour les Touaregs devient de plus en plus profond et fraternel. Il veut devenir « quelqu'un du pays » par l'habitation, la nourriture, la langue, les coutumes et pour cela, il acceptera le sacrifice de rester six mois sans dire la messe, six ans sans la présence de jésus au tabernacle. Dans sa première règle de 1894, il veut vivre de son travail manuel à l'exclusion de tout don ou aumône. Il apporte quelque chose de nouveau avec l'idée qu'il a de fonder une *Union Apostolique*. Il désire associer d'autres personnes que les missionnaires pour prier, agir, souffrir pour le salut du monde. Il préconise, en même temps, le concours de missionnaires laïcs. Il en arrive à la possibilité de Frères presque totalement appliqués à un travail apostolique: on est loin des « frères convers », traditionnellement consacrés aux tâches matérielles. De plus, il estime nécessaire la présence, à côté des prêtres, « de chrétiens exemplaires, répandus isolément ou par petits groupes dans les oasis du Sahara. Petits marchands, commerçants, fonctionnaires, ils feraient connaître l'Evangile et le Christ par le témoignage d'une vie chrétienne, des apôtres par la bonté, par un contact bienfaisant, « se faisant tout à tous pour les donner tous à jésus ». Nous avons là une véritable préfiguration de l'Action Catholique... en 1907! Tous ces projets étaient la mise au pluriel de ce que le Père de Foucauld vivait au singulier: une vie contemplative authentique, mais comportant un engagement dans un milieu humain et apportant une présence de Dieu à travers une hospitalité sans limites.

## Le Père Peyriguère (1883-1957).

Elevé dans la pauvreté, ce grand missionnaire a gardé toute sa vie une véritable passion pour la justice et le respect de l'homme.

Devenu curé d'Ammanet, en Tunisie, il y découvre Charles de Foucauld. En 1926, il fonde une fraternité près de Ghardala. Arrivé au Maroc en 1927, il s'installe l'année suivante à El Kebbab, village berbère où il soigne les malades et se consacre à toutes les misères, assurant en milieu musulman une présence chrétienne serviable et discrète

Dans les lettres que le P. Peyriguère a adressées à L.F. Hardy, un de ses amis, rencontré au Maroc, un leitmotiv revient sans cesse: Le Christ. Le Christ enfant, à visage de berbère, nourri et vêtu par l'ermite; le Christ silencieux de Nazareth, se préparant à annoncer la Bonne Nouvelle; le Christ souffrant et abandonné de Gethsémani; le Christ ensoleillé du matin de Pâques.

« Celui qui a rencontré le Christ une fois sur son chemin en reste malade pour toute sa vie ».

Victime heureuse de cette maladie, Albert Peyriguère prend pas à pas, sur les pistes sahariennes et sur les sentiers des djebels, la suite des longues marches de l'apôtre Paul.

Guide respectueux de la liberté de ceux qui lui demandent conseil, critique lucide des errements colonialistes, bouillant avocat de tous les laissés pour compte, ce montagnard rugueux laisse transparaître au fil des pages, sous les rides et les cicatrices de son visage cuit par le soleil, la petite flamme vive de ceux dont le cœur a envahi tout l'être. Il vit fortement et douloureusement à travers l'Islam la difficulté de ceux qui sont condamnés à être une Eglise du silence:

« Il est dur, vous le devinez, pour un prêtre, d'être condamné à ne jamais parler explicitement du Christ, alors que tout ce que l'on fait, c'est uniquement pour Lui. Mais il faut à chaque instant se faire rentrer dans la bouche et le cœur son nom prêt à jaillir: c'est notre vocation austère et que nous trouvons magnifique. Mais que ça serve à quelque chose, demandez-le au bon Dieu: que de ne jamais parler de Lui aboutisse à le faire connaître ».

Son désir était de susciter un *mouvement universel*. Un mouvement de toute l'Eglise, en marche vers tous les hommes. Sur le plan de la Mission, il n'y a pas de différence radicale entre

Les baptisés, qu'ils soient laïcs, prêtres, religieux, hommes ou femmes. Le P. Peyriguère souhaitait donc à la fois un ressourcement mystique « le Christ total », « le Christ authentique » et une universalisation de la Mission. La grande leçon de sa vie, c'est que tout homme est missionnaire et que, depuis S. Paul, « tout chrétien peut et doit redire du Christ: Il m'a aimé, Il s'est livré pour moi ».

Il meurt à Casablanca en 1957<sup>66</sup>.

#### Le Père Lebbe.

Missionnaire en Chine, le Père Vincent Lebbe, d'origine belge, a eu le grand mérite de sentir à quel point il fallait être proche des gens, participer à leur vie. Très contesté par certains, il n'en a pas moins été celui qui a contribué au sacre des sept premiers évêques chinois.

A son arrivée à Tientsin, en 1900, un incident significatif. On débarque. Le curé de Notre-Dame des Victoires est venu les accueillir au quai. Vincent grimpe lestement l'échelle du bord, sa petite valise à la main.

- Que faites-vous là? dit le curé avec quelque rudesse.
- Moi, dit Vincent interloqué... Mais
- Donnez votre valise à un Chinois; un missionnaire ne porte pas de valise... Vincent s'exécute. Il a compris. Il est de la race des Seigneurs.

Il y avait une confusion inextricable entre la religion chrétienne et la politique européenne: « Les missionnaires profitent de la force de l'Europe et pâtissent de la haine qu'elle éveille ». La France, alors anti-cléricale, soutient les missionnaires en tant qu'instruments de la propagande française, mais s'indigne si des missionnaires d'autres pays viennent évangéliser.

« L'attitude psychologique des missionnaires à l'égard des Chinois était assez complexe. D'une part, l'orgueil européen fait qu'on ne trouve chez eux qu'odieux et ridicule. Tout ce qui est propre à leur civilisation est ridicule, et les païens chinois ont tous les vices. Cette attitude n'est d'ailleurs pas propre aux missionnaires de Chine; on la rencontre sur tous les continents... A lire ce qu'ils écrivent, un Chinois qui se convertit passe purement et simplement du diable à Dieu... »

Le Père Lebbe veut se faire chinois avec les Chinois: il apprend le chinois, s'habille en chinois, vit à la chinoise. Et cela fait scandale, bousculant les habitudes.

Au milieu des contradictions que subit le Père Lebbe, la lettre Apostolique *Maximum illud* sur la propagation de la Foi à travers le monde, éclate comme une bombe. Elle est datée du 30 novembre 1919.

Parlant du clergé indigène, le Pape Benoît XV expose :

« Les prêtres indigènes ne doivent pas, en effet, servir simplement d'auxiliaires aux missionnaires étrangers dans les fonctions les plus humbles du ministère... ils doivent pouvoir prendre un jour en main la direction de leurs ouailles... »

En 1920, le Père Lebbe sent que l'Evêque, Mgr de Guébriant n'est pas pressé de voir des Evêques chinois. Cette année-là, il va à Rome et le Cardinal Mercier l'introduit à la Secrétairerie d'Etat. Partout, il aborde la question des évêques chinois. « C'est évident qu'il en faut, dit le Cardinal, préfet de la Propagande. Si on avait agi ainsi dans nos pays, ils seraient encore païens... »

<sup>&</sup>lt;sup>66</sup> Albert PEYRIGUÈRE, Aussi loin que l'amour. Lettres du Maroc (1933-1957). Cerf.

Mais en présence de l'opposition du monde missionnaire officiel, il faut que les premiers évêques soient des hommes supérieurs, qu'ils apportent par leur personne même un argument si lumineux à la thèse romaine que l'opposition soit réduite au silence... Croyez-vous qu'il y en ait?... et le Père Lebbe donne des noms de prêtres chinois. Il a une audience particulière de Benoît XV et la conversation tombe sur Maximum illud:

- « N'était-ce pas un peu dur par endroit?
- Non, non, Saint-Père, c'était la vérité et la justice... ».

En 1922, le Pape Benoît XV meurt, il est remplacé par Pie XI. Ce n'est qu'en 1926 que 6 évêques chinois seront consacrés. L'Eglise était la première à mettre des Chinois au rang de ses dignitaires au même titre que les Occidentaux. Et le Père Lebbe reviendra en Chine après un exil de 5 ans et des contradictions sans nombre, mais il reviendra avec ces évêques chinois. Un double réflexe nous est enseigné par le Père Lebbe: obéissance absolue et continuité.

Le Père Lebbe meurt en juin 1940, la Chine l'a vénéré comme un héros national. Il s'est vraiment incorporé au peuple auquel il prêche l'Evangile, jusqu'à demander la naturalisation. Et comme il a voulu rendre présente à la Chine une Eglise qui lui était étrangère, c'est lui-même qui, d'abord, s'est voulu chinois<sup>67</sup>.

Cette attitude de *Maximum Illud, qui* met en valeur la culture et les mœurs propres d'un pays, était déjà recommandée aux missionnaires par le Pape Alexandre VII, en 1659 :

« Ne mettez aucun zèle, n'avancez aucun argument pour convaincre ces peuples de changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs, à moins qu'elles ne soient évidemment contraires à la religion et à la morale. Quoi de plus absurde que de transporter chez les Chinois la France, l'Espagne, l'Italie ou quelque autre pays d'Europe? N'introduisez pas chez eux nos pays, mais la foi, cette foi qui ne repousse ni ne blesse les rites, ni les usages d'aucun peuple pourvu qu'ils ne soient pas détestables, mais bien au contraire veut qu'on les garde et les protège. Il est pour ainsi dire inscrit dans la nature de tous les hommes d'estimer, d'aimer, de mettre au-dessus de tout au monde les traditions de leur pays et ce pays lui-même. Aussi n'y a-t-il pas de plus puissante cause d'éloignement et de haine que d'apporter des changements aux coutumes propres à une nation, principalement à celles qui y ont été pratiquées aussi loin que remontent les souvenirs des anciens. Que sera-ce si, les ayant abrogées, vous cherchez à mettre à la place les mœurs de votre pays, introduites du dehors? Ne mettez donc jamais en parallèle les usages de ces peuples avec ceux de l'Europe; bien au contraire, empressez-vous de vous y habitue~ Admirez et louez ce qui mérite la louange »<sup>68</sup>.

## L'Abbé Monchanin

Il naît en France en 1895. Il est ordonné prêtre à Lyon. C'est un homme extraordinairement cultivé, d'une charité profonde. Après 16 ans de ministère, en 1938, il réalise un appel vers l'Inde, appel perçu dès son adolescence au plus profond de lui-même. Il entre alors dans la Société des Auxiliaires des Missions fondée par le Père Lebbe et l'Abbé Boland pour le service des évêques autochtones. Il part en Inde et débute par un ministère sacerdotal très ordinaire dans un milieu pauvre: vicaire et curé dans les villages de la campagne indienne. Au bout de dix ans, il va pouvoir réaliser son rêve: vivre une vie monastique authentiquement catholique et authentiquement indienne. « Sa connaissance approfondie des traditions religieuses et culturelles de l'Inde, ses conversations avec des spirituels hindous de haute caste, l'avaient convaincu de la nécessité de la vie contemplative, institutionnalisée en des formes indiennes, pour l'acceptation par les Hindous du message chrétien. »

Le 21 mars 1950, le nouvel ashram était inauguré: il y vit avec le Père Le Saux, un Bénédictin qui l'a rejoint. « Il nous faut, dans le silence et la patience, être des témoins obscurs et inécoutés de quelque chose dont nousmêmes ne savons pas - ne saurons peut-être jamais - l'amplitude, les contours précis, le contenu le plus secret. » Sa forme de don était « l'enfouissement »... Atteint d'un cancer, il rentre en France et meurt en octobre 1957.

Voici comment le Père de Lubac qui fut son ami intime et sans doute son soutien, parle de lui:

<sup>&</sup>lt;sup>67</sup> Vie du Père Lebbe par Jacques LECLERCQ, coll. « Livre de vie », Seuil.

<sup>&</sup>lt;sup>68</sup> Instruction à l'usage des Vicaires Apostoliques en partance pour les royaumes chinois de Tonkin et de Cochinchine.

« La forme donnée par l'Esprit à la vocation contemplative de l'Abbé Monchanin, comme à sa vocation indienne - et les deux ne faisaient qu'un - fut avant tout la forme de « l'enfouissement ». Il était le grain qui acceptait, non sans connaître les affres de la solitude et de l'asphyxie, d'être mis en terre. L'Esprit lui communiquait la force de l'accepter, de le vouloir, dans une foi et une espérance invincibles. Il vécut toujours plus profondément « le grand paradoxe chrétien », celui de « l'Eglise mise au tombeau », se conformant au Seigneur, dont la dernière parole fut une « parole d'abandon ». En décembre 1946, il avait dit à la Mère Marie de l'Assomption, empruntant une formule à S. Jean de la Croix: « Enfonçons-nous dans l'épaisseur du bois... Oui, savoir vivre et mourir sans qu'une étoile se lève dans le cœur, voilà la Mission. »

## Le Chanoine Cardijn et la J.O.C.

Joseph Cardijn naît à Bruxelles en 1882 : Ses parents sont pauvres. Les premières années de sa vie, sa mère, son père, sa vocation sacerdotale sont dignes des plus belles pages de la Légende dorée. C'est Mgr Mercier qui l'ordonne prêtre en 1906. Il va enseigner les lettres et les mathématiques; il profite de ses vacances de professeur pour voyager et se préparer à ce qu'il appelle « un apostolat social ».

Vicaire à Laeken en 1912, nommé directeur des oeuvres sociales de Bruxelles en 1915, arrêté par les autorités militaires allemandes à la suite d'une lettre de protestation, il fait sept mois de prison.

A cette époque, comme il aime le dire pour préciser ses visions d'avenir, « il rêve »

« Parfois, je rêve d'un ordre laïc - des apôtres-ouvriers qui se consacreraient entièrement à leurs frères de travail, qui aimeraient les ouvriers de cet amour passionné du Sauveur... » (1919).

Ce rêve qui le dépeint lui-même, l'Evangile de la pêche miraculeuse, la rencontre de jeunes ouvriers et ouvrières, Fernand Tomet, Marguerite Fievez, *une Enquête sur l'adolescence salariée* avec 500 questions, tout cela aboutit à ce qu'on a appelé à juste titre, « le miracle jociste ».

Depuis 1925, le mouvement jociste a profondément marqué l'apostolat de l'Eglise. C'est grâce à lui que l'6n a mieux compris à quel point tout baptisé est missionnaire. La mission au bout du monde en a profité, bien sûr, mais on s'est aussi aperçu que le bout du monde pouvait être... le voisin d'en face.

Dans le discours que, dès les débuts de la J.O.C., l'abbé Cardijn adressait aux participants d'une Semaine d'Etudes Internationales, tout est dit:

« Trois vérités fondamentales dominent et éclairent le problème de la jeunesse ouvrière mondiale. Elles inspirent, expliquent et guident la solution que le jocisme peut y apporter.

*Une vérité de* foi: Dieu, de toute éternité, a appelé chacun de tous les jeunes travailleurs de 14 à 25 ans, comme tous les hommes, à une destinée éternelle et temporelle, destinée qui les appelle à être dans l'éternité et dans le temps les collaborateurs du Créateur et du Rédempteur à cette œuvre d'union complète de toute l'humanité - dans le Christ - et à la vie de la très Sainte Trinité... Tous les jeunes travailleurs sans aucune exception ont cette destinée; c'est la fin de leur existence. Ils ne sont pas des machines, ni des bêtes de somme, mais des fils, des collaborateurs, des héritiers de Dieu.

*Une vérité d'expérience:* les conditions de vie de l'immense masse des jeunes travailleurs sont en contradiction absolue avec cette destinée éternelle et temporelle. S'ils restent abandonnés à eux-mêmes dans leurs conditions de vie, devant l'avenir qui leur est réservé, il leur est quasi impossible d'atteindre leur destinée éternelle et temporelle. J'y reviens: destinée éternelle qui n'est pas à côté, à distance de leur destinée temporelle, mais destinée éternelle qui est incarnée, qui croît, qui se développe déjà ici bas dans la destinée temporelle.

*Une vérité de pastorale (ou* de méthode) : Pour conquérir cette masse de jeunes travailleurs à leur destinée, il n'y a qu'un moyen et c'est, au sein de l'Eglise Catholique, l'organisation de la masse des jeunes travailleurs qui, entre eux, par eux, pour eux, s'entraînent, s'aident, se servent mutuellement en vue de cette conquête de leur destinée. »

J'ai connu « l'abbé» Cardijn. De lui, je garde deux réflexes, ceux qu'il communiquait à ses Jocistes belges. Le premier c'est: « Fais-le, ça se fera! » Et le second est que le « miracle jociste » du début avait sa source dans la mystique: « Parce que tu es fils de Dieu, tu ne peux accepter que ton frère, fils de Dieu également, soit logé comme une bête ou traité sans dignité. Parce qu'elle est fille de Dieu, tu dois respecter la jeune ouvrière. »

Pie XI, en 1926, dans l'Encyclique *Rerum Ecclesiae*, poursuivra et mettra en oeuvre ce que Benoît XV avait déclaré: la mission (au sens le plus fort comme au sens le plus large) appartient à l'essence même de l'Eglise:

« Car l'Eglise n'existe pas pour autre chose que pour faire participer tous les humains aux grâces de salut de la Rédemption en étendant le règne du Christ au monde entier. Et, après avoir énuméré le devoir missionnaire de tous les chrétiens, il prescrit à tous les chefs de mission l'ordre formel d'ouvrir des séminaires dans chaque territoire pour y préparer un clergé d'élite:

« Les prêtres autochtones doivent devenir un jour les chefs des Eglises que votre sueur et votre peine auront fondées, les chefs des chrétientés de l'avenir » (n° 24).

Pour les mêmes raisons, Pie XI demande que des congrégations religieuses locales, des catéchistes et des contemplatifs du pays soient formés.

Pie XII, en 1951, dans l'encyclique *Evangelii Praecones* rappellera dans une puissante synthèse tout le chemin parcouru en 25 ans depuis *Rerum Ecclesia : on* est passé de 400 à 600 millions, de 15 à 28 millions de catholiques; en 25 ans, 88 millions ont été confiés au clergé local et des diocèses sont confiés à des évêques du pays.

Le Pape redit la pensée de l'Eglise:

« Le but des missions, comme chacun sait, est d'abord de faire resplendir pour de nouveaux peuples la lumière de la vérité chrétienne et de susciter de nouveaux chrétiens. Mais le but dernier auquel elles doivent tendre - et qu'il faut toujours avoir sous les yeux - c'est que l'Eglise soit fermement et définitivement établie chez de nouveaux peuples, et qu'elle y reçoive un£ hiérarchie propre, choisie parmi les habitants du lieu. »

C'est dans cette perspective qu'il faut relire *Ecclesiae Sanctae*, un grand texte publié en 1966 par Rome (Congrégation de la Propagande). On y insiste sur la place des laïcs et leur insertion: « Les conférences épiscopales auront pour tâche d'étudier comment, par des moyens nouveaux, les fidèles, les chrétiens et les Instituts missionnaires, en unissant leurs forces, doivent s'insérer dans les populations et les groupes parmi lesquels il vivent... » Le texte parle de « levain dans la pâte », et insiste sur le respect des mœurs et des coutumes.

L'objectif est donc d'établir l'Eglise (et non pas seulement de propager l'Evangile), mais par la prédication évangélique "et non par n'importe quel moyen).

Il faut bien saisir que le Royaume de Dieu repose sur la Parole: le Verbe de Dieu est le principe universel de tout le Royaume du Christ. Il ne faut donc pas que les moyens matériels étouffent la Parole. (Rappelez-vous la parabole du Semeur.)

Il y a toujours un double mouvement, nécessaire et difficile, dans une authentique, mission: amener des gens non-croyants ou mal-croyants à la lumière du Christ; organiser les nouveaux croyants en Eglise.

Deux erreurs peuvent être commises par les évangélisateurs, soit qu'ils en arrivent à négliger la prédication de l'Evangile, sous prétexte du soin à donner aux nouveaux convertis, soit qu'ils se contentent de diffuser la Parole de manière superficielle et anarchique, de sorte que la chrétienté n'arrive jamais à prendre corps.

« La Mission est une oeuvre de prédication universelle poussée jusqu'au terme de l'établissement de l'Eglise. <sup>69</sup>»

Cette définition fait bien ressortir le double mouvement dont le parlais à l'instant. Mais il en ressort que la Mission est toujours en état provisoire, et que le missionnaire, pour sa part, est toujours soumis à une grande tension. En fait, ce sera toujours un homme un peu déchiré.

En tous cas, l'Eglise grandit partout à la fois et par le fait de tous: sa croissance n'est Jamais une fonction spécialisée, c'est tout l'être qui grandit et qui participe à sa propre croissance. Il faut, certes, toujours des missionnaires, mais tous les chrétiens, par leur baptême même, sont missionnaires. C'est tout le Corps du Christ qui participe à cette annonce d'une Personne: Jésus-Christ, Seigneur, qui mène à son Père.

De ce survol réalisé à l'altitude d'un satellite qui photographie d'un seul regard un continent, le voudrais tirer une conclusion de vie, un de ces réflexes que ces réflexions voudraient susciter: c'est celui de l'imprévisibilité de Dieu. Nous redisons volontiers que pour Dieu « mille ans sont comme un jour », que « mes voles ne sont pas

\_

<sup>&</sup>lt;sup>69</sup> André Rétif, introduction à la doctrine pontificale des Missions. Seuil.

vos voies ni mes pensées vos pensées » (Is 55, 8), et que « autant les cieux sont hauts, par rapport à la terre, ainsi ses chemins par rapport à nos chemins » (id.), mais dans la vie et dans nos plans, nous ne tenons pas compte de cette réalité. On dira qu'il est difficile de faire entrer l'imprévisible dans nos prévisions, surtout quand cet imprévisible est celui de Dieu, sans commune mesure avec nos propres dimensions. C'est vrai, mais pour un croyant, la foi dans l'imprévisible de Dieu a un nom et s'appelle l'espérance. Parce qu'au temps de la Révolution française, des hommes et des femmes ont cru contre toute espérance, le Seigneur a pu se servir d'eux pour la renaissance des Missions au XIXe siècle: contraint de se cacher par les persécutions de la Terreur avant d'être interné par Fouché sous l'Empire, le P. de Clorivière conçoit un nouveau type de vie religieuse et fonde sous la poussée des événements et des circonstances deux congrégations d'un type absolument nouveau. On pourrait parler aussi de l'Abbé Condrin qui, en pleine Terreur également, en 1801, fonde les Picpuciens qui évangéliseront l'Australie, le Chili, le Pérou, l'Equateur. Et combien de congrégations nouvelles sont nées, en Anjou, en Vendée, en Bretagne, à partir de jeunes filles qu 1 avaient caché des prêtres réfractaires, congrégations fondées dans un village mais qui entendront l'appel des missions lointaines. On a vu, enfin, ces précurseurs si divers, comme des oiseaux migrateurs, poussés vers un but imprévisible et non concerté.

## CHAPITRE 17 L'expérience d'Eglise de Vatican II

Il appartenait à Vatican II de lier en une gerbe tous ces épis porteurs de renouveau.

J'aimerais insister avant sur un réflexe capital: l'importance de l'histoire.

Ch. de Foucauld, Monchanin, Cardijn, Lebbe et tant d'autres nous permettent premièrement de voir la nouveauté du Concile et quel levain a fait lever la pâte que nous sommes.

Mais deuxièmement, ils nous aident à voir dans quelles lignes il faut prolonger le Concile pour lui être fidèle. Non pas pour se scléroser et se cramponner à lui: pour aller de l'avant, mais pas n'importe comment.

je cite ici une lettre inédite du Père jean de Menasce qui mérite une réflexion attentive. C'est une vue de haute sagesse et éminemment pratique en même temps :

- « En gros, il me semble qu'il faut toujours tenir que la mission a toute une gamme de tâches et qu'elle ne saurait abandonner aucune d'entre elles, mais simplement sacrifier, temporairement, à l'ordre d'urgence.
- « Ainsi, je ne trouve pas du tout inutile ou déplacée la pénétration d'idées chrétiennes à travers les vérités naturelles du droit naturel, et parfois cette tâche est la seule possible pendant longtemps; mais si l'on oublie un seul instant qu'elle est ordonnée à une annonce complète, à la plénitude de vie que le Christ est venu apporter, et si l'on ne fait rien pour faire désirer cette plénitude que l'incroyant ne connaît pas, je crois que l'on est en deçà de sa tâche.
- « Mais à l'inverse, si la proposition du message théologal ne s'accompagne pas d'une indication effective, réelle, de la manière dont ce message imprègne toute la vie humaine, si la vie chrétienne est annoncée sans être inaugurée avec son dynamisme envahissant (et sa liberté!), on n'a pas non plus rempli sa tâche. Il y aura des spécialisations relatives, oui, mais tous les ouvriers doivent connaître la place qu'ils occupent et son importance relative.
- « Ce qu'il y a de triste dans la vie des chrétiens, c'est le manque du sens de l'ensemble et de la hiérarchie des valeurs. Quand on « découvre » l'une d'entre elles, on se hâte d'oublier les autres et de les déclarer périmées. C'est un des meilleurs pièges du diable, un des « rentables », parce qu'il part de la saisie d'une réalité de valeur... et aboutit à l'abandon des autres.
- « L'expérience de l'Eglise est immensément riche: or on la néglige terriblement, comme affaire d'érudits, de chercheurs en cabinet. Et on refait les mêmes erreurs, on perd le même temps qu'on aurait pu gagner: c'est le rythme du monde avec ses trous de mémoire, avec ses rivalités de générations; ce n'est pas le rythme de l'homme écoutant le Saint Esprit et retenant ses paroles dans son cœur. C'est une avance atomisée, pas un mûrissement. »

Nous abordons maintenant l'expérience du Concile. Interroger le Concile, c'est entrer dans une expérience concrète si nous le regardons dans le jaillissement imprévu et extraordinaire qui a abouti à la rédaction de *Lumen Gentium* et de *Gaudium et Spes*: nous saisissons l'Eglise dans sa vie perpétuellement renouvelée.

Ce chapitre final comprendra donc deux parties, chacune rappelant la nouveauté - non comme un point final mais comme un germe à développer - des deux *Constitutions* l'une dogmatique sur l'Eglise, l'autre pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps. Si nous regardons leur naissance et leur histoire, nous affermirons notre connaissance de l'Eglise (au sens fort de co-naître, naître avec) et nous n'avancerons pas en aveugles dans notre agir.

## I. LA NOUVEAUTÉ DE LUMEN GENTIUM

Qu'est-ce que l'Église? Depuis le Concile, la réponse à cette question est évidente: l'Église, c'est le Peuple de Dieu en communion fraternelle. Et pourtant, il y a vingt cinq ans encore, une tout autre définition avait cours. Prenez n'importe quel catéchisme de l'époque, voici ce qu'il dit de l'Église: « Une société instituée par Jésus-Christ, gouvernée par le Pape et par les Evêques sous l'autorité du Pape. »

Entre les deux définitions, il n'y a pas véritable contradiction, mais tout de même la différence d'accent est frappante. Comment l'expliquer? Faisons appel à l'Histoire.

Au Moyen-Age, la théologie n'éprouve pas le besoin d'un traité séparé sur l'Église. On parle de l'Église comme d'une réalité tellement évidente qu'elle est partout dans tous les autres mystères. Ainsi S. Thomas d'Aquin: dans sa *Somme Théologique*, aucun chapitre n'est consacré à l'Église, mais l'Église est partout

présente: lorsque par exemple S. Thomas parle du Christ, il le présente aussi comme Chef de son corps qui est l'Église.

Vient la Réforme, avec toutes les mises en cause et les controverses qu'elle suscite. Luther attaque la hiérarchie de l'Église. Par une réaction normale de défense, la pensée catholique essaie, pour la première fois, d'organiser tout ce qu5elle sait de l'Église en un système cohérent. Et puisque c'est l'autorité de l'Église qui est attaquée, ce système sera construit autour d'une idée centrale qui permettra d'asseoir l'autorité sur des bases solides. Cette idée centrale, c'est celle de *société*.

La définition de l'Église comme société, tout à fait légitime en elle-même, a donc vu le jour dans des circonstances historiques très précises. Mais lorsque nous parlons de société, nous évoquons immédiatement un plan juridique, avec toutes les réalités pratiques qui sont le propre d'une société: l'autorité qui doit s'y exercer, les conditions à remplir pour y être admis et pour y demeurer...

Il y a donc eu - et c'est encore une fois bien normal – un mélange entre la vie de l'Eglise, les tempêtes qu'elle a traversées, et la définition qu'elle a donnée alors d'elle-même. L'inconvénient, c'est que cette définition a commandé, et de manière presque exclusive, toute l'évolution de l'ecclésiologie et de la pastorale pendant des générations. La réflexion théologique se faisait dans un climat de polémique, et les grands problèmes abordés étaient ceux de P« apologétique ». Rappelez-vous: Quelles sont les « notes » de la véritable Eglise? Qui sont ses membres? Comment y entre-t-on? Quels sont ses dirigeants? Inconsciemment le modèle juridique des sociétés humaines prenait le dessus et modelait l'image que nous nous faisions de l'Eglise. Cette situation a duré jusqu'en 1920 environ. A cette époque en effet deux réalités nouvelles apparaissent, qui vont apporter des lumières neuves à la théologie de l'Eglise, à savoir la renaissance des études bibliques et une nouvelle expérience vivante de l'Apostolat.

• *Renaissance des études bibliques*. Grâce au P. Lagrange (1855-1938) et aux autres pionniers de l'exégèse, la pensée biblique va peu à peu reprendre le dessus sur l'apologétique<sup>70</sup>.

En lisant de plus près l'Ancien et le Nouveau Testament, les théologiens s'aperçoivent alors que l'Eglise est bien davantage qu'une simple « société ». Les études sur les Pères de l'Eglise, le renouveau d'une théologie positive confirment cela. De nouvelles images - très anciennes et traditionnelles - reprennent vie, - dont se servira plus tard Vatican II dans sa Constitution sur l'Eglise, *Lumen Gentium*. C'est ainsi que l'Evangile compare l'Eglise à un bercail, commandé - par un seul Pasteur; et il ajoute que les brebis connaissent et suivent leur vrai Berger, le Christ. Ailleurs, l'Eglise est présentée comme un terrain de culture, comme le champ de Dieu; ce champ est une vigne, avec le Christ comme vigneron; ou encore il y pousse un olivier, où Dieu a greffé un nouveau rameau, le Christ. Troisième série d'images: l'Eglise est la construction de Dieu, le Temple de Dieu, la Demeure de Dieu, la Cité sainte, la Jérusalem céleste; de ce temple, de cette Cité, jésus est la pierre d'angle, rejetée par les bâtisseurs. Que de richesse dans ces images! Toute la Bible y parle de l'Ancien et du Nouveau Testament. Peu à peu, la conscience chrétienne s'en imprègne.

• Expérience vivante de l'apostolat. Vient, en 1927, la révolution de la J.O.C. ». Grâce à cette expérience nouvelle, le grand problème du laïcat s'impose peu à peu à l'attention des chrétiens. Le laïcat doit trouver sa place dans l'Eglise. Lui aussi, et pas seulement les prêtres et les évêques, a un rôle missionnaire à

<sup>&</sup>lt;sup>70</sup> Le Père Lagrange, dominicain fut contemporain de la crise moderniste. Le trait commun des erreurs de cette crise est un essai d'adaptation hâtif des doctrines traditionnelles à la mentalité moderne: modernisme biblique qui mettait en cause l'authenticité des témoignages évangéliques sur le Christ et finalement l'Inspiration même des Ecritures; modernisme philosophique qui sapait par la base toute idée de Révélation définie et la notion même d'une intervention surnaturelle d'un Dieu transcendant à la conscience humaine.

Le P. Lagrange a vécu dans ce climat; deux questions se sont posées à lui:

<sup>-</sup> comment Science et Foi peuvent-elles se rejoindre en restant chacune ce qu'elles sont?

<sup>-</sup> Vérité et Obéissance - il a toujours voué un attachement passionné à l'Eglise, « fils de l'Eglise » qu'il aurait voulu servir... comme il l'écrit sur son image mortuaire.

Son intuition = étudier la Bible sur place, là où elle a été vécue: « L'Union du document et du monument est la plus féconde des méthodes... » Il fondera une école biblique à Jérusalem - Ce qu'il faisait pouvait être perçu comme modernisme à Rome et il a vécu une opposition de la part de tous les grands de Rome. Ses gestes de soumission et d'obéissance étaient aussi sincères que l'avaient été ses tentatives de progrès critique. Sa Foi aussi ardente qu'éclairée explique sa soumission toujours loyale au magistère de l'Eglise.

C'est grâce à cette fidélité unie à une haute rigueur scientifique que le Père LAGRANGE sera l'initiateur et le rénovateur des études bibliques et l'artisan éloigné mais très réel du concile.

remplir. Une poussée radicale commence à se faire sentir. Peu à peu, les catholiques vont sortir de la « forteresse » édifiée en face de la Réforme.

Alors, sous la double poussée, biblique et apostolique, une image nouvelle s'impose. C'est la grande idée de S. Paul, pour qui l'Eglise n'est autre que le *Corps Mystique* du Christ. Idée à laquelle Pie XII donne une consécration officielle avec sa fameuse encyclique « *Mystici Corporis* », dans laquelle il affirme que le Corps Mystique est à la source même du Mystère de l'Eglise.

Sans doute, cette idée de « Corps Mystique » pouvait présenter quelques inconvénients: on risquait, par exemple de glisser à nouveau de l'idée de corps vivant à celui de corps « social » (pensez au « corps des avocats », par exemple). Mais, en parlant de « Corps Mystique », on soulignait l'importance des membres de ce corps, et c'est bien cela qui a préparé la vole aux grand travaux du Concile.

## L'Eglise, Peuple de Dieu

Malgré ces préparations, il faut souligner qu'il s'est produit au Concile un phénomène tout à fait extraordinaire. Avant d'inviter les évêques à se réunir autour de lui, Jean XXIII leur avait demandé de lui écrire pour énumérer les problèmes qui, à leur avis, devraient être discutés. Cela avait abouti à une véritable bibliothèque de questions parmi lesquelles se posait, bien entendu, le problème de l'Eglise.

Mais, dès que les Evêques se furent réunis en Concile, quelque chose d'inattendu se produisit: l'Assemblée prit une orientation qui ne correspondait que de très loin aux schémas qui avaient été préparés. Très vite, une évidence s'imposa aux Evêques: un Autre qu'eux menait le Concile. Voici ce que nous disait le futur cardinal Garrone, alors archevêque de Toulouse, entre les deux premières sessions:

« On découvre que le Concile a le caractère d'une chose de Dieu; que l'Eglise est soulevée par l'Esprit de Dieu et que c'est une affaire de foi. C'est Dieu qui conduit, ce n'est pas nous, les Evêques. »

Les Evêques font ainsi au sens le plus réel du mot l'expérience d'une force plus grande qu'eux. Et Mgr Garrone ajoutait:

« Il y a eu une violence, non pas la violence d'une majorité sur une minorité, mais une violence qui venait d'ailleurs. Personne ne savait le déroulement du Concile, et son déroulement n'a pas correspondu à ce qu'on avait conçu, mais à ce que Dieu voulait que nous voulions.

Et c'est ainsi qu'a surgi, comme Idée centrale de tout le Concile, ce que personne n'avait ni préparé ni attendu: *l'Eglise est le Peuple de Dieu*. C'est vraiment une Parole qui s'est imposée aux évêques, presque malgré eux.

Dans la Constitution Lumen Gentium, c'est le chapitre 2 qui développe l'idée de Peuple de Dieu.

L'Eglise, en effet, ne se présente pas seulement comme une société, même spirituelle, fixée une fois pour toutes. Elle est une réalité vivante, qui s'insère à chaque époque de l'Histoire dans la trame humaine. C'est ainsi que l'idée de Peuple s'est imposée aux Evêques. Cette idée, (je reprends dans mes notes ce que disait à ses prêtres Mgr Garrone) ils l'ont alors développée selon trois dimensions de l'Eglise<sup>71</sup>.

• *Unité de l'Eglise en elle-même*. L'image de « Peuple de Dieu » contrebalance ce qu'avait de trop rigide l'idée de société. Un Peuple, c'est une unité dans une diversité. Mais ce Peuple est rassemblé par le Christ, c'est cela qui fait son unité.

L'idée de Peuple estompe également ce qu'a de trop rigide la conception hiérarchique, pyramidale, de l'Eglise. Les chrétiens, tous les chrétiens, sont des gens qui marchent ensemble vers le Royaume, et qui se définissent avant tout par leur appartenance au Christ; la place qu'ils occupent au sein du peuple, les dignités dont ils sont éventuellement revêtus, ont finalement moins d'importance. Ce qui compte avant tout, c'est la vitalité du Peuple de Dieu.

L'Eglise, en fin de compte, ce n'est pas un Pape et des Evêques, c'est un Peuple uni, et les Evêques comme le Pape lui-même font partie de ce Peuple (l'idée de collégialité est là).

*e Unité de l'Eglise à travers le temps*. Le Peuple de Dieu vit dans le temps, il est solidaire de tout son passé. L'histoire d'Abraham, de Moïse, de l'Exode, de l'exil, c'est l'histoire du Peuple dont je fais partie. Ce que je vis aujourd'hui fait partie de la même histoire.

103

<sup>&</sup>lt;sup>71</sup> Le Cardinal Garrone au depuis développé ce thème dans son introduction-commentaire à *Lumen Gentium* (Centurion).

L'Ancien Testament se jette dans le Nouveau Testament, qui se poursuit dans l'histoire de l'Eglise. Il n'y a pas de coupure. Et c'est le Christ qui fait l'unité de ce Peuple, le Christ vers qui marche tout le Peuple de l'Ancien Testament, et de qui découle tout le Peuple du Nouveau Testament. Le Peuple né au désert rejoint les églises qui « pérégrinent » à Corinthe ou à Ephèse au temps de S. Paul, à Montréal ou a Kinshasa aujourd'hui. C'est la dimension historique de l'Eglise. Dépendante du temps et de l'histoire, elle peut renouer le dialogue avec le monde.

• *Unité de l'Eglise à travers l'espace*. Au Concile, les Evêques ont vécu la catholicité de l'Eglise. Toutes les races se sont retrouvées sous la coupole de S. Pierre, mais aussi toutes les cultures, toutes les traditions.

Les Evêques des pays dits développés, et surtout les Européens, ont senti qu'ils n'étaient pas seuls au monde. Ils ont alors compris qu'un certain langage théologique pouvait n'être pas vraiment catholique, et qu'ils devaient accepter d'élargir leur mode de pensée.

Qui dit « Peuple de Dieu » entend une réalité plus souple qu'une société au sens strict. L'idée de peuple fait comprendre que « les hérétiques » ne sont pas des étrangers. « je te prends comme tu es... » C'est Dieu qui a donné cette conscience et cette exigence au Concile.

Ainsi donc, ce triple effort pour l'unité de l'Eglise, dans l'espace, dans le temps, et dans l'Eglise elle-même, s'est concrétisé au Concile dans la notion de Peuple de Dieu, une notion qui est essentielle dans la pensée théologique d'aujourd'hui et qui s'enracine profondément dans les Ecritures, puisque S. Pierre reprend à son compte les plus anciens textes de l'Exode:

« Mais vous, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple choisi, pour annoncer les louanges de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui jadis n'étiez pas un peuple et qui êtes maintenant le *Peuple de Dieu*, qui n'obteniez pas miséricorde et qui maintenant avez obtenu miséricorde » (1 P 2, 9-10).

Et voici le texte de l'Exode et celui de Jérémie qui est la charnière entre l'Ancien et le Nouveau Testament: « Désormais, si vous m'obéissez et respectez mon alliance, je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples » (Ex 19, 5-6). « Voici le jour où je mettrai ma loi au fond de leur cœur, alors je serai leur Dieu et eux seront *mon peuple* et ils me connaîtront tous » (Jr 31, 33).

En bref, ce peuple (Lumen Gentium, n° 9), il a

- son chef: le Christ.
- ses membres: des hommes en qui habite l'Esprit Saint, des êtres dignes et libres,
- sa loi: le commandement nouveau,
- son but: le Royaume inauguré sur terre par Jésus à dilater jusqu'au bout du monde et s'achevant en Dieu.

Dans cette lumière, les textes de l'Eglise prennent désormais toute leur signification. Par exemple, ce paragraphe du Décret conciliaire Ad *Gentes* (n' 15):

« Tout chrétien doit annoncer le Christ, Parole de Dieu. C'est tout le peuple de Dieu qui doit exercer *les fonctions* que Dieu lui a confiées, sacerdotale, prophétique et royale; et l'Eglise demande aux chrétiens consacrés à son service d'une façon totale, aux missionnaires collaborateurs de Dieu, de faire naître des assemblées de fidèles qui mènent une vie digne de l'appel reçu. »

## II. L'EGL ISE, PEUPLE DE DIEU EN COMMUNION FRATERNELLE

Nous avons vu le pourquoi de ce «Peuple de Dieu ». Pourquoi ajouter « en communion fraternelle »? Vers la fin de sa vie, le Cardinal Journet donnait cette définition toute simple de l'Eglise: « Petit troupeau, peuple immense... ». Elle est un peuple rassemblé par le Christ pour communier à la vie, à la charité, à la vérité. Un peuple qui, entre ses mains, doit être l'instrument de la rédemption de tous les hommes.

Mais pour que ce Peuple de Dieu trouve sa vie et son enracinement au milieu des hommes, il faut que ce soit un Peuple en communion fraternelle.

Si l'idée de Peuple de Dieu protège l'Eglise du triomphalisme, il ne faudrait pas tomber dans la massification. L'Eglise n'est pas une masse où personne ne se retrouve. Elle ne doit pas étouffer ses membres. Et c'est pourquoi, il est important d'insister sur la communion fraternelle.

Le risque est grand d'oublier cet aspect de communion. On met sur pieds un Peuple de Dieu, bien organisé... et on laisse de côté le reste. Ecoutez ce reproche d'un grand juriste africain, membre de commissions internationales romaines: « Les prêtres ne sont plus ceux qui vivent le « Allez, enseignez l'Evangile ». Ils en ont fait: « Venez, que le vous enseigne ». Ils ne vont plus sur les collines parmi les pauvres; ils sont dans leurs maisons de pierre où il faut venir les voir... ».

Paul VI, dans son discours du 2 juin 1970 (Doc. Cath., 21 juin 1970), nous présente l'esprit communautaire comme un des grands fruits du Concile:

- « L'une des caractéristiques principales de la formation spirituelle du chrétien, après le Concile, est certainement l'esprit communautaire. »
- « Celui qui entre dans l'esprit et dans la voie du renouveau conciliaire se sent modelé par une pédagogie nouvelle qui l'oblige à concevoir et à exprimer la vie religieuse, la vie morale, la vie sociale, en fonction de la communauté ecclésiale à laquelle il appartient. Tout dans le Concile parle de l'Eglise; or, l'Eglise est le Peuple de Dieu, elle est le Corps Mystique du Christ, elle est communion... »
  - « Il n'est plus possible d'oublier cette réalité existentielle si l'on veut être chrétien, être catholique, être fidèle. » « La vie chrétienne ne peut plus être pratiquée comme l'expression individualiste du rapport entre l'homme et Dieu, entre le chrétien et le Christ, entre le catholique et l'Eglise. On ne peut plus la concevoir comme un particularisme, comme l'expression d'un groupe autonome, coupé de la grande communion ecclésiale, trouvant sa satisfaction en lui-même et évitant les interférences de l'extérieur, celles des supérieurs comme celles des collègues ou des fidèles étrangers à cette mentalité exclusive d'initiés, propre aux groupes clos repliés sur eux-mêmes.
- « L'esprit communautaire constitue pour le croyant l'atmosphère qui lui est nécessaire. Le Concile a rappelé l'importance de cette atmosphère pour la vie religieuse et chrétienne. »

L'adhésion à l'esprit communautaire ne supprime pas l'effort personnel, car la foi est le fait de notre liberté. Elle ne supprime pas non plus l'utilité des Instituts religieux particuliers, des familles religieuses, qui doivent rester elles-mêmes, mais dans la communion totale. Pas plus qu'elle ne supprime les Eglises locales, qui trouvent leur place naturelle dans la communion universelle, bien au contraire.

Ecoutons encore Paul VI:

«L'Eglise, rendue plus vivante et plus rayonnante par le Concile, apparaît comme communautaire, aujourd'hui plus que dans le passé.

« Et si l'Eglise est une communion, qu'est-ce que cela comporte? C'est-à-dire: quelle est la dynamique de cette définition? Si l'Eglise est une communion, elle comporte une base d'égalité: la dignité personnelle, la fraternité commune; elle comporte une solidarité progressive (Gal 6, 2); elle comporte une obéissance disciplinée et une collaboration loyale; elle comporte une co-responsabilité relative dans la promotion du bien commun. Mais elle ne comporte pas une égalité de fonctions; celles-ci, au contraire, sont bien distinctes dans la communion ecclésiale, laquelle est organique, hiérarchique, constituant un corps avec des responsabilités différentes et bien déterminées... » (Id.).

L'Eglise est une communion. Comme le dit le P. de Lubac: « Dans l'Eglise, nous ne sommes pas des morceaux, nous sommes des membres. » Membres du même corps, vivant de la même vie, unis au même Christ, notre communion est triple: communion dans la foi qu'il faut toujours entretenir, communion dans l'Esprit qui fait éclater nos particularismes et nos replis sur nous-mêmes, communion avec la hiérarchie qui a été voulue par le Christ. Dieu est en nous comme un principe de vie. Il est lumière, il est justice, il est amour: tout cela doit se concrétiser, se signifier, devenir dans notre communion fraternelle la lumière qui luit aux yeux des hommes. C'est en définitive notre foi et notre amour fraternels qui manifestent notre union avec Dieu.

La Communion est une grande réalité de l'Eglise. Elle est pour les chrétiens une notion tout à fait fondamentale.

Mais que veut dire, au juste, le mot « communion »? Son étymologie va nous éclairer car il ne signifie pas, comme nous le pensons « commune-union » : il vient en fait de deux mots latins, *cum* et *munus*, qui signifient respectivement *avec* et *fonction*, *tâche*. Ainsi le mot communion comporte l'idée de la tâche, de la charge qu'on accomplit ensemble. La communion naît donc du fardeau porté en commun; et la communauté est un groupe de

gens qui portent ensemble la même charge. Rappelez-vous un mot de S. Paul qui va prendre désormais tout son sens: « Portez les fardeaux les uns des autres, et accomplissez ainsi la loi du Christ » (Ga 6, 2).

On peut aller plus loin encore. Le mot latin *Munus*, charge, prend un sens différent quand il est employé au pluriel: il veut dire alors les cadeaux, les dons, que nous recevons de la « munificence » de quelqu'un (mot qui a la même origine: « munera facere », faire des présents). Si bien que le mot « communion » signifie à la fois l'union de gens qui portent ensemble une charge, et celle de gens qui reçoivent ensemble un cadeau. Chrétiens, nous portons ensemble le don du Christ, le cadeau par excellence, le don parfait de la générosité de Dieu: l'Esprit-Saint. « Si tu savais le don de Dieu »,... disait jésus à la Samaritaine.

La communion de l'Esprit-Saint se révèle à nous comme un don inépuisable dont la source est le Christ, et en même temps comme un don qui nous pousse à cette tâche commune: « Faire de toutes les nations des disciples. »

## La Sainte Trinité, source de la mission

Si le Concile a mis en belle lumière la réalité du Peuple de Dieu en marche à travers les espaces et les temps de l'histoire du monde, il a également redonné une vigueur saisissante à un autre aspect plus profond encore puisqu'il s'origine à la Sainte Trinité même.

La Mission, aujourd'hui comme toujours, tire son origine de la mission intérieure de la Trinité. C'est ici qu'il faut relire chacun pour son compte, posément, attentivement « Ad Gentes », et plus particulièrement le premier Chapitre, intitulé « Principes doctrinaux ». Que nous dit le Concile?

Tout d'abord, la Mission tire son origine du Père, qui est « l'amour dans sa source ». Le Père appelle toutes ses créatures à partager sa vie et son amour, non pas individuellement, mais comme un peuple, rassemblé dans l'unité *(Ad Gentes,*. N° 2).

Ce plan de Dieu ne se réalise pas seulement de façon secrète dans l'âme des hommes, mais par l'entrée de Dieu dans l'histoire humaine. Car Dieu a envoyé son propre Fils dans notre chair d'homme. Ce que jésus a dit et ce que jésus a fait doit être proclamé et répandu jusqu'aux extrémités de la terre, ... ) de sorte que ce qui a été accompli une fois en vue du salut de tous, obtienne son résultat chez tous au cours des âges » (Ad *Gentes*, n° 3).

Pour réaliser cette Mission, le Fils associe son Esprit à sa propre tâche: « Le Christ a envoyé d'auprès du Père le Saint-Esprit, qui accomplirait son oeuvre porteuse de salut à l'intérieur des âmes et pousserait l'Eglise à s'étendre... (Ad Gentes, n° 4).

Enfin le Christ a voulu s'associer des hommes pour continuer son oeuvre. Il en choisit douze, pour être toujours avec lui et pour aller prêcher en son nom. Puis il les envoya dans le monde entier pour annoncer la Bonne Nouvelle, et ainsi « fonda son Eglise comme le sacrement du salut ». C'est encore un appel en Eglise, en Communauté (Ad Gentes, n° 5).

But final de la Mission. Le but final de la Mission, comme le dit encore Ad Gentes (n° 5), c'est donc de « rendre l'Eglise présente, en acte plénier, à tous les hommes et à tous les peuples, pour les amener par l'exemple de sa vie à la Foi, à la liberté et à la paix du Christ».

Il ne s'agit pas d'abord de convertir, mais de rendre l'Eglise présente, de faire « germer » l'Eglise visible là où elle n'existe pas encore, et de mettre les moyens que Dieu nous a donnés (sacrements, Parole, et d'abord exemple) à la portée de tous les hommes de bonne volonté.

L'activité missionnaire ne se confond pas avec la conversion totale d'un pays. Mais l'Eglise n'est réellement « plantée » que lorsqu'il y a un clergé indigène. Et l'on comprend l'abbé Godin, lors de la fondation de la Mission de Paris, qui disait: « Nous ne sommes pas des convertisseurs, nous sommes des bâtisseurs d'Eglise. »

Par ailleurs, la croissance de l'Eglise dans un pays n'est pas une fonction spécialisée: tous les chrétiens sont missionnaires. C'est tout le corps du Christ qui participe à cette annonce d'une personne, Jésus-Christ, Seigneur, qui mène à son Père.

De tout cela, Paul VI a donné un raccourci saisissant dans un hommage rendu à Pauline Jaricot qui, en 1819, fonda à Lyon l'œuvre de la Propagation de la Foi et qui fut, selon ses propres paroles, « la première allumette pour allumer le feu ».

« La fin essentielle de l'activité missionnaire est de porter à tous les hommes la lumière de la foi, les régénérer par le baptême, les unir au Corps Mystique du Christ, l'Eglise, leur apprendre ce qu'est la vie chrétienne, les ouvrir à l'espérance de la vie de l'au-delà.

« C'est dire que l'évangélisation doit assurer ou rechercher une annonce explicite de Jésus-Christ. Nous ne saurions concevoir, nous autres croyants, une activité missionnaire qui ferait de la réalité terrestre son but unique et principal et perdrait de vue sa fin essentielle.

« Bref, l'activité missionnaire garde comme fin propre l'évangélisation et l'implantation de l'Eglise »<sup>72</sup>.

-

<sup>&</sup>lt;sup>72</sup> PAUL VI, Message à la Conférence internationale missionnaire, 22.10.72. Doc. Cath., 3 décembre 1972.

#### Conclusion

Aujourd'hui, quel que soit son camp, un mot revient sans cesse sur les lèvres ou sous la plume du chrétien: le mot Crise.

Crise, oui, mais à condition de donner à ce mot son sens originel et médical: ce moment décisif ou une maladie grave évolue, par un changement subit vers son terme fatal ou la guérison.

Nous pouvons alors penser à ces pauvres gens de l'Evangile, aveugles, paralysés, mais aussi agitée, « possédés d'un esprit impur » et que jésus guérit. Non sans cris ni sans convulsions. Satan se croyait fort. Il est expulsé par un plus fort.

Il faut croire à cette force divine déjà à l'œuvre dans le monde. Non pas que dès à présent toute tribulation doive disparaître, jésus dit formellement le contraire, mais il ajoute: « Ayez confiance, J'ai vaincu le monde.3

Pour guérir les malades, jésus ne manifeste qu'une seule exigence

- « Croyez-vous que je puisse faire cela? »
- Oui, Seigneur.
- Qu'il vous advienne selon votre foi » (Mt 9, 28).

Nous sommes donc invités à une foi grosse d'espérance, au sens fort du terme, une foi capable d'engendrer l'espérance, « cette espérance qui ne déçoit pas ».

Au-delà des querelles et des idéologies qui agitent nos vieilles églises d'Occident, le voudrais terminer par un signe irrécusable et indestructible d'espérance: la Parole de Dieu qu'aucun régime ni aucune dictature ne parviennent à enchaîner de manière durable.

Mais dire aussi, la nouveauté de cette Parole quand elle tombe dans des cœurs neufs ou plutôt quand elle cesse d'être « le bois sec » pour redevenir le « rameau vert » des jeunes Eglises d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique latine.

Un prêtre camerounais, Jean-Marc Ela, nous expliquait récemment la signification de l'Exode dans le contexte africain où il vit au plus près des hommes.

Pour Jean-Marc, la question est celle-ci: « Comment les Africains d'aujourd'hui peuvent-ils rejoindre ce vieux récit d'un autre temps? » Or, il constate que les mythes camerounais qui relatent les rapports de Dieu et des hommes ont, à travers leurs diversités, un fond commun: un jour, les hommes ont fait, souvent par inadvertance, quelque chose qui a fâché Dieu, le grand Dieu, le vrai. Par exemple, une femme de la savane, pilant le mil et levant son bâton trop haut, a heurté le ciel. Ou encore, une ethnie de la forêt a désobéi à un ordre de Dieu qui lui a dit: « Ne bougez pas avant mon retour »; or, l'un d'entre eux, venant à mourir, ils ont décidé de bouger pour l'enterrer. Et Dieu s'est fâché.

La naïveté de ces légendes ne doit pas nous induire à sourire, car elles recèlent un drame: un monde que Dieu a quitté, abandonné, rompant de façon irrémédiable tout lien possible entre Dieu et l'homme. J'ajoute qu'Aristote pensait également qu'aucune amitié n'est possible entre « l'Acte pur» et la créature.

Pour Jean-Marc Ela - et il s'y connaît - cela marque profondément l'inconscient de l'âme africaine. On se tourne alors vers les fétiches...

Mais, du coup, le Dieu de l'Exode, celui qui dit: « J'ai vu la misère de mon peuple », « J'ai prêté l'oreille à la clameur que lui arrachent ses surveillants », éclate en Afrique comme une Bonne Nouvelle inouïe, - on dirait presque merveilleusement brutale!...

Ainsi, Dieu est, « nous l'avons constaté aujourd'hui, un Dieu qui peut parler à l'homme » (Dt 5, 24), le Dieu qui s'engage dans l'histoire, « Celui-qui - a - fait - sortir - de - la - maison-de -servitude » (Dt 5, 6). Et, bien sûr, le Dieu qui nous prépare à « Celui - qui - a - ressuscité - Jésus-Christ - d'entre - les - morts », nous rendant à la liberté.

Ecoutant Jean-Marc, je me disais que nous n'étions pas loin d'un temps où, en Occident aussi, le lien avec Dieu sera tellement effiloché et anéanti que la nouvelle, criée par une poignée de chrétiens qui croient et diront que Dieu s'occupe des hommes, éclatera comme un soleil de feu apparaissant dans une ténèbres glaciale. A une condition cependant : que ces chrétiens ne soient ni des excités, ni des évadés de la condition humaine.

« Vous serez mes disciples », ces quatre mots sonnent clair. Un appel et un ordre. Car celui qui les profère « parle avec autorité » « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi. C'est moi qui vous ai choisis afin que vous alliez, que vous portiez du fruit. Et un fruit qui demeure ».

On peut très librement refuser de répondre. On peut ne pas avoir le courage, on peut vouloir auparavant enterrer ses morts. On peut même, ayant répondu « oui », ne pas aller à la vigne ou même abandonner: judas, mais aussi Pierre, et lequel d'entre nous, n'a-t-il pas été l'un ou l'autre.

Mais tant que par notre baptême, nous acceptons d'être greffés sur le Christ, - lui cep, nous sarments -, la seule disposition vraie est de méditer sans fin ce qu'est une attitude de disciple: celui qui, ayant écouté conserve l'enseignement du maître dans son cœur... et pas seulement dans sa tête. De ce fait, le disciple n'a plus d'autre passion que celle d'être un miroir fidèle reproduisant les gestes et les traits de celui qui a dit lui-même: « Vous n'avez qu'un seul Maître » (Mt 23, 8).

Disciple sans cesse évangélisé pour être disciple évangélisateur: « Allez donc, de toutes les nations, faites des disciples, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit » (Mt 28, 19).

Disciple qui entend la phrase du Seigneur: « De tout cela, vous serez mes témoins » (Lc 24, 48).

Témoin dans tous les sens de ce mot à la fois: celui qui certifie ce qu'il a vu et entendu; signe planté dans un mur ou dans un champ et dont la seule présence atteste et vérifie une situation; flambeau enfin que se passent les coureurs de relais.

- « Quant à eux, ils partirent prêcher partout. »
- « Partout », l'invitation du vieux prophète reste le dernier mot de l'actualité:

« Elargis l'espace de ta tente, les toiles de tes demeures, qu'on les distende! Ne ménage rien! Allonge tes cordages et tes piquets, fais-les tenir, car à droite et à gauche, tu vas déborder; ta descendance héritera des nations qui peupleront les villes désolées ». (Is 54, 2, 3.)

Seigneur, donne-nous la foi qui soulèvera la montagne de notre peu de foi!

# Annonciateurs de l'Evangile Réflexions et réflexes

Avant-propos		
Introduction: l'Arbre de la Foi	7	
Plan du Cours	17	
1" PARTIE: REGARDS SUR LE MONI	DE .	
Ch. 1 Et Dieu vit que cela était bon		
Ch. 2 Les blessures de l'homme d'aujourd'hui«	29	
Ch. 3 L'Absence de Dieu		
Ch. 4 Les causes de l'absence de Dieu		
Ch. 5 Vers un nouvel ordre planétaire		
Ch. 6 Situation de la foi dans le monde	63	
	SSEMBLER DANS L'UNITÉ DE DIEU DISPERSÉS	
Introduction	77	
Ch. 7 Harlem ou une leçon de l'expérience	83	
Ch. 8 La communauté de destin	93	
1. Genèse d'une grande intuition	93	
II. Le choc de la communauté de destin	101	
III. Les fruits de la communauté de destin	107	
	: UN PEUPLE DE DIEU UNION FRATERNELLE	
Ch. 9 L'Equipe, instrument d'apostolat	115	
I. L'Equipe, parcelle du Royaume de Dieu	115	
II. Importance et actualité de l'équipe		
III. Les vertus de l'équipe		
Ch. 10 La révision de vie	133	
Ch. Il Les communautés de base		
I. Une expérience brésilienne		
II. En Afrique		
III. Paul VI et les communautés de base		1 ( 1
Ch. 12 Caractéristiques d'une communauté chréti Ch. 13 Dietrich Bonhoeffer et la vie communauta		161
IV PARTI.	E: PISTES OUVERTES	
Ch. 14 La pauvreté	191	
I. La Pauvreté dans le monde d'aujourd'hui 191		
II. La Pauvreté dans l'Ancien Testament . 193		
III. jésus et la Pauvreté	198	
Ch. 15 Dieu et César		
I. jésus et les révolutionnaires de son temps 204		
II. L'attitude du chrétien		
III. Quelques réflexions personnelles pour aujour	d'hui209	

## *V PARTIE: UNE ÉGLISE EN MARCHE*

Ch. 16 La Mission hier et aujourd'hui	225
I. La mission dans l'Histoire	225
II. Les précurseurs	232
Ch. 17 L'expérience d'Eglise de Vatican Il	
I. La nouveauté de <i>Lumen Gentium</i>	
II. L'Eglise, peuple de Dieu	253
Conclusion	